

Heinrich Von Kleist

Kohlhaas, Michael

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MICHAEL KOHLHAAS

Heinrich von Kleist



MILLE • ET • UNE • NUITS

MICHAEL KOHLHAAS

Heinrich von Kleist



MILLE • ET • UNE • NUITS

HEINRICH VON KLEIST

Michael Kohlhaas

Traduction de l'allemand par

M. L. Koch

Note pour une adaptation cinématographique par

Arnaud des Pallières

Couverture de

Olivier Fontvieille

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS



Texte intégral

Titre original :
Michael Kohlhaas

Source : Heinrich von Kleist, « Michael Kohlhaas »,
in *Des auteurs allemands expliqués d'après une
traduction nouvelle par deux traductions françaises,
l'une littérale et juxtapaléaire présentant le mot à mot
français en regard des mots allemands correspondants,
l'autre correcte et précédée du texte allemand, avec des
arguments et des notes, par une société de professeurs et
de savants*, Paris, Hachette, 1887.

En couverture : Mads Mikkelsen dans le film
d'Arnaud des Pallières, *Michael Kohlhaas*.

Production : Les Films d'Ici Serge Lalou.

Distribution : Les Films du Losange. © Les Films
d'Ici, avec leur aimable autorisation.

Notre adresse Internet : www.1001nuits.com

© Mille et une nuits, département de la Librairie
Arthème Fayard,
juin 2013 pour la présente édition.
ISBN : 978-2-75550-526-9

Sommaire

Couverture

Page de titre

Page de Copyright

Heinrich von Kleist Michael Kohlhaas

Arnaud des Pallières Note à propos de l'adaptation
cinématographique

Principaux personnages du film

Entretien avec Mads Mikkelsen

« Quand bien même le monde devrait périr »

Vie de Heinrich von Kleist

Repères bibliographiques

Collection

HEINRICH VON KLEIST

Michael Kohlhaas

Sur les bords de la Havel vivait, vers le milieu du seizième siècle, un marchand de chevaux nommé Michael Kohlhaas, fils d'un maître d'école. Ce fut un des hommes les plus intègres et en même temps l'un des plus redoutables de son époque.

Jusqu'à sa trentième année, cet homme extraordinaire aurait pu passer pour le modèle du bon citoyen. Il possédait un bien dans un village qui porte encore aujourd'hui son nom, et y vivait paisiblement du produit de son métier, élevant pieusement les enfants que sa femme lui donnait, et les instruisant dans l'amour du travail et de la probité. On connaissait à la ronde son profond amour de la justice, et tous ses voisins louaient sa charité dont ils avaient plus d'une fois éprouvé les bienfaits. En un mot, le monde aurait béni sa mémoire sans les circonstances qui l'amenèrent à pousser à l'excès une seule vertu, le sentiment de la justice, et en firent un brigand et un meurtrier.

Il conduisait un jour, dans un pays voisin, plusieurs jeunes chevaux bien dressés et bien nourris, et calculait en lui-même le profit qu'il en retirerait sur les marchés, se promettant, en bon économiste, de consacrer une partie de son gain à de nouvelles spéculations et une autre partie à son bien-être personnel. Tout à coup, en arrivant près d'un magnifique château sur les bords de l'Elbe, en territoire saxon, il se trouva en face d'une barrière qu'il n'avait jamais remarquée sur cette route, dans ses voyages précédents.

La pluie tombait à torrents, et notre homme s'arrêta un moment avec ses chevaux pour appeler le garde, qui bientôt apparut à une fenêtre de sa maisonnette avec un air de mauvaise humeur. Le marchand de chevaux le pria d'ouvrir la barrière.

« Que signifie donc ceci ? demanda-t-il ensuite, pendant que le garde sortait sans se presser de sa maison.

– C'est un privilège seigneurial, accordé au jeune baron Wenceslas de Tronka, répondit celui-ci, en ouvrant la barrière.

– Ah ! le gentilhomme s'appelle Wenceslas, fit Kohlhaas, en regardant le château dont les créneaux brillants s'ouvraient sur la campagne ; le vieux seigneur est donc mort ?

– Mort d'une attaque d'apoplexie, répliqua le garde qui remonta la barrière.

– Hum ! c'est dommage ! reprit Kohlhaas. C'était un digne vieillard, bienveillant pour tout le monde, aimant à faire le bien, à protéger le commerce en toute occasion. Il fit un jour construire une chaussée près du village, dans un endroit du chemin où une de mes juments

s'était cassé la jambe. Allons ! qu'est-ce que je vous dois ? » demanda-t-il ; et non sans peine il se mit à chercher sous son manteau, dans lequel le vent s'engouffrait, les quelques sous réclamés par le garde. « Oui, mon vieux », ajouta-t-il encore, pendant que celui-ci grommelait : « Dépêchons-nous ! dépêchons-nous ! » et jurait contre le mauvais temps ; « Oui mon vieux, il vaudrait mieux pour vous et pour moi que l'arbre qui a servi à construire cette barrière fût resté dans la forêt. »

En même temps il lui remit l'argent et se disposa à continuer sa route.

Mais à peine eut-il passé la barrière qu'une autre voix cria derrière lui du haut d'une tourelle : « Halte-là ! maquignon ! » et qu'il vit le concierge du château fermer brusquement une fenêtre et descendre en toute hâte vers lui.

« Eh bien ! qu'est-ce encore ? » se demanda Kohlhaas, et il fit arrêter ses chevaux.

Le concierge arriva en boutonnant sur sa panse rebondie le gilet de tricot dont il était vêtu, et en se tournant contre le vent demanda à Kohlhaas son laissez-passer.

« Un laissez-passer ? dit Kohlhaas assez embarrassé. Je n'ai pas de cela sur moi, si je ne me trompe. Faites-moi le plaisir de m'expliquer ce que c'est, peut-être en suis-je par hasard pourvu. »

Le concierge du château le regarda de travers :

« Il est défendu à tout maquignon de passer cette frontière avec des chevaux sans la permission du seigneur. »

Notre homme affirma qu'il avait déjà dix-sept fois dans sa vie passé cette frontière sans qu'on lui eût réclamé aucune espèce de passeport ; qu'il connaissait exactement tous les règlements concernant son métier ; que sans nul doute il y avait erreur de la part du concierge, qu'il pria d'y regarder à deux fois avant de le retenir inutilement, son voyage devant être long ce jour-là.

À quoi le concierge répondit qu'il n'échapperait pas la dix-huitième fois, que c'était une prescription toute récente, et qu'il eût à se munir sur les lieux mêmes d'un laissez-passer, ou à rebrousser chemin.

Le marchand de chevaux, que ces réclamations iniques commençaient à aigrir, descendit, après un instant de réflexion, de cheval, donna la bride de sa monture à garder à un de ses garçons et manifesta l'intention de parler au baron de Tronka lui-même. Il entra en effet dans le château, suivi du concierge qui maugréait dans ses dents contre ces ladres, ces roturiers auxquels il n'était pas mauvais de faire quelques bonnes saignées. Ils entrèrent tous deux dans la salle en

se mesurant du regard.

Le gentilhomme se trouvait justement attablé avec quelques joyeux compagnons de plaisir devant une coupe pleine. Une plaisanterie de l'un d'eux venait de provoquer un éclat de rire interminable, lorsque Kohlhaas s'approcha du baron pour lui présenter sa plainte. Le baron lui demanda ce qu'il voulait. Les gentilshommes firent silence à la vue de l'étranger. Mais à peine celui-ci eut-il commencé sa requête et prononcé le mot de chevaux que la compagnie tout entière s'écria :

« Des chevaux ? où sont-ils ? », et se précipita d'un bond à la fenêtre pour les regarder.

À la vue de ces magnifiques chevaux, tous accoururent, sur la proposition du baron, dans la cour. La pluie avait cessé de tomber. Le concierge, l'intendant, les valets, tout le monde se rassembla autour d'eux et examina les bêtes. L'un faisait l'éloge d'un alezan brûlé à l'épaisse crinière ; un autre préférait le cheval bai ; un troisième caressait la croupe d'un cheval pie admirablement moucheté de noir et de jaune. Chacun assurait que c'étaient des chevaux faits comme des cerfs, et tels qu'on n'en élevait nulle part ailleurs dans le pays.

Kohlhaas fit observer gaiement que ces animaux n'étaient pas meilleurs que les nobles chevaliers qui les monteraient, et les engagea à les acheter. Le baron, qu'un vigoureux étalon alezan tentait fort, s'informa du prix. Son économiste d'un autre côté le pressait d'acheter une paire de chevaux moreaux qu'il croyait pouvoir utiliser sur les terres, vu qu'il manquait d'un bon attelage.

Cependant, lorsque le marchand eut fait son prix, les gentilshommes les trouvèrent trop chers, et le baron lui dit d'aller offrir ses bêtes aux chevaliers de la Table ronde ou au roi Arthur.

Kohlhaas, qui voyait le concierge et l'intendant s'entretenir à voix basse et jeter sur les deux chevaux des regards significatifs, se sentit pris d'un vague pressentiment et ne négligea rien pour se défaire de ses chevaux. Il lui dit donc :

« Seigneur, ces deux chevaux, je les ai achetés il y a six mois pour vingt-cinq florins d'or ; donnez-m'en trente, et les chevaux sont à vous. »

Deux des jeunes seigneurs, qui se tenaient à côté du baron, laissèrent clairement à entendre que les chevaux valaient bien cette somme. Mais le baron remarqua, en se disposant à se retirer, que s'il donnait de l'argent, ce serait pour l'alezan et non pas pour les deux chevaux noirs. Kohlhaas lui dit qu'il espérait être plus heureux une autre fois, et faire affaire avec lui quand il repasserait. Et après avoir salué le jeune noble, il reprit la bride de son cheval pour s'en aller.

En cet instant, le concierge sortit du groupe et dit à Kohlhaas qu'il l'avait bien entendu, qu'il ne pouvait continuer sa route sans prendre un laissez-passer. Kohlhaas se retourna vers le baron et lui demanda si ce fait qui ruinait toute son industrie était exact. Le baron parut embarrassé et répondit :

« Oui, Kohlhaas, cela est nécessaire. Arrange-toi avec le concierge et passe ton chemin. »

Kohlhaas lui assura qu'il n'avait en aucune façon l'intention de contrevenir aux ordonnances qui pouvaient exister relativement à l'exportation avec des chevaux ; lui promit de se pourvoir des papiers nécessaires dans les bureaux à son passage à Dresde, et le pria, pour cette fois seulement, en considération de ce qu'il n'avait rien su de cette formalité, de vouloir bien l'en dispenser.

« Allons ! dit le baron pressé d'en finir en sentant un vent froid pénétrer ses membres délicats, laissez ce pauvre diable aller ! Venez ! » ajouta-t-il en s'adressant aux chevaliers, et il se disposa à rentrer au château.

Alors le concierge, se tournant vers le baron, prit la parole :

« Il faut du moins que le maquignon laisse un gage comme garantie qu'il tiendra sa promesse. »

Le baron demeura debout sous le vestibule. Kohlhaas demanda ce qu'il pouvait bien laisser, soit en argent, soit en nature. L'intendant dit en balbutiant qu'il pouvait bien laisser les deux chevaux noirs eux-mêmes.

« C'est fort bien pensé, dit le concierge ; une fois que le maquignon aura son passeport, il ne tiendra qu'à lui de rentrer en possession de ses bêtes. »

Kohlhaas se sentit indigné de cette impudence et fit remarquer que son dessein était justement d'aller vendre ses chevaux.

Cependant le gentilhomme grelottait et croisait son pourpoint sur sa poitrine ; et, comme au même moment une bourrasque vint chasser sous la porte toute une avalanche de pluie et de grêle, il s'écria, pour mettre fin à la discussion :

« S'il ne veut pas laisser les chevaux, qu'on le rejette par-dessus la barrière », et il s'éloigna.

Le maquignon sentit bien qu'il fallait ici céder à la force, et il se soumit à cette exigence. Il détacha les deux poulains et les conduisit dans une écurie que le concierge lui désigna. Il les confia à un domestique à qui il donna de l'argent, en lui recommandant de bien

veiller sur ses chevaux jusqu'à son retour. Après cela, il reprit sa route pour Leipzig, où la grande foire venait de commencer. Chemin faisant, il tâchait de se persuader qu'il n'était pas impossible qu'une ordonnance de cette nature eût été rendue en Saxe où l'élevage des chevaux commençait à se répandre.

À Dresde, il possédait dans un des faubourgs une maison avec des écuries : c'était en quelque sorte le point central de ses opérations commerciales, et c'est de là qu'il avait coutume de partir pour les marchés moins importants du pays. Dès son arrivée, il se rendit dans les bureaux de l'administration dont il connaissait plusieurs employés. Ceux-ci lui apprirent, ce dont il s'était bien douté, que cette histoire de passeport n'était qu'une invention. Kohlhaas se fit délivrer un acte attestant la non-validité des exigences du gentilhomme, et il sourit du tour qu'on lui avait joué, bien qu'il ne comprît pas encore quel pouvait être le but de cette plaisanterie.

Ses chevaux une fois vendus à son gré, il retourna joyeux à la Tronkenbourg, sans nourrir aucun autre ressentiment contre les auteurs de cette mystification que celui que peuvent exciter les petites misères de cette vie en général. Le concierge, auquel il montra son certificat, n'entra dans aucune explication avec lui et, sur sa demande de reprendre ses chevaux laissés en gage, lui dit qu'il n'avait qu'à descendre les chercher.

Kohlhaas, en traversant la cour, fut tout d'abord désagréablement surpris d'apprendre que son domestique, pour s'être, à ce que l'on prétendait, mal conduit après le départ de son maître, avait été frappé et chassé de la Tronkenbourg. Il demanda au garçon qui lui annonçait cette nouvelle de quelle faute son domestique s'était rendu coupable et qui, depuis l'expulsion de celui-ci, avait pris soin des chevaux. Le jeune homme lui répondit qu'il n'en savait rien, et ouvrit la porte de l'écurie au marchand, dont le cœur plein de pressentiments se gonflait déjà ! Quel ne fut pas l'étonnement de Kohlhaas lorsque, au lieu de ses poulains bien gras et brillants, il aperçut deux haridelles maigres, décharnées, la crinière en désordre, le poil hérissé, montrant leurs os à travers la peau, en un mot la personification de la misère dans le règne animal ! Kohlhaas, à l'approche duquel les pauvres bêtes firent entendre un faible hennissement, sentit son cœur se révolter et demanda ce qu'on avait fait de ses animaux. Le jeune garçon qui l'accompagnait répliqua qu'il ne leur était rien arrivé de mal, qu'ils avaient reçu le fourrage nécessaire, que, seulement, comme c'était l'époque de la moisson et qu'on manquait de bêtes de somme, on les avait fait travailler un peu aux champs. Kohlhaas se récria contre ces actes de violence, puis, dans le sentiment de son impuissance, réprima sa colère et se mit en devoir de quitter ce repaire de brigands avec ses

chevaux, le seul parti qui lui restât à prendre.

Mais le concierge du château, attiré par cette vive altercation, parut soudain et demanda ce qu'il y avait.

« Ce qu'il y a ? répondit Kohlhaas ; de quel droit le baron de Tronka et ses gens se sont-ils servis de mes chevaux sur leurs terres ? Y a-t-il de l'humanité à se conduire ainsi ? »

Il essaya de ranimer avec une badine ses chevaux épuisés et montra qu'ils restaient insensibles. Le concierge, après l'avoir un moment toisé de son regard arrogant, s'écria :

« Voyez-vous ce manant ! Comme si un pareil rustre ne devait pas remercier le ciel de ce que ces rosses soient encore en vie ! Et qui en aurait pris soin d'ailleurs, puisque son garçon a trouvé bon de prendre la clef des champs ? N'était-il pas de toute justice que ses chevaux gagnassent par leur travail le fourrage qu'on leur a donné ? Faire tant de bruit quand il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! Trêve de doléances, sans quoi j'ameute tous les chiens, et je saurai bien avec leur assistance rétablir la paix ici ! »

Le marchand de chevaux sentait son cœur battre contre son pourpoint ; il était bien tenté de se jeter sur cet insolent, et il se faisait violence pour ne pas l'étendre dans la boue avec son corps ventru et sa face cramoisie pour l'écraser. Mais dans son équité, un scrupule le retint encore ; au fond de sa conscience, il ne sentait pas la certitude suffisante que tous les torts fussent du côté de son adversaire : il endura toutes les injures, et pendant qu'il réfléchissait en silence sur ce qui s'était passé, il revint auprès des chevaux ; puis en remettant leur crinière en ordre, il demanda d'une voix altérée pour quel motif son garçon avait été chassé du château. Le concierge répondit : « Parce que ce vaurien a fait la mauvaise tête ! parce qu'il s'est opposé à ce qu'on transportât ses chevaux dans une autre écurie, et qu'il aurait voulu qu'à cause de ses rosses on laissât passer la nuit sur le grand chemin aux montures de deux seigneurs venus au château ! »

Kohlhaas eût volontiers donné le prix de ses chevaux pour avoir son garçon près de lui, pour l'interroger et le confronter avec ce grossier concierge. Il était encore debout, indécis sur le parti qu'il devait prendre et caressait ses chevaux, lorsque la scène changea complètement de face par l'arrivée dans la cour du baron Wenceslas de Tronka qui revenait au galop d'une chasse à courre avec une nombreuse société de seigneurs, de piqueurs et de chiens. Il s'informa de ce qui se passait. Le concierge s'empressa de prendre la parole et de dépeindre, en dénaturant les faits, la rébellion inouïe de ce maquignon, sous prétexte qu'on s'était servi de ses rosses ; tout cela au

milieu des aboiements et des hurlements des chiens que la vue d'un étranger irritait, et des cris des seigneurs qui voulaient leur imposer silence. Le concierge ajouta avec un rire ironique que le maquignon refusait de reconnaître ces deux chevaux pour les siens.

Alors Kohlhaas, hors de lui, s'écria :

« Non, ce ne sont pas là mes chevaux, seigneur ! Ce ne sont pas les chevaux qui valaient trente florins d'or ! Je veux qu'on me rende mes deux poulains si bien nourris et si vigoureux ! »

Le baron pâlit légèrement, il descendit de cheval et dit :

« Si le coquin ne veut pas reprendre ses chevaux, qu'il les laisse ! Viens, Gauthier ! Hans ! Venez ! » s'écria-t-il en secouant avec sa main la poussière de ses vêtements ; et puis : « Qu'on apporte du vin ! » cria-t-il en entrant dans le château.

Kohlhaas dit qu'il irait chercher l'équarrisseur pour faire écorcher ses bêtes et les faire jeter à la voirie, plutôt que de les ramener en cet état à son écurie à Kohlhaasenbrück. Sans plus se soucier de ses poulains, il les laissa, s'élança sur sa monture et disparut, affirmant qu'il saurait bien se faire rendre justice.

Il galopait déjà sur la route de Dresde, lorsqu'en songeant à son domestique et à l'accusation portée contre lui au château, il ralentit sa monture, puis soudain, après un millier de pas à peine, fit volte-face et se dirigea du côté de Kohlhaasenbrück pour recevoir la déposition de son garçon, chose qui lui semblait de toute justice avant de faire aucune démarche. Dans le cas où son garçon se serait rendu coupable, ainsi que le concierge l'en accusait, il était décidé à subir la perte de ses chevaux, comme une sorte d'expiation de la conduite de son garçon. D'un autre côté, un sentiment tout aussi respectable prenait de plus en plus racine en son cœur, à mesure qu'il avançait et qu'il entendait, partout où il s'arrêtait, parler des exactions exercées par les habitants du château sur les voyageurs. Ce sentiment lui disait que, si toute cette aventure, comme il s'en doutait, avait été concertée et forgée d'avance, il était de son devoir d'employer tout pour se faire rendre justice et mettre désormais ses concitoyens à l'abri de ces brigandages.

Dès son arrivée à Kohlhaasenbrück, après avoir embrassé Lisbeth, sa femme dévouée, et ses enfants qui le caressaient, il demanda des nouvelles de son domestique, le principal valet.

Sa femme lui dit :

« Ah ! cher Michael, ce pauvre Herse ! Figure-toi qu'il y a quinze jours à peu près le malheureux nous est revenu dans un état pitoyable,

blessé et tellement maltraité qu'il pouvait à peine respirer. Nous le faisons se coucher. Une fois dans son lit, il crache le sang et nous raconte, sur nos instances, une histoire à laquelle personne ne comprend rien. Il dit que, laissé par toi au château de Tronkenbourg avec des chevaux, auxquels on avait refusé le passage, il a été maltraité de la manière la plus infâme et forcé de quitter le château, sans qu'il eût été possible d'emmener les chevaux.

– Ah ! dit Kohlhaas, en déposant son manteau. Et est-il rétabli maintenant ?

– Aux crachements de sang près, répondit-elle, il est en voie de guérison. Je voulais, poursuivit-elle, envoyer de suite un autre valet au château pour prendre soin des chevaux jusqu'à ton retour. Car Herse, ayant toujours fait preuve de franchise et de fidélité plus qu'aucun autre domestique, je ne pouvais mettre en doute ses paroles appuyées de tant de preuves et supposer qu'il avait perdu les chevaux d'une autre manière. Mais lui me conjure de n'exiger de personne d'exposer sa vie dans ce repaire de brigands, et de faire plutôt le sacrifice de ces bêtes.

– Est-il donc toujours au lit ? demanda Kohlhaas en dénouant sa cravate.

– Depuis quelques jours, reprit Lisbeth, il se promène un peu dans la cour. Enfin, tu vas voir que tout ce qu'il avance est exact, et que c'est encore une de ces violences comme on s'en permet depuis quelque temps au château envers les étrangers.

– C'est ce qu'il me faut d'abord examiner, répliqua Kohlhaas. Fais-le venir un peu ici, Lisbeth, s'il est levé ! »

En disant ces mots, il s'assit sur le fauteuil ; et sa femme, heureuse de le voir si calme, alla chercher Herse.

« Qu'as-tu fait à Tronkenbourg ? lui demanda Kohlhaas, lorsqu'il entra avec Lisbeth dans la chambre. Je ne suis pas tout à fait content de toi. »

Le garçon, dont la pâle figure se couvrit à ces mots d'une légère rougeur, se tut un instant, puis il répondit :

« Vous avez bien raison, maître ; car une mèche soufrée que je portais providentiellement avec moi pour incendier ce repaire d'où j'avais été chassé, je l'ai jetée dans l'Elbe, en entendant les vagissements d'un enfant. Je me dis en moi-même : Que la foudre de Dieu le réduise en cendres ; pour moi, je n'en ai pas le courage ! »

Kohlhaas dit d'un ton pénétré :

« Mais enfin, pourquoi t'a-t-on chassé du château ? »

À quoi Herse répliqua en essuyant la sueur qui coulait de son front :

« Ah ! pour une grande faute, maître, mais ce qui est fait est fait. Ne voulant pas laisser tuer les chevaux de fatigue en les envoyant aux champs, je dis qu'ils étaient encore trop jeunes et qu'ils n'avaient jamais été attelés.

– En cela, tu n'as pas dit tout à fait la vérité, reprit Kohlhaas en cherchant à dissimuler son trouble ; tu sais bien qu'au commencement du printemps dernier on les avait déjà attelés quelquefois. Au château où tu étais pour ainsi dire comme un hôte, tu aurais pu, en raison des besoins de la moisson, te montrer un peu plus complaisant et mettre une ou deux fois les chevaux à leur disposition.

– C'est ce que j'ai fait aussi, maître. Je me suis dit, en considérant leur air courroucé, que cela ne serait pas la mort de mes chevaux. Et, le troisième jour, je les attelai et je rentrai trois charges de blé. »

Kohlhaas, qui se sentait le cœur gros, baissa les yeux et reprit :

« On ne m'a rien dit de cela, Herse !

– C'est pourtant la stricte vérité. Tout mon crime a été de refuser de remettre les chevaux à la voiture à midi, lorsqu'ils venaient à peine d'avoir mangé, et comme le concierge et l'intendant m'offraient de me fournir en échange le fourrage pour que je misse dans ma poche l'argent que vous m'aviez laissé à cet effet, j'ai refusé leurs propositions et leur ai tourné le dos.

– Mais ce n'est pas pour ce manque de complaisance qu'on t'a chassé ?

– Non, certes ! s'écria Herse ; c'est pour un crime bien autrement impie ! Vers le soir, deux chevaliers étant venus au château, on fit occuper l'écurie par leurs chevaux et on attacha les miens à la porte de l'écurie. Et comme je demandais au concierge qui les avait délogés, où il fallait mettre mes bêtes, il me montra une étable à cochons en planches adossée au mur du château.

– Tu veux dire probablement que c'était une écurie si mauvaise qu'elle ressemblait plutôt à une étable à cochons ?

– C'était une véritable étable à cochons, maître ; et si véritable, que les cochons y entraient et en sortaient à tout moment ; je n'y pouvais rester debout.

– Peut-être n'y avait-il pas d'autre place pour tes chevaux ; ceux des gentilshommes avaient en quelque manière droit à plus d'égards.

– La place était étroite, dit Herse en baissant la voix. Il n’y avait alors que sept chevaliers au château. Si c’eût été vous, vous auriez sûrement fait entrer les chevaux dans l’écurie. Je manifestai l’intention d’aller me louer une écurie dans le village ; mais le concierge prétendit qu’il devait avoir les yeux sur mes bêtes, et m’avertit de ne plus m’aviser de les faire sortir de la cour !

– Hum ! dit Kohlhaas, que fis-tu alors ?

– Comme l’intendant assurait que les deux chevaliers ne feraient que passer la nuit au château et qu’ils repartiraient le lendemain, je conduisis mes chevaux dans l’étable à cochons. Mais le lendemain s’écoula sans que les chevaliers songeassent à repartir ; et le troisième jour, j’appris dès le matin qu’ils resteraient encore quelques semaines au château.

– En définitive, interrompit Kohlhaas, cette étable n’était pas si inhabitable que tu l’avais pensé en y fourrant le nez la première fois !

– C’est vrai, poursuivit Herse. Lorsque je l’eus un peu balayée, c’était supportable. Je donnai un sou à la servante pour reléguer les cochons en un autre lieu. Pendant le jour, je m’arrangeai de manière à permettre aux chevaux de se tenir debout, en enlevant, dès le matin, de dessus les lattes, les planches que je remplaçais le soir. De cette façon, ils levaient la tête en dehors du toit, comme des oies, et regardaient du côté de Kohlhaasenbrück ou de quelque endroit plus sortable que ce réduit.

– Mais alors, encore une fois, me diras-tu pourquoi on t’a chassé du château ?

– Maître, je puis vous l’affirmer, tout simplement parce qu’on voulait se défaire de moi. Voyant que, tant que je serais là, ils ne pourraient venir à bout de faire crever les chevaux, tous les gens dans la cour, dans la salle des domestiques, me faisaient une mine furieuse ; et pendant que je me disais : “Faites toujours vos grimaces à vous tordre la gueule”, ils provoquèrent des occasions de querelles et me jetèrent hors de la cour !

– Mais le motif, s’écria Kohlhaas. Il faut bien qu’ils aient eu un motif pour cela !

– Oh ! certainement ! et le plus équitable du monde. Le soir du deuxième jour que j’avais passé dans l’étable à cochons, je voulus faire baigner mes chevaux qui s’y étaient salis. Me voilà donc les conduisant sous la porte du château et sur le point de tourner, lorsque j’entendis le concierge et l’intendant se précipiter derrière moi, avec des valets, des chiens et des bâtons, et crier comme des possédés : “Arrêtez ce coquin ! arrêtez ce maraud !” Le garde me barre le

passage, et comme je lui demande à lui et à toute cette bande furieuse qui était sur mes talons, ce qu'il y a... "Ce qu'il y a ?" répond le concierge, en saisissant mes deux chevaux par la bride. "Où veut-il aller avec ses bêtes ?" demanda-t-il, et il me saisit par la poitrine. Moi, je lui dis : "Où je veux bien aller ? Mais parbleu ! conduire mes chevaux au bain ! Pensez-vous donc que... – Les conduire au bain ?" crie le concierge ; je t'apprendrai, coquin, à nager sur la grand-route de Kohlhaasenbrück, moi !" Et lui, et l'intendant qui m'avait pris par la jambe avec une perfidie odieuse, me jettent à bas de cheval et me font tomber de toute ma longueur dans la boue. "Au meurtre !" criais-je : les traits, les housses, mon linge ne sont-ils pas encore dans l'écurie ?" Mais sans m'écouter, le concierge et les valets, pendant que l'intendant emmène les chevaux, me frappent avec leurs pieds, avec leurs fouets, avec leurs bâtons et me laissent gisant presque mort, en dehors de la porte du château. Je me relève, je crie : "Oh ! les brigands ! Où conduisent-ils mes chevaux ?" Mais le concierge : "Qu'on le chasse de la cour ! Allons, César ! allons, Spitz ! allons, Black ! mords-le !", et je suis assailli par toute une meute de chiens. Alors j'arrache une latte de la haie, ou je ne sais trop quoi, et j'étends morts à mes pieds trois de ces animaux. Cependant la douleur que me causent les coups et les morsures me force à céder, et au même moment un coup de sifflet retentit, les chiens rentrent dans la cour, la porte se referme, le verrou est tiré et je tombe évanoui sur la route. »

Kohlhaas, tout pâle, demanda d'un ton de plaisanterie forcée :

« Voyons, Herse, est-il bien vrai que tu n'aies pas voulu t'enfuir ? »

Et comme celui-ci, devenant rouge, baissait les yeux :

« Avoue-moi la vérité, ajouta le marchand de chevaux ; cette étable à cochons te déplaisait ; tu t'es dit : "Il fait meilleur dans notre écurie de Kohlhaasenbrück." »

– Que la foudre du ciel tombe sur moi, s'il en est ainsi, s'écria le domestique ; n'avais-je pas laissé les traits, les housses et un paquet de linge dans l'étable ? N'aurais-je pas auparavant repris trois florins d'or que j'avais cachés dans ma cravate de soie rouge derrière la crèche ? Grêle et tonnerre ! quand vous parlez ainsi, je voudrais tout de suite rallumer la mèche que j'ai jetée !

– Allons ! allons ! dit le marchand ; je n'ai pas voulu te faire de la peine ! Voyons ! songes-y bien, ce que tu viens de me dire, je le crois mot pour mot ; et, s'il le faut, je suis prêt à recevoir la communion pour en attester la véracité. Je suis fâché que tu aies eu si peu de chance à mon service ; va, Herse, couche-toi : fais-toi apporter une bouteille de vin ; console-toi, justice te sera faite ! »

En même temps, il se leva, fit une liste des objets que son domestique avait laissés dans l'étable à cochons, en spécifia la valeur, demanda à Herse à combien montaient les frais de traitement, et le congédia, après lui avoir serré la main.

Il raconta ensuite à sa femme Lisbeth toutes les circonstances de l'histoire et lui déclara qu'il était décidé à recourir à la justice publique. Il eut la joie de se voir confirmé par elle-même dans ce dessein :

« Car, disait-elle, d'autres voyageurs moins patients que toi peut-être passeraient par là, et seraient exposés aux scandales qui se commettent chaque jour. C'est une œuvre pie que d'y porter remède tout de suite. Je saurai bien te fournir de quoi payer les frais dans lesquels peut t'entraîner ce procès. »

Kohlhaas l'appela sa brave femme, pleine de cœur, se montra joyeux ce jour-là et le lendemain au milieu de sa famille, et dès que ses affaires le lui permirent, il partit pour Dresde, afin d'y porter sa plainte au tribunal.

Dans cette ville, il rédigea, avec l'aide d'un avocat de sa connaissance, une plainte, où, après une exposition circonstanciée de l'attentat commis par le baron Wenceslas de Tronka contre lui et son serviteur, il demandait qu'on remît ses chevaux dans l'état où on les avait reçus et qu'on l'indemnîât enfin du tort qui avait été fait à lui et à son valet.

L'affaire était simple et très claire. Cette seule conjoncture que les chevaux avaient été illégalement retenus, jetait sur toute la cause une vive lumière. En admettant même que les chevaux fussent tombés malades par une circonstance toute fortuite, la demande du marchand de chevaux de les lui rendre bien portants était encore fondée.

Kohlhaas d'ailleurs ne manquait pas d'amis dans cette capitale pour l'appuyer et le protéger. Par son commerce très étendu, il s'était créé de nombreuses relations, et sa probité dans les transactions commerciales lui avait concilié la bienveillance des hommes les plus influents du pays. Plusieurs fois il dîna gaiement avec son avocat, qui lui-même était très considéré. Il lui laissa une somme d'argent destinée à couvrir les frais du procès ; et, complètement rassuré par son avocat sur l'issue de sa cause, il retourna après quelques semaines à Kohlhaasenbrück où Lisbeth l'attendait.

Cependant des mois se passèrent et l'année touchait à sa fin sans qu'il eût reçu de Dresde les moindres nouvelles de la plainte qu'il y avait portée, et, à plus forte raison, de la décision qui avait été prise. Après s'être, à diverses reprises, vainement adressé au tribunal, il

s'informa, dans une lettre confidentielle à son avocat, des motifs de ce retard extraordinaire. Il apprit ainsi que sa plainte, par suite d'insinuations supérieures, avait été complètement délaissée par le tribunal de Dresde, il écrivit une seconde lettre à son avocat pour lui témoigner son étonnement d'un semblable procédé et lui en demanda les raisons. Celui-ci fit savoir que le baron Wenceslas de Tronka était parent de deux seigneurs influents, Henri et Conrad de Tronka, dont l'un était échanson et l'autre chambellan du souverain. Il lui conseilla, en outre, de tâcher de rentrer en possession de ses chevaux restés à la Tronkenbourg par une autre voie que celle des tribunaux, lui donnant en même temps à entendre que le baron, qui demeurerait alors dans la capitale, avait donné l'ordre à ses gens de lui restituer ses bêtes. Il conclut en le priant, dans le cas où il serait résolu à poursuivre l'affaire, de le dispenser désormais de prendre sa cause en main.

À cette époque, Kohlhaas se trouvait justement à Brandebourg. Le commandant de cette ville, Henri de Geusau, sous l'administration duquel se trouvait Kohlhaasenbrück, était occupé à fonder plusieurs établissements de bienfaisance pour les malades et les pauvres, et en particulier une maison de bains auprès d'une source d'eau minérale qui coulait dans un village voisin et à laquelle on attribuait plus de vertus qu'elle n'en possédait réellement, comme on s'en aperçut plus tard.

Kohlhaas lui était connu par suite de divers marchés qu'il avait faits avec lui pendant son séjour à la cour. Il permit donc à Herse, qu'une oppression sur la poitrine empêchait de respirer librement depuis les coups qu'il avait reçus à la Tronkenbourg, d'essayer sur lui les effets de la source déjà pourvue d'un hangar et d'un bassin.

Il arriva que le commandant se trouvait justement pour prendre quelques dispositions auprès du bassin où Herse venait d'être placé par son maître, quand celui-ci reçut par un messenger de sa femme la lettre affligeante que son avocat de Dresde lui écrivait. Le commandant, tout en s'entretenant avec le médecin, vit une larme rouler des yeux de Kohlhaas sur la lettre. S'approchant de lui avec bienveillance et d'un air plein d'intérêt, il lui demanda quelle infortune lui était survenue.

Le marchand de chevaux, sans répondre, lui tendit la lettre : après l'avoir lue, ce digne homme, qui connaissait l'odieuse injustice commise à son égard à la Tronkenbourg, et dont les suites avaient peut-être altéré pour le reste de ses jours la santé de Herse, lui frappa sur l'épaule et lui dit de ne pas perdre courage ; qu'il l'aiderait de son crédit à obtenir satisfaction.

Le soir, le marchand de chevaux se rendit au château du

commandant sur son invitation. Celui-ci l'engagea à rédiger seulement une supplique à l'Électeur de Brandebourg, avec un court exposé de l'affaire, à y joindre la lettre de l'avocat et à y invoquer la protection du prince contre les violences dont il avait été l'objet sur le territoire saxon. Il lui promit de remettre la supplique avec un autre paquet déjà tout prêt entre les mains de l'Électeur qui, disait-il, par amitié pour lui, ne manquerait pas de soumettre l'affaire à l'Électeur de Saxe, dès que les circonstances en donneraient l'occasion. Ces démarches suffiraient, assura-t-il, pour lui faire obtenir justice auprès du tribunal de Dresde, en dépit des menées du baron et de ses acolytes.

Kohlhaas, plein de joie, remercia de tout son cœur le commandant pour cette nouvelle marque de bienveillance, ajoutant qu'il regrettait de n'avoir pas tout d'abord intenté l'action à Berlin, au lieu de s'adresser au tribunal de Dresde.

Après avoir au greffe du tribunal de la ville rédigé sa plainte dans les formes requises et l'avoir remise au commandant, il retourna à Kohlhaasenbrück, plus rassuré que jamais sur l'heureuse issue de son affaire.

Mais, au bout de quelques semaines, il eut déjà la douleur d'apprendre d'un juge qui se rendait à Potsdam pour les affaires du commandant, que l'Électeur avait remis la supplique à son chancelier, le comte de Kallheim, et que celui-ci, au lieu de s'adresser directement à la cour de Dresde, comme il eût été à propos de le faire, pour informer la cause et réclamer la punition des actes de violence, avait provisoirement demandé au seigneur de Tronka une information précise sur les faits. Le juge, qui s'était arrêté avec sa voiture devant la maison de Kohlhaas et qui semblait avoir été chargé de lui faire cette confidence, ne put trouver aucune explication satisfaisante à donner au marchand de chevaux, lequel voulait savoir pourquoi on avait agi ainsi. Il ajouta seulement que le commandant lui faisait dire de prendre patience, et parut pressé de continuer sa route. Ce ne fut qu'à la fin de cette courte conversation que Kohlhaas inféra de quelques mots vagues que le comte de Kallheim était allié à la famille de Tronka.

Kohlhaas, qui ne prenait plus plaisir à rien, ni à ses chevaux, ni à sa maison, et que sa femme et ses enfants parvenaient à peine à égayer, attendit tout le mois suivant dans une anxiété poignante et le cœur rempli de sombres pressentiments. Au bout de ce temps, ce qu'il avait prévu arriva. Herse, auquel les bains avaient procuré quelque soulagement, revint de Brandebourg et remit à son maître une lettre du commandant jointe à un grand rescrit et conçue à peu près ainsi : il était bien fâché de ne pouvoir rien faire pour lui dans cette

circonstance ; il lui envoyait la décision de la chancellerie d'État qu'il avait reçue ; enfin, il lui conseillait de retirer les chevaux de la Tronkenbourg et de laisser dormir cette affaire. La décision portait : que, d'après le rapport du tribunal de Dresde, sa réclamation n'était pas fondée ; que le baron chez lequel il avait laissé les chevaux ne les lui retenait nullement ; qu'il n'avait qu'à les faire chercher au château, ou du moins à faire savoir au baron où il devait les lui envoyer ; mais qu'en tout cas il épargnât à la chancellerie ces disputes et ces tracasseries.

Kohlhaas, pour lequel il ne s'agissait pas des chevaux – il eût éprouvé le même chagrin si c'eût été deux chiens –, écuma de rage après la lecture de cette lettre. Toutes les fois qu'un bruit se faisait entendre dans la cour, il jetait sur la porte cochère des regards où se peignait l'angoisse la plus pénible qui eût jamais agité son âme. Il semblait craindre que les gens du baron n'apparussent pour lui restituer les chevaux amaigris et exténués, et qui sait ? pour lui faire peut-être quelques excuses ; seul cas où, avec ses sentiments élevés et de bonne éducation, il eût été embarrassé et n'eût rien trouvé à dire qui satisfît pleinement son cœur.

Mais peu après, il apprit par un de ses amis, qui avait passé par la Tronkenbourg, que ses chevaux continuaient à être employés sur les terres avec ceux du baron, et au milieu de l'amertume qu'il ressentait de voir le monde plongé dans tant de monstruosité et de désordres, percevait la satisfaction intérieure de savoir sa conscience en paix avec elle-même.

Il invita chez lui un bailli son voisin qui, depuis longtemps, nourrissait le projet d'agrandir ses biens par l'achat de propriétés contiguës. Après l'avoir fait asseoir, il lui demanda quel prix il offrirait à forfait de tous ses biens, meubles et immeubles, tant en Saxe que dans le Brandebourg.

Sa femme Lisbeth pâlit à ces mots. Elle se retourna, prit dans ses bras son dernier-né qui jouait par terre derrière elle, et porta sur son mari et sur un papier qu'il tenait à la main des regards où se peignait, auprès des joues roses de l'enfant, l'image de la mort.

Le bailli, regardant Kohlhaas d'un air surpris, lui demanda d'où provenait cette soudaine résolution : à quoi celui-ci répliqua en feignant autant de gaieté qu'il le pouvait, « que l'idée de se défaire de sa métairie des bords de la Havel ne lui venait pas d'aujourd'hui, qu'ils avaient déjà plus d'une fois causé ensemble de ce projet. Quant à sa maison dans un des faubourgs de Dresde, elle n'était, disait-il, qu'une simple dépendance de cette métairie, et elle n'entrerait guère en ligne de compte. Enfin, si le bailli voulait accepter ses offres et acquérir les

deux propriétés, il était prêt à conclure le marché avec lui.

« Et puis, ajouta-t-il encore, en affectant un peu de plaisanter, Kohlhaasenbrück n'est pas le monde ! Il peut se présenter dans la vie des devoirs plus élevés et plus sacrés que de veiller en bon père de famille aux intérêts de son intérieur. En un mot, je dois vous le dire, mon âme est occupée de grands projets, d'une entreprise dont vous entendrez peut-être parler bientôt. »

Le bailli, rassuré par ces paroles, dit d'un air enjoué à Lisbeth, qui couvrait son enfant de baisers :

« Il ne va pas au moins me réclamer son argent tout de suite ? »

Après avoir posé sur la table son chapeau et sa canne, qu'il avait jusque-là gardés entre ses genoux, il prit la feuille des mains de Kohlhaas pour la parcourir.

Le marchand de chevaux, en se rapprochant du bailli, lui déclara que c'était un contrat de vente éventuel, dressé par lui et ne devant recevoir son exécution que dans un mois. Il lui montra qu'il n'y manquait plus rien, sinon les signatures et l'indication du montant de la vente aussi bien que de celui du dédit auquel il se soumettait, si, dans l'espace d'un mois, il reprenait sa parole. Il l'invita encore une fois gaiement à offrir son prix, assurant que, loin de se montrer exigeant, il serait fort raisonnable.

Sa femme se promenait agitée dans la chambre. Son cœur battait avec violence, au point que son châle sur lequel l'enfant tirait, menaçait de tomber de dessus ses épaules, sans qu'elle s'en aperçût.

Le bailli fit observer qu'il était hors d'état d'estimer la valeur de la propriété de Dresde. Kohlhaas, en lui mettant sous les yeux des titres échangés lors de l'achat de cette propriété, répondit qu'il l'estimait à cent florins d'or, bien que ces documents prouvassent qu'elle lui en avait coûté presque le double.

Le bailli, ayant relu le contrat, et voyant que par une étrange condescendance, il lui était stipulé le droit de résilier de son côté le marché, dit, à demi décidé, qu'il ne pouvait se servir des étalons qui se trouvaient dans les écuries. Kohlhaas répliqua qu'il n'avait nullement l'intention de se défaire de ses étalons, non plus que de quelques armes suspendues dans une chambre et auxquelles il tenait.

Le bailli, après quelques hésitations, réitéra une proposition qu'il avait récemment faite à Kohlhaas en se promenant avec lui, à demi plaisamment, à demi sérieusement, offrant sans vergogne pour la propriété un prix bien au-dessous de ce qu'elle valait.

Kohlhaas poussa devant lui l'encre et une plume pour écrire : et,

comme le bailli n'en pouvant croire ses sens, lui demandait encore si c'était sérieux, le maquignon répondit d'un ton quelque peu piqué : « Croyez-vous donc que je sois homme à me moquer de vous ? » Alors le bailli, bien qu'en ayant l'air de douter encore, prit la plume et écrivit ; mais il biffa l'article du dédit à payer si le vendeur se rétractait. Quant à la propriété de Dresde, qu'il ne voulait pas acheter, il s'engagea à prêter cent florins d'or avec hypothèque sur cette propriété. En outre, il laissa à Kohlhaas pendant deux mois liberté entière d'annuler le marché.

Le marchand de chevaux, touché de cette généreuse conduite, lui secoua cordialement la main ; et, après qu'ils furent convenus que le quart de la somme serait payé comptant, condition capitale du traité, et le reste payable à trois mois à la banque de Hambourg, Michael demanda du vin pour sceller joyeusement une affaire si heureusement terminée.

Puis il chargea la servante, qui entrait avec les bouteilles, de dire à son valet Sternbald de seller le cheval alezan. Quelques affaires à régler l'appelaient, dit-il, à la capitale ; il donna aussi à entendre qu'à son retour, qui ne pouvait tarder, il s'expliquerait plus ouvertement sur une entreprise dont il devait encore garder le secret pour lui.

Là-dessus, en versant à boire, il s'informa des nouvelles de la guerre, qui venait précisément d'éclater entre les Polonais et les Turcs, entraîna son voisin dans diverses considérations politiques à ce sujet, but en dernier lieu à la bonne réussite de leur marché, et dit adieu au bailli.

Quand celui-ci fut sorti, Lisbeth se jeta à genoux devant son mari :

« Si tu as encore, s'écria-t-elle, quelque amour pour moi et les enfants que je t'ai donnés ; si, pour un motif que j'ignore, tu ne nous as pas d'avance repoussés de ton cœur, dis-moi, je t'en supplie, ce que signifient toutes ces mesures qui m'épouvantent !

– Ma bien chère femme, répondit Kohlhaas, tout cela ne signifie rien qui, au point où sont les choses, soit de nature à t'inquiéter ! J'ai reçu une dépêche dans laquelle on traite ma plainte contre le baron Wenceslas de Tronka de misérable tracasserie. Et, comme il faut qu'il y ait ici un malentendu, j'ai résolu de présenter encore une fois ma requête à l'Électeur en personne.

– Pourquoi veux-tu vendre ta maison ? » s'écria Lisbeth en se relevant avec un geste de désespoir.

Le marchand, l'attirant doucement vers lui et la pressant sur son cœur, lui dit :

« Parce que je ne puis me résoudre à rester dans un pays où mes droits ne sont pas sauvegardés, ma chère femme ! S'il faut que je sois foulé aux pieds, plutôt être un chien qu'un homme ! Je suis sûr que ma femme pense comme moi sur ce point !

– D'où sais-tu, reprit celle-ci avec douceur, que tes droits ne seront pas respectés ? Si tu t'approches du souverain respectueusement, comme il t'appartient, avec ta supplique ; d'où sais-tu qu'on la rejettera, ou qu'on y répondra par une fin de non-recevoir ?

– Eh bien ! répondit Kohlhaas, si mes appréhensions à cet égard ne sont pas fondées, ma maison n'est pas encore vendue. Le souverain lui-même est juste, je le sais ; et, pourvu que je réussisse à arriver jusqu'à sa personne à travers les gens qui l'entourent, je n'en doute pas, justice me sera faite et, avant même la fin de la semaine, je reviendrai heureux vers toi et à mes affaires. Et alors, puissé-je, ajouta-t-il en l'embrassant, passer le reste de mes jours heureux à tes côtés ! Mais, en attendant, il est prudent, reprit-il ensuite, que je sois préparé à tout événement ; et c'est pourquoi mon désir est que tu t'éloignes, au besoin, pour quelque temps, de ce pays, et que tu te retires avec les enfants à Schwerin, chez ta tante, que, d'ailleurs, depuis longtemps, tu étais dans l'intention d'aller visiter.

– Quoi ! s'écria la femme désolée. Moi, aller à Schwerin ? À l'étranger, avec les enfants, chez ma tante, à Schwerin ? »

L'effroi étouffait sa voix.

« Sans doute, répondit Kohlhaas, et cela, tout de suite, s'il se peut, afin que je ne sois arrêté par aucune considération dans les démarches que je veux tenter dans l'intérêt de ma cause.

– Oh ! je te comprends ! s'écria Lisbeth. Tu n'as plus besoin maintenant que d'armes et de chevaux ; quant à tout le reste, peut le prendre qui veut ! »

Et, en proférant ces paroles, elle se retourna, se laissa tomber sur un siège et se mit à pleurer. Kohlhaas, troublé, lui dit :

« Ma chère Lisbeth, que fais-tu ? Dieu m'a béni en me donnant une femme, des enfants, des biens : dois-je aujourd'hui, pour la première fois, souhaiter qu'il en fût autrement ? »

À ces mots, elle lui sauta au cou en rougissant et lui vint s'asseoir près d'elle.

« Dis-moi un peu, lui dit-il tendrement, en caressant les boucles de cheveux qui tombaient sur son front : Que faire ? Dois-je renoncer à ma cause ? Dois-je aller à la Tronkenbourg prier le chevalier de me remettre mes chevaux et de les ramener ici ? »

Lisbeth n'eut pas la force de dire : Oui ! oui ! oui ! Elle secoua la tête en pleurant, le serra avec effusion dans ses bras et couvrit sa poitrine de baisers ardents.

« Eh bien donc ! s'écria Kohlhaas, si tu sens que je ne puis continuer mon commerce qu'à la condition que l'on me protège dans mes droits, laisse-moi alors la liberté qui m'est nécessaire pour me faire rendre justice ! »

Sur ce, il se leva, et comme le garçon vint lui annoncer que le cheval alezan était sellé, il lui dit qu'il faudrait aussi le lendemain atteler les chevaux bais pour conduire sa femme à Schwerin.

Lisbeth dit qu'il lui venait une idée ! Elle se leva, essuya les larmes qui coulaient de ses yeux et demanda à son mari, qui venait de s'asseoir devant un pupitre, s'il voulait lui confier sa requête et lui permettre d'aller à sa place à Berlin pour la remettre au souverain. Kohlhaas, touché pour plus d'une raison de cette détermination, l'attira sur ses genoux et lui dit :

« Chère femme, ce n'est guère possible ! Le souverain est entouré de beaucoup de gens, et l'on ne s'approche de lui qu'en s'exposant à bien des contrariétés. »

Mais Lisbeth lui représenta que, dans mille circonstances, il est plus facile à une femme qu'à un homme de se frayer un chemin jusqu'au prince.

« Donne-moi ton placet, répéta-t-elle ; et si tu n'as pas d'autre désir que de le savoir entre ses mains, je réponds de l'entreprise ; il l'aura ! »

Elle avait maintes fois donné des preuves de courage et de tact. Aussi Kohlhaas, ébranlé, lui demanda-t-il comment elle s'y prendrait. Elle répondit en baissant les yeux et en rougissant, que l'intendant du château de l'Électeur, étant autrefois au service à Schwerin, l'avait demandée en mariage ; qu'il était marié maintenant et avait plusieurs enfants, mais qu'il se souviendrait d'elle néanmoins : bref, que son mari n'eût qu'à lui laisser tirer parti de cette circonstance, aussi bien que de quelques autres qu'il serait trop long d'énumérer. Kohlhaas l'embrassa avec grande joie, lui dit qu'il acceptait sa proposition, lui fit remarquer qu'il suffirait qu'elle demeurât chez la femme de l'intendant afin de pouvoir aborder le prince dans le château même. Il lui remit le placet, fit atteler les chevaux bais, puis il la laissa partir munie de tout ce qui lui était nécessaire et accompagnée du fidèle serviteur Sternbald.

Mais entre toutes les démarches restées infructueuses, la plus désastreuse de toutes fut ce voyage. Car peu de jours après, Sternbald

rentra dans la cour, conduisant au petit pas la voiture dans laquelle Lisbeth était couchée avec une forte contusion à la poitrine. Kohlhaas, tout pâle, s'étant approché de la voiture, ne put rien apprendre de bien clair sur les causes de ce malheur.

D'après le récit du garçon, l'intendant ne s'était pas trouvé chez lui ; il avait donc fallu descendre dans une hôtellerie située non loin du château. Le lendemain, Lisbeth était sortie de l'auberge en recommandant au garçon de demeurer près des chevaux, et ce n'était que vers le soir qu'on l'avait ramenée dans cet état. Il était vraisemblable qu'elle s'était avancée trop près de la personne du souverain, et qu'à l'insu de celui-ci, simplement par un zèle brutal, une sentinelle l'avait frappée du bois de sa lance dans la poitrine. Du moins, c'était ce que prétendaient les gens qui, vers le soir, l'avaient rapportée évanouie à l'auberge : car, pour elle, le sang qui coulait de sa bouche lui permettait à peine de parler. Le placet lui avait été ensuite pris des mains par un chevalier.

Sternbald raconta qu'il avait voulu monter à cheval sur-le-champ pour venir informer son maître de ce déplorable accident, mais que, malgré les représentations du chirurgien appelé près d'elle, elle avait persisté à vouloir, sans prévenir son mari, être ramenée à Kohlhaasenbrück.

Kohlhaas transporta sa femme, que le voyage avait complètement épuisée et brisée, dans un lit où, avec de pénibles efforts pour respirer, elle vécut encore quelques jours.

On essaya en vain de lui rendre le sentiment afin de recevoir d'elle quelques éclaircissements sur ce malheur : elle resta étendue avec un regard fixe, éteint, sans répondre. Quelques instants avant sa mort seulement, elle revint à elle. Près de son lit se trouvait un ministre de l'Église luthérienne qui commençait à cette époque à s'étendre et à laquelle elle s'était convertie à l'exemple de son mari. Ce ministre lui lisait d'une voix haute, émue et solennelle en même temps, un chapitre de l'Écriture. Tout à coup, elle se tourna vers lui et, le regardant avec une expression lugubre, lui prit la Bible des mains, comme s'il n'y eût rien à lire de ce chapitre, feuilleta et feuilleta encore, et sembla y chercher un passage. Enfin elle indiqua à Kohlhaas, assis à son chevet, ce verset : « Pardonne à tes ennemis ; fais du bien à ceux qui te haïssent. » Elle lui pressa une dernière fois la main et, avec un regard qui semblait venir du fond de l'âme, elle expira.

Kohlhaas pensa :

« Puisse Dieu ne jamais me pardonner de la même manière que je

pardonne au baron ! »

Puis il baisa les lèvres glacées de sa femme, en répandant d'abondantes larmes, lui ferma les yeux et sortit de la chambre. Il prit les cent florins d'or que le bailli lui avait déjà remis pour les écuries de Dresde, et commanda des funérailles qui semblaient convenir plus à une princesse qu'à la femme du marchand de chevaux : un cercueil en bois de chêne, garni d'une épaisse plaque de métal, un coussin en soie avec des glands d'or et d'argent, et une tombe profonde de cinq mètres murée à l'intérieur avec des pierres et de la chaux. Son plus jeune enfant sur les bras, il se tenait lui-même près de la fosse et assistait à ces préparatifs.

Le jour de l'enterrement, le corps de sa femme, recouvert d'un linceul blanc comme la neige, fut exposé dans une salle tendue de drap noir. Le ministre venait de terminer un sermon émouvant près de la bière, lorsqu'on remit à Michael l'arrêt rendu à Berlin sur la requête présentée par la malheureuse femme. Cette décision portait qu'il devait faire retirer les chevaux de la Tronkenbourg et, sous peine d'être jeté en prison, ne plus chercher à poursuivre l'affaire. Kohlhaas mit la lettre dans sa poche et fit porter le cercueil sur le char. Une fois la tombe fermée et la croix plantée en terre, il prit congé des amis qui avaient accompagné Lisbeth à sa dernière demeure, vint encore une fois se prosterner devant le lit de sa femme, maintenant vide, et entreprit aussitôt l'œuvre de la vengeance.

S'étant assis devant son bureau, il rédigea un arrêt dans lequel, de par la loi de la nature, il condamnait le baron Wenceslas de Tronka à ramener à Kohlhaasenbrück, dans l'espace de trois jours, les chevaux qu'il avait retenus et épuisés en les faisant travailler sur ses terres, et le sommait de venir en personne les nourrir dans ses écuries jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré leur embonpoint.

Cet arrêt fut porté au baron par un messenger que Kohlhaas envoya à cheval au château et auquel il ordonna de revenir au plus vite à Kohlhaasenbrück, aussitôt après avoir remis son message.

Après l'expiration des trois jours, les chevaux n'ayant pas été ramenés, Kohlhaas appela Herse, lui révéla l'arrêt qu'il avait envoyé au chevalier, lui demanda s'il voulait partir à cheval avec lui pour la Tronkenbourg et aller chercher le chevalier, et en second lieu s'il voulait se charger de faire agir le fouet, dans le cas où le baron, amené dans les écuries de Kohlhaasenbrück, ne montrerait pas tout le zèle nécessaire dans l'accomplissement de sa tâche.

À peine Herse eut-il entendu cette double question que, sautant de joie et lançant sa casquette en l'air, il s'écria :

« Maître, non pas demain, mais aujourd'hui même ! Je vais me faire tresser une lanière avec dix nœuds pour lui apprendre à étriller ! »

Alors Kohlhaas vendit sa maison et fit conduire ses enfants dans une voiture chez la tante de sa femme. À la tombée de la nuit, il rassembla autour de lui les sept valets qui tous lui étaient restés fidèles et dévoués jusqu'à la mort, les arma, les fit monter à cheval et marcha avec eux sur la Tronkenbourg.

À la tête de cette petite troupe, il envahit le château à l'entrée de la troisième nuit, renversant de son cheval, sur son passage, le péager et le portier qui s'entretenaient sous la porte cochère. Et, pendant que toutes les baraques de la cour, auxquelles on venait de mettre le feu, s'effondraient soudain avec des craquements affreux, Herse, s'élançant par un escalier tournant dans la cour de la conciergerie, assaillit à coups de bâton et de pique le concierge et l'intendant, qui, à moitié habillés, jouaient aux cartes. De son côté, Kohlhaas se précipita dans le château à la recherche du baron. L'Ange exterminateur descendant du Ciel n'est pas plus terrible. Le baron donnait justement, au milieu d'éclats de rire, à plusieurs de ses amis, lecture de l'arrêt envoyé par le marchand de chevaux. Mais il n'eut pas plus tôt distingué la voix de Kohlhaas dans la cour du château que, devenant pâle comme un mort, il cria aux chevaliers : « Frères, sauvez-vous ! » et s'esquiva.

Kohlhaas, pénétrant dans la salle, saisit par la poitrine un chevalier, Jean de Tronka, qui s'avancait à sa rencontre, et le lança dans un coin avec une telle violence que son crâne se fracassa contre les pierres. Les autres chevaliers, qui avaient saisi leurs armes, furent repoussés et désarmés par les valets de Kohlhaas. Celui-ci demanda où était passé Wenceslas de Tronka. Personne ne le savait tant était grande la confusion. Kohlhaas fit sauter d'un coup de pied les portes de deux pièces qui conduisaient dans les ailes latérales du château. Et, lorsqu'il eut parcouru le vaste édifice dans toutes les directions sans trouver personne, il redescendit avec des imprécations dans la cour du château pour en faire garder les issues.

Cependant le feu des baraques avait gagné le château, dont toutes les ailes étaient enveloppées de flammes et de fumée. Sternbald, assisté de trois de ses camarades, rassemblait tout le butin qu'il pouvait enlever et l'entassait, comme étant de bonne prise, entre les chevaux.

En même temps, au milieu des cris d'allégresse de Herse, les cadavres du concierge et de l'intendant, avec femmes et enfants, volèrent par les fenêtres ouvertes de la tour.

Kohlhaas, en redescendant, rencontra la vieille femme de chambre,

que la goutte empêchait de fuir, et qui se jeta à ses genoux sur les marches de l'escalier. Il s'arrêta pour lui demander où se trouvait le baron Wenceslas de Tronka. Et, comme elle lui dit d'une voix étouffée et tremblante qu'elle le croyait réfugié dans la chapelle, il appela deux valets avec des torches, fit, à défaut de clefs, forcer les serrures avec des haches et des pinces, renversa les autels et les bancs, et ne put, à son grand désespoir, découvrir le baron.

En revenant de la chapelle, il vit un jeune valet de la Tronkenbourg courir vers une vaste écurie bâtie en pierres, que l'incendie menaçait, pour sauver les étalons de son maître. Kohlhaas, qui au même instant aperçut ses deux chevaux sous un petit hangar recouvert de chaume, demanda à ce valet pourquoi il ne sauvait pas ses chevaux à lui ? « Le hangar est déjà tout en flammes », répondit le valet en mettant la clef dans la serrure de l'écurie. Alors Kohlhaas, arrachant violemment la clef de la porte, la jeta par-dessus le mur et, frappant le domestique de coups de plat de sabre, le poussa sous le hangar, qui brûlait déjà, et le força, au milieu des éclats de rire des assistants, à sauver ses bêtes. Quelques instants après que le malheureux, blême de terreur, fut ressorti, conduisant les chevaux par la bride, le hangar s'écroula derrière lui. Kohlhaas n'était déjà plus là.

Le garçon l'aperçut qui venait de rejoindre ses gens sur la plateforme. Il alla le trouver et lui demanda ce qu'il devait faire des chevaux. Le marchand, après lui avoir à plusieurs reprises tourné le dos, leva tout d'un coup le pied avec un mouvement si épouvantable que, s'il eût frappé, il l'eût infailliblement tué.

Pourtant il remonta, sans lui répondre, sur son cheval et, pendant que les valets achevaient leur œuvre de destruction, demeura sous la porte du château, attendant le matin en silence. Dès que le jour parut, il ne restait plus debout de tout le château que les murs, et il ne s'y trouvait plus personne que Kohlhaas et ses valets, au nombre de sept. Il descendit de cheval et, à la lueur brillante du soleil qui éclairait à cette heure le théâtre de sa vengeance, il examina encore une fois avec soin tous les coins et recoins, et dut se rendre, bien qu'à contre-cœur, à la conviction que cette expédition avait complètement avorté et que son but était manqué.

Dévoré de chagrin, il envoya Herse avec quelques valets chercher des renseignements dans la campagne sur la direction qu'avait prise le baron dans sa fuite. Il apprit bientôt que sur les rives de la Mulde s'élevait un riche couvent de femmes nommé Erlabrunn, dont la mère abbesse, Antonia de Tronka, était connue dans la contrée comme une femme pieuse, sainte et charitable. Cette circonstance le préoccupait tout particulièrement, car il ne lui semblait que trop probable que le

baron, dénué de toutes ressources, avait dû se réfugier dans ce couvent, l'abbesse étant sa propre tante qui avait pris soin de l'éducation de sa première enfance. Après s'être mis au courant de tous ces détails, Kohlhaas monta dans la tour du concierge où se trouvait encore une pièce que l'incendie n'avait pas rendu complètement inhabitable, et y écrivit une sorte de déclaration sous le titre de : *Manifeste de Kohlhaas*, par lequel il somrait tous les habitants du pays de ne point accueillir le chevalier Wenceslas de Tronka, auquel il faisait légitimement la guerre, et leur enjoignait à tous, sans excepter les parents ou amis du baron, de le lui livrer, sous peine de mort et d'incendie de tous leurs biens. Il fit répandre cette déclaration dans le pays par des voyageurs et des étrangers et alla même jusqu'à en faire porter une copie à Erlabrunn par son valet Waldmann, avec mission de la remettre à la mère abbesse elle-même.

Ensuite il engagea à son service quelques valets de la Tronkenbourg, qui, mécontents du baron et alléchés par l'appât du butin, désiraient se joindre à lui, les arma, à la manière des fantassins, d'arbalètes et de poignards, et leur apprit à se tenir en croupe derrière les cavaliers.

Enfin, après avoir vendu tout ce que sa troupe avait pillé dans le château et en avoir distribué l'argent à ses hommes, il se reposa de sa déplorable besogne pendant quelques heures sous la porte cochère.

Vers midi, Herse revint et confirma les pressentiments qui avaient agité son cœur, en lui apprenant que le baron s'était réfugié dans l'abbaye d'Erlabrunn, auprès de sa tante, la vieille dame Antonia de Tronka. Le baron s'était, paraît-il, sauvé par une porte de derrière cachée dans la muraille et donnant passage par un étroit escalier de pierre couvert d'un toit aboutissant aux bords de l'Elbe, et au pied duquel étaient attachés quelques canots. Du moins Herse raconta qu'au grand étonnement des gens que l'incendie du château à minuit avait rassemblés sur l'autre rive, le chevalier était arrivé dans une barque, sans rames ni gouvernail, à un village des bords de l'Elbe, d'où il était parti pour Erlabrunn dans une carriole de campagne.

À cette nouvelle, Kohlhaas soupira profondément et demanda si les chevaux avaient mangé. À quoi on lui répondit que oui. Il commanda alors à sa troupe de monter à cheval, et trois heures après il était devant Erlabrunn.

Au bruit sourd d'un orage qui grondait dans le lointain et à la lueur des torches qu'il venait de faire allumer, Kohlhaas entra, suivi de ses gens, dans la cour du couvent. Waldmann, son valet, venait à sa rencontre et lui annonça que le manifeste avait été ponctuellement remis, lorsqu'il aperçut l'abbesse et le portier du couvent s'avancer en grande discussion sous le portail.

Pendant que le portier, petit vieillard aux cheveux tout blancs, se faisait attacher sa cuirasse, en lançant à Kohlhaas des regards furibonds, et criait aux valets qui l'entouraient de sonner le tocsin, l'abbesse, un crucifix d'argent à la main et blanche comme un linge, descendit dans la cour et se jeta, suppliante, avec toutes ses religieuses, au-devant du cheval de Kohlhaas. Celui-ci, pendant que Herse et Sternbald garrottaient le portier qui n'avait point d'épée, et le conduisaient prisonnier entre leurs chevaux, demanda à l'abbesse où était le baron Wenceslas de Tronka.

« À Wittenberg, digne Kohlhaas », répondit-elle, en détachant de sa ceinture un grand trousseau de clefs. Puis d'une voix tremblotante elle ajouta : « Crains Dieu, et ne commets pas d'injustice ! »

À cette nouvelle, Kohlhaas se sentit replongé dans l'enfer d'une vengeance non assouvie. Il fit tourner son cheval et fut sur le point de crier : « Mettez le feu ! » lorsque la foudre tomba avec un fracas épouvantable à quelques pas de lui. Alors, retournant son cheval du côté de l'abbesse, il lui demanda si elle avait reçu son manifeste.

« À l'instant même, répondit la dame d'une voix que la frayeur rendait à peine intelligible.

– Quand ?

– Deux heures, aussi vrai que Dieu vienne à mon aide, après le départ de mon cousin le baron ! »

Et Waldmann, sur lequel Kohlhaas jeta un regard sombre, confirma le fait en racontant d'une voix balbutiante que les eaux de la Mulde, grossies par la pluie, l'avaient empêché d'arriver plus tôt que quelques instants avant son maître. Kohlhaas se recueillit. Une ondée soudaine étant venue s'abattre bruyamment sur le pavé de la cour, éteignit les torches et en même temps calma la douleur qui consumait sa poitrine. Ayant rapidement salué la supérieure, il tourna son cheval, lui donna de l'éperon, cria à ses hommes : « Suivez-moi, frères ; le baron est à Wittenberg ! » et quitta le couvent.

Il descendit, à la nuit tombante, dans une auberge sur la grand-route, où il dut rester toute une journée, parce que ses chevaux étaient très fatigués d'une si longue marche. Ses forces se réduisaient à dix hommes, et il sentait bien qu'il ne pouvait avec cette troupe attaquer une place comme Wittenberg. Aussi publia-t-il un second manifeste par lequel, après une brève exposition de ce qui lui était arrivé dans le pays, il invitait « tout bon chrétien », c'étaient ses propres paroles, « sous promesse de solde et autres avantages de guerre, à embrasser sa cause contre le baron de Tronka, l'ennemi commun de toute la chrétienté ».

Dans un autre manifeste qui suivit de près celui-là, il s'intitulait « seigneur indépendant de l'Empire et du monde, soumis à Dieu seul ». Cette sorte d'exaltation malade et bizarre n'empêcha pas un tas de mercenaires, auxquels la paix avec la Pologne ôtait les moyens d'existence, d'accourir, alléchés par le son de ses écus et la perspective du pillage, de sorte qu'il se trouvait à la tête de trente et quelques hommes lorsqu'il passa sur la rive droite de l'Elbe pour aller incendier Wittenberg. Il campa avec ses gens et ses chevaux sous une vieille tuilerie en ruines, dans la solitude d'un bois touffu qui entourait alors cette place. Sternbald, qu'il avait envoyé déguisé dans la ville avec son manifeste, ne lui eut pas plus tôt appris que ce manifeste y était déjà connu, que, suivi de sa troupe, il marcha sur la ville. C'était la veille de la Pentecôte au soir. Pendant que les habitants étaient plongés dans le sommeil, il mit le feu à plusieurs endroits à la fois. En même temps, tandis que ses gens pillaient dans le faubourg, il placarda sur les piliers d'une église une affiche ainsi conçue : « Moi, Kohlhaas, j'ai mis le feu à la ville et, si l'on ne me livre pas le baron, je saurais si bien l'incendier (c'étaient ses propres expressions) que je n'aurai besoin de regarder derrière aucun mur pour le trouver. »

L'épouvante causée parmi les habitants par cet attentat inouï fut inexprimable. Les flammes qui, grâce à une nuit d'été assez sereine, ne consumèrent guère plus de dix-neuf bâtiments, y compris une église, étaient à peine éteintes au point du jour, que le vieux gouverneur, Otto de Gorgas, envoya sur-le-champ une compagnie de cinquante hommes pour s'emparer de cet effroyable malfaiteur. Mais le capitaine qui la commandait, nommé Gerstenberg, s'y prit si mal que toute l'expédition, loin de perdre Kohlhaas, n'eut pour résultat que de lui procurer une renommée guerrière des plus funestes. Car cet officier ayant divisé sa compagnie en plusieurs détachements pour le cerner et l'écraser comme il le pensait, fut attaqué et battu sur des points isolés par Kohlhaas qui concentrait toutes ses forces et les gardait autour de lui. Aussi, dès le lendemain soir, il ne restait plus un seul homme de cette compagnie sur laquelle se fondaient les espérances du pays.

Ces engagements avaient coûté quelques hommes à Kohlhaas ; mais le surlendemain matin il n'en remit pas moins le feu à la ville et, cette fois encore, ses mesures sanguinaires furent si bien prises qu'un grand nombre de maisons et presque toutes les granges du faubourg furent réduites en cendres. En outre, il afficha le manifeste que l'on sait, et cette fois aux murs même de l'hôtel de ville, en y ajoutant une remarque sur le sort du capitaine Gerstenberg envoyé contre lui par le gouverneur et taillé en pièces par ses soldats. Le gouverneur, exaspéré de tant d'audace, se mit lui-même avec quelques chevaliers à la tête de cent cinquante hommes.

Quant au baron de Tronka, il lui donna, sur sa demande écrite, une garde pour le protéger contre les violences du peuple qui voulait à tout prix qu'on le fît partir de la ville ; il disposa des sentinelles dans tous les villages des environs, plaça des postes sur le mur d'enceinte de la ville afin de la garantir d'une attaque, et se mit lui-même en campagne le jour de la Saint-Gervais pour saisir le monstre qui ravageait le pays.

Mais le marchand de chevaux fut assez adroit pour éviter ce corps ; par ses marches et contremarches, il attira le gouverneur à cinq milles de la ville, et lui fit croire, au milieu de diverses manœuvres habiles, que, pressé par les forces supérieures de son adversaire, il allait se jeter dans le Brandebourg. Puis soudain il rebroussa chemin et, à l'entrée de la troisième nuit, revenant au pas de charge à Wittenberg, il y mit le feu pour la troisième fois. Ce fut Herse qui, se glissant à la faveur d'un déguisement dans la ville, accomplit ce terrible exploit. Cette fois l'incendie favorisé par un vent soufflant avec violence du nord, fut si désastreux qu'en moins de trois heures il eut dévoré quarante-deux maisons, deux églises, plusieurs couvents, plusieurs écoles et le palais même du gouverneur.

Celui-ci qui, à la pointe du jour, croyait son ennemi dans le Brandebourg, revint, à la nouvelle de ce qui s'était passé, à marches forcées vers la ville, qu'il trouva en pleine révolte.

Le peuple s'était rassemblé en foule devant la maison du baron, barricadée avec des poutres et des pieux, et réclamait à grands cris son éloignement de la ville. Deux bourgmestres, nommés Jenkins et Otto, revêtus de leurs insignes, à la tête de tous les magistrats, cherchaient en vain à démontrer qu'il fallait absolument attendre le retour d'un courrier envoyé au président de la chancellerie d'État pour en obtenir la permission de transporter à Dresde le baron, qui, pour plusieurs raisons, désirait lui-même y être conduit. La foule, hors d'elle-même, armée d'épieux et de bâtons, sourde à toutes ces paroles, se ruait sur quelques-uns des magistrats qui conseillaient des mesures énergiques ; et l'on était sur le point d'assiéger et de raser la maison du baron, lorsqu'arriva le gouverneur Otto de Gorgas à la tête de ses cavaliers. Ce digne seigneur habitué à inspirer par sa seule présence le respect et l'obéissance à la multitude, avait été en quelque sorte dédommagé de son échec, en parvenant à s'emparer tout près des portes de la ville de trois hommes de l'incendiaire, qui s'étaient écartés de leur bande.

Les trois prisonniers furent chargés de chaînes sous les yeux du peuple ; et le gouverneur, dans une allocution habile aux magistrats, eut soin de leur assurer qu'il espérait ramener sous peu Kohlhaas lui-même, sur la piste duquel il prétendait être. C'est ainsi que, par ses

paroles énergiques et rassurantes, il réussit à désarmer la colère, à calmer les angoisses de la foule ameutée et à lui faire prendre quelque patience, quant à la présence du baron, jusqu'au retour du courrier de Dresde. Il descendit de cheval, et, après qu'on eut écarté les pieux et les palissades, pénétra en compagnie de quelques chevaliers dans la maison, où il trouva le baron tombant d'évanouissement en évanouissement, et entouré de deux médecins qui s'efforçaient de le rappeler à la vie en lui faisant respirer des sels et des essences.

Otto de Gorgas, sentant bien que ce n'était pas le moment de lui faire des reproches sur son ignoble conduite, se contenta de lui dire, avec un regard de profond mépris, de s'habiller et de le suivre dans l'intérêt de sa propre sûreté à la prison réservée aux chevaliers. On habilla le baron d'un pourpoint, on lui mit un casque sur la tête ; et, la poitrine à moitié découverte pour l'aider à respirer, il sortit appuyé sur le bras du gouverneur et de son beau-frère, le comte de Gerschau. Il fut reçu dans la rue par d'horribles imprécations. Le peuple, que les lansquenets ne contenaient qu'avec peine, le traitait de sangsue, de vampire, de misérable bourreau, l'appelait la malédiction de la ville de Wittenberg et le fléau de la Saxe. Après ce lamentable trajet à travers la ville tout en ruines, pendant lequel il perdit en route à plusieurs reprises, sans s'en apercevoir et sans le réclamer, son casque, qu'un chevalier lui remettait par-derrière sur la tête, on arriva enfin à la prison, où il disparut dans une tour, sous la protection d'une forte garde.

Sur ces entrefaites, le courrier expédié de Dresde revint, apportant la décision de l'Électeur. Cette décision ne fit qu'augmenter les inquiétudes des habitants. Le gouvernement de la Saxe, en effet, auquel la bourgeoisie de Dresde avait immédiatement adressé une pétition pressante, ne voulait pas entendre parler de la présence du baron à Dresde tant que l'incendiaire Kohlhaas ne serait pas pris. Il faisait bien plutôt un devoir au gouverneur de Wittenberg de protéger de tout son pouvoir le baron, là où il se trouvait, puisqu'il fallait bien qu'il se trouvât quelque part : en même temps il annonçait à sa bonne ville de Wittenberg, pour la rassurer, qu'un corps de cinq cents hommes, avec le prince Frédéric de Meissen à sa tête, allait incontinent se mettre en marche, pour la défendre contre les tentatives ultérieures de son ennemi.

Le gouverneur comprit bien qu'une dérision de cette nature n'était pas faite pour calmer le peuple ; car, non seulement plusieurs petits avantages que Kohlhaas avait remportés sur divers points devant la ville répandaient sur les forces dont il disposait des bruits on ne peut plus inquiétants ; mais encore la guerre d'embuscades qu'il faisait, dans l'ombre de la nuit, à l'aide d'émissaires déguisés, avec de la poix,

de la paille et du soufre, cette guerre inouïe et sans précédent, aurait pu défier des obstacles bien plus considérables que celui que le prince de Meissen lui opposait. Après une courte réflexion, le gouverneur se décida donc à taire absolument la décision qui lui avait été communiquée. Il se borna à afficher simplement, en différents endroits de la ville, une lettre par laquelle le prince de Meissen lui mandait son approche. Au point du jour, une voiture couverte, accompagnée de quatre cavaliers armés jusqu'aux dents, sortit de la cour de la prison des chevaliers et prit la route de Leipzig. Les cavaliers donnèrent indirectement à entendre qu'ils se rendaient avec la voiture à la Pleissenbourg.

Le peuple étant ainsi rassuré au sujet du malheureux baron, à l'existence duquel le feu et le sang paraissaient liés, le gouverneur se mit lui-même en marche avec une troupe de trois cents hommes pour se joindre au prince Frédéric de Meissen.

Pendant Kohlhaas, par la singulière position qu'il occupait dans le monde, avait réuni sous ses ordres jusqu'à cent neuf hommes, et comme il s'était pourvu d'armes à Jessen, et en avait complètement équipé sa troupe, il résolut de courir avec la rapidité de l'éclair au-devant du double orage qui le menaçait et dont on l'avait informé, sans attendre qu'il fondît sur lui. Aussi, dès le lendemain, il attaqua à l'improviste le prince de Meissen, pendant la nuit, auprès de Mühlberg. Dans cet engagement, il eut la douleur de perdre Herse, qui, dès les premiers coups de feu, tomba à ses côtés. Exaspéré par cette perte, il fit, pendant un combat qui dura trois heures, tant de mal au prince, incapable de rallier ses hommes dans cet endroit, que, dès l'aube, celui-ci, atteint de plusieurs graves blessures et voyant ses troupes entièrement débandées, dut se replier vers Dresde.

Ce succès remplit Kohlhaas d'une audace sans bornes. Il revint sur ses pas afin d'attaquer le gouverneur avant qu'il pût être informé de la déroute du prince de Meissen. Il l'assaillit effectivement en plein midi et en rase campagne auprès du village de Damerow, et engagea avec lui jusqu'à la tombée de la nuit une lutte acharnée, dans laquelle il perdit beaucoup de monde, mais où les avantages se balancèrent.

Le lendemain matin, il aurait même, sans aucun doute, attaqué de nouveau avec les débris de sa troupe le gouverneur qui s'était jeté dans le cimetière de Damerow, si celui-ci, informé par des espions de la défaite essuyée à Mühlberg par le prince, n'eût jugé plus prudent de son côté de battre en retraite vers Wittenberg jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion plus favorable.

Cinq jours après la dispersion de ces deux corps de troupe, Kohlhaas était devant Leipzig, où il mit le feu de trois côtés à la fois. Dans le

manifeste qu'en cette occasion il fit répandre, il s'intitulait « l'envoyé de l'Archange Michael, venu pour châtier, par le fer et le feu, et pour punir, dans tous ceux qui prendraient fait et cause pour le baron, l'odieuse perversité dans laquelle le monde entier était plongé ».

De plus, du château de Lützen dont il s'était emparé par un coup de main et où il s'était établi, il exhortait le peuple à se joindre à lui, pour fonder un meilleur état des choses. Enfin le manifeste, par une sorte d'hallucination, était signé : « Donné au siège de notre gouvernement provisoire du monde, au château princier de Lützen. »

Par bonheur pour les habitants de Leipzig, l'incendie, arrêté par une pluie continue et par l'activité des pompes, ne fit pas de grands ravages et ne consuma que quelques échoppes autour de la Pleissenbourg. La ville n'en fut pas moins plongée dans une consternation inexprimable, en apprenant la présence du terrible incendiaire et la croyance qu'il avait que le baron était à Leipzig. Une troupe de cent quatre-vingts cavaliers envoyés contre lui revint décimée, dispersée, dans la ville, et il ne resta plus d'autre ressource aux autorités, qui ne voulaient pas exposer les richesses de la ville, que de barricader complètement les portes et de faire veiller jour et nuit les bourgeois en dehors des murs. Vainement on fit afficher dans les villages environnants la déclaration formelle que le baron ne se trouvait pas à la Pleissenbourg. Kohlhaas, au moyen d'affiches semblables, soutenait qu'il y était, et déclarait que, quand il n'y serait pas, il agirait, lui, comme s'il y était, jusqu'à ce qu'on lui eût explicitement indiqué le nom précis de l'endroit où il le rencontrerait.

L'Électeur, informé par un courrier de la détresse de la ville de Leipzig, fit proclamer qu'il allait sur-le-champ se mettre en campagne à la tête d'un corps d'armée de deux mille hommes pour prendre Kohlhaas. Il adressa au gouverneur Otto de Gorgas une forte réprimande pour l'artifice dont il avait usé d'une manière irréfléchie, dans le but d'éloigner l'incendiaire du pays de Wittenberg. Nul ne saurait décrire la terreur qui se répandit dans toute la Saxe et en particulier dans la résidence, à la nouvelle que, dans les villages autour de Leipzig, une main inconnue avait affiché à l'adresse de Kohlhaas une déclaration portant que « le chevalier Wenceslas se trouvait à Dresde, chez ses cousins Henri et Conrad ».

C'est dans ces conjectures que le docteur Martin Luther entreprit d'employer l'autorité que sa position dans le monde lui donnait, à faire rentrer Kohlhaas dans l'ordre, en lui adressant des paroles énergiques et propres à réveiller les sentiments généreux dans le cœur de l'incendiaire. Il fit afficher, dans toutes les villes et dans tous les villages de l'Électorat, une adresse ainsi conçue :

« Kohlhaas, toi qui te donnes comme envoyé du Ciel pour manier le glaive de la justice, qu'oses-tu commettre dans le délire d'une passion aveugle, ô téméraire, que l'injustice remplit elle-même, depuis la pointe de tes cheveux jusqu'à la plante de tes pieds ? Parce que le souverain, dont tu es le sujet, a refusé de te faire justice dans une querelle pour un bien misérable, tu t'insurges contre lui, impie, avec le fer et le feu, et, comme un loup du désert, tu fonds sur la paisible société mise sous sa protection ! Toi qui entraînes les hommes sous ce prétexte, plein de mensonge et de perfidie, crois-tu, pécheur, que ce prétexte t'excusera devant ton Dieu, au jour du Jugement qui éclairera les replis de tous les cœurs ? Comment peux-tu dire que ton droit ne t'a pas été rendu, quand ton cœur rempli de fiel et dévoré de la soif d'une basse vengeance, après l'échec d'une première démarche faite à la légère, a renoncé complètement à se faire rendre justice ? Prends-tu donc pour les ministres de la Justice un tas d'huissiers ou de sergents, ou des êtres qui interceptent la lettre qui passe par leurs mains, ou retiennent l'arrêt qu'on leur confie ? Et faut-il que je te dise, impie, que les ministres de la Justice ne savent pas le premier mot de ton affaire ; que dis-je ? que le souverain contre lequel tu te révoltes, ignore jusqu'à ton nom, au point que si un jour tu te présentes devant le trône de Dieu avec l'intention de l'accuser lui pourra dire dans toute la sincérité de son âme : "Je n'ai fait, Seigneur, aucune iniquité à cet homme, car je n'ai jamais rien su de son existence." Sache-le bien, le glaive que tu brandis, c'est le glaive de la rapine et du meurtre. Non, tu n'es pas un soldat du Dieu saint et juste, tu es un rebelle. Le but vers lequel tu marches ici-bas, c'est la roue et la potence, et dans l'autre monde la condamnation réservée au crime et à l'impiété.

« Wittenberg, etc.

« MARTIN LUTHER. »

Kohlhaas était occupé au château de Lützen à rouler dans son âme déchirée un nouveau plan pour incendier Leipzig, car il n'ajoutait aucune foi à la déclaration affichée dans les villages et portant que le baron Wenceslas était à Dresde. Il avait exigé la signature des magistrats, et la déclaration n'était pas signée. Sternbald et Waldmann, à leur grande surprise, aperçurent la lettre de Luther qu'on avait collée pendant la nuit à la porte du château. Vainement ils espérèrent pendant plusieurs jours que Kohlhaas, à qui ils n'auraient pas voulu eux-mêmes annoncer cette nouvelle, l'apercevrait. Morne et pensif, il se montrait, il est vrai, vers le soir, mais seulement pour donner ses ordres d'une voix brève, et il ne voyait rien ; de sorte qu'un matin, où il se proposait de faire pendre deux valets qui, contre son ordre, avaient pillé les environs, Sternbald et Waldmann résolurent d'attirer son attention sur le placard. Pendant que ses gens s'écartaient

timidement des deux côtés, il revenait de la place où il avait prononcé la sentence, avec tout le cérémonial dont il avait coutume de s'entourer depuis son dernier manifeste : une grande épée de chérubin était portée devant lui sur un coussin de cuir rouge orné de glands d'or, et à sa suite marchaient douze valets tenant des torches allumées. C'est alors que Sternbald et Waldmann, leur épée sous le bras, dans une attitude qui devait frapper son attention, tournèrent autour du pilier sur lequel la lettre de Luther était affichée.

Lorsque Kohlhaas, plongé dans ses réflexions et les mains croisées dans le dos, arriva sous le portail, il leva les yeux et parut surpris ; et, comme les valets, à sa vue, s'écartaient respectueusement, il les regarda d'un air distrait et s'approcha à pas précipités du pilier. Mais qui saurait décrire ce qui se passa dans son âme lorsqu'il vit cette feuille dans laquelle on l'accusait d'iniquité, et signée du nom le plus cher et le plus vénérable qu'il connut, du nom de Martin Luther ? Une vive rougeur se répandit sur son visage ; il relut par deux fois, en ôtant son casque, cette lettre d'un bout à l'autre, se retourna vers les valets qui l'entouraient, comme pour leur dire quelque chose, mais il se contenta de les regarder sans rien dire ; puis, détachant le papier du mur, il le relut de nouveau. Enfin, il s'écria :

« Waldmann ! fais seller mon cheval ! »

Et aussitôt :

« Sternbald ! suis-moi au château ! »

Puis il disparut.

Les paroles écrites par Luther avaient suffi pour lui faire voir l'abîme dans lequel il s'enfonçait, et désarmer en un clin d'œil sa fureur. Il se déguisa en fermier de Thuringe ; annonça à Sternbald qu'une affaire d'une grande importance l'obligeait à partir pour Wittenberg ; lui confia, en présence de ses principaux serviteurs, le commandement de la troupe qu'il laissait à Lützen ; et, après avoir promis d'être de retour dans trois jours, pendant lesquels il n'y avait aucune attaque à craindre, il se mit en route pour Wittenberg.

La il descendit dans une auberge sous un nom étranger ; et à la nuit tombante, enveloppé dans son manteau et muni de deux pistolets qu'il avait pris le jour du pillage de la Tronkenbourg, il pénétra dans la chambre de Luther.

Luther était assis à son pupitre, au milieu d'écrits et de livres. En voyant un homme d'un aspect si étrange ouvrir la porte et la refermer au verrou, il lui demanda :

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

L'étranger, tenant humblement son chapeau à la main, ne lui eut pas plutôt répondu d'un ton timide et avec le pressentiment de l'effroi que son nom inspirerait, qu'il était Michael Kohlhaas, le marchand de chevaux, que Luther s'écria :

« Retire-toi d'ici ! »

Et, se levant, il courut à une sonnette et ajouta :

« Ton souffle est la peste, et ton approche est la ruine ! »

Kohlhaas, sans quitter sa place, tira son pistolet et dit :

« Vénérable maître, si vous agitez la sonnette, ce pistolet va m'étendre inanimé à vos pieds ! Asseyez-vous et écoutez-moi ! Parmi les anges dont vous écrivez les psaumes, vous n'êtes pas plus en sûreté qu'avec moi. »

Luther, se rasseyant, demanda :

« Que veux-tu ? »

Kohlhaas répliqua :

« Réfuter l'opinion que vous avez que je suis un homme injuste ! Vous m'avez dit dans votre lettre que l'autorité ne sait rien de mon affaire : eh bien, procurez-moi un sauf-conduit et je me rendrai aussitôt à Dresde pour la lui exposer !

– Homme terrible et impie ! s'écria Luther, troublé et tranquilisé tout à la fois par ces paroles ; qui t'a donné le droit d'attaquer le baron de Tronka, de ton autorité privée et pour te faire toi-même justice ? Qui t'a donné le droit, parce que tu ne l'as pas rencontré dans son château, de désoler par le fer et le feu toute la société qui le protège ?

– Vénérable docteur, reprit Kohlhaas, personne, il est vrai, ne m'a donné ce droit ! Une nouvelle que je reçus de Dresde m'a trompé, m'a égaré ! La guerre que je soutiens contre la société est un crime, du moment où, comme vous me l'assurez, je n'ai pas été repoussé hors de cette société !

– Repoussé ! reprit Luther en le regardant, quelle rage insensée s'est emparée de ton esprit ? Qui t'aurait repoussé de la communauté de l'État dans lequel tu vivais ? Comment ? Où y a-t-il, depuis qu'il existe des États, un seul exemple d'un homme, quel qu'il soit, qui ait été repoussé de cette communauté ?

– Je dis repoussé, répondit Kohlhaas en serrant les mains l'une contre l'autre, car j'appelle ainsi un homme auquel on refuse la protection des lois ! J'ai besoin de cette protection pour exercer mon paisible métier ! Oui, c'est pour la prospérité de mon métier que je me

mets avec tout ce que j'ai acquis par mon travail sous la sauvegarde de cette communauté ! Et celui qui me la refuse, celui-là me repousse parmi les sauvages du désert ! Il me met entre les mains, comment le nierez-vous, la massue qui sert à me défendre.

– Qui t'a donc refusé la protection des lois ? cria Luther. Ne t'ai-je pas écrit que ta plainte est ignorée du souverain à qui tu l'as fait présenter ? S'il arrive qu'à son insu des fonctionnaires de l'État interceptent des actes ou se jouent en quoi que ce soit derrière lui de son nom sacré, quel autre que Dieu peut lui demander compte du choix de tels serviteurs ? Et toi, homme redoutable et abandonné de Dieu, es-tu autorisé à le juger ?

– Eh bien, reprit Kohlhaas, si le souverain ne me repousse pas, je retournerai dans la société dont il est le protecteur. Procurez-moi, je vous le répète, un sauf-conduit pour me rendre à Dresde : je licencierai aussitôt la troupe que j'ai rassemblée au château de Lützen, et je présenterai de nouveau au tribunal du pays la plainte qu'on n'a pas accueillie. »

Luther, d'un air contrarié, jeta pêle-mêle sans rien répondre les papiers dont sa table était couverte. L'attitude de révolte que cet homme étrange avait prise dans l'État répugnait à ses sentiments et, se rappelant l'arrêt que de Kohlhaasenbrück il avait envoyé au baron, il lui demanda enfin ce qu'il exigeait du tribunal de Dresde.

« Que le baron soit puni conformément aux lois, répondit Kohlhaas ; qu'on remette mes chevaux dans leur ancien état, et qu'on m'indemnise des dommages que j'ai soufferts, ainsi que mon valet Herse, tombé à Mühlberg, par suite des violences exercées contre nous ! »

Luther s'écria :

« T'indemniser des dommages ! Et les sommes que tu as empruntées par milliers d'écus chez des juifs et des chrétiens, sur lettre de change et sur gages, pour accomplir l'œuvre sanglante de ta vengeance ! Les porteras-tu aussi en compte, ces sommes, le jour où l'on examinera l'affaire ?

– Dieu m'en garde ! reprit Kohlhaas. Ma maison, mon bien, l'aisance que j'ai possédée, je ne réclame rien de tout cela, pas plus que les frais de sépulture de ma femme ! La vieille mère de Herse remettra une note des frais de maladie et spécifiera ce que son fils a perdu à la Tronkenbourg. Quant au dommage que j'ai essuyé en ne vendant pas mes chevaux, que le gouvernement en fasse estimer le montant par un expert ! »

Luther regarda Kohlhaas et dit :

« Homme impitoyable, insensé, inconcevable ! Quand par le glaive tu as tiré du baron la vengeance la plus horrible qui se puisse imaginer, qu'est-ce qui te pousse à réclamer contre lui un arrêt dont la rigueur, s'il est rendu, pèsera si peu dans la balance du châtement que tu lui as infligé ? »

Une larme roula le long des joues de Kohlhaas.

« Homme vénérable, reprit-il, cela m'a coûté la vie de ma femme ! Kohlhaas veut montrer au monde qu'elle n'a pas péri pour une cause injuste ! Rendez-vous à mes désirs sur ce point et laissez parler le tribunal. Pour tous les autres points du procès, je me soumettrai à vous.

– Eh bien, dit Luther, ce que tu réclames est juste, si du moins les circonstances sont telles que tu le dis, comme l'opinion publique semble le confirmer. Et si tu avais su, avant de te charger toi-même de ta vengeance, remettre ta requête à ton souverain, il eût fait droit de point en point, je n'en doute pas, à tes réclamations. Pourtant, tout bien pesé, n'aurais-tu pas mieux agi, si, pour l'amour de ton Rédempteur, pardonnant au baron, tu avais repris tes chevaux tels quels, avec leur maigreur, et si tu les eusses ramenés dans ton écurie, à Kohlhaasenbrück, pour leur rendre leurs forces par une bonne nourriture ? »

Kohlhaas répondit en s'approchant de la fenêtre :

« C'est possible !... Il est possible que non, aussi ! Si j'avais su que, pour les remettre sur pied, il m'en coûterait le sang de ma pauvre femme, il se peut que j'eusse fait comme vous dites, révérend maître, et je n'eusse certes pas regardé à un boisseau d'avoine ! Mais puisqu'ils m'ont maintenant coûté si cher, mon avis est que l'affaire suive son cours : qu'on prononce l'arrêt selon mes droits et qu'on me fasse restituer par le baron mes chevaux avec leur embonpoint ! »

Luther, agité de diverses réflexions, se remit à chercher dans ses papiers et dit à Kohlhaas qu'il entrerait pour lui en négociation avec l'Électeur de Saxe. Il lui recommanda, en attendant, de se tenir tranquille au château de Lützen ; si le souverain lui accordait un sauf-conduit, on le lui ferait savoir au moyen d'un placard.

« Mais, ajouta-t-il pendant que Kohlhaas se penchait pour lui baiser la main, l'Électeur voudra-t-il faire passer la grâce avant la justice ? Je l'ignore. Car j'entends dire qu'il a rassemblé un corps d'armée et qu'il se propose d'aller te prendre au château de Lützen ; cependant, comme je te t'ai dit, je ferai tout ce que je pourrai en ta faveur ! »

En même temps, il se leva et fit mine de le congédier. Kohlhaas dit à Luther que son appui le rassurait entièrement. Luther lui fit un signe

d'adieu de la main. Tout à coup Michael, fléchissant un genou devant lui, ajouta qu'il avait encore une prière à lui adresser. À la Pentecôte, où il avait l'habitude de recevoir la communion, il avait négligé, par suite de son expédition, ses devoirs religieux. Il demanda donc à Luther s'il voulait avoir la bonté de lui accorder, sans autre préparation, le bienfait du saint sacrement. Luther, après un instant de réflexion, le regarda fixement et lui répondit :

« Oui, Kohlhaas, j'y consens ! Mais le Seigneur, dont tu demandes la communion, pardonna à son ennemi... Veux-tu, ajouta-t-il, pendant que Michael le regardait troublé, veux-tu pardonner aussi au baron qui t'a offensé, aller à la Tronkenbourg chercher tes chevaux et les ramener à Kohlhaasenbrück pour leur rendre leur embonpoint ?

– Vénéré maître ! dit Kohlhaas en rougissant et lui prenant la main.

– Eh bien ?

– Notre Seigneur ne pardonna pas non plus à tous ses ennemis. Laissez-moi pardonner aux deux Électeurs, mes deux souverains, au concierge, à l'intendant, aux chevaliers Henri et Conrad, et à quiconque peut m'avoir offensé dans cette affaire ; mais que j'oblige le baron, si faire se peut, à remettre mes chevaux dans leur premier état !
»

À ces mots, Luther lui tourna le dos d'un air mécontent et sonna. Kohlhaas, pendant qu'un domestique à ce signal s'annonçait dans l'antichambre avec de la lumière, se leva interdit et s'essuya les yeux. Comme le domestique s'efforçait en vain d'ouvrir la porte dont le verrou était poussé et que Luther s'était rassis devant ses papiers, Kohlhaas ouvrit lui-même.

Luther, en jetant un regard rapide sur l'étranger, dit à son valet :

« Éclaire ! »

Celui-ci, un peu surpris à la vue de ce visiteur, décrocha de la muraille la clef de la maison et s'effaça près de la porte entrouverte de la chambre en attendant que l'homme se retirât.

Kohlhaas, prenant son chapeau entre ses mains, dit avec émotion :

« Ainsi ! très vénéré maître, je ne puis donc pas obtenir le bienfait que j'ai imploré de vous, le bienfait de la réconciliation ? »

Luther répondit brièvement :

« Avec ton Sauveur, non ! avec le souverain... cela dépendra de la réussite de la démarche que je t'ai promis de faire ! »

Et sur ce, il fit signe au domestique de s'acquitter sans plus de retard

du service qui lui avait été commandé. Kohlhaas, posant ses deux mains sur sa poitrine avec l'expression d'une douleur poignante, suivit l'homme qui l'éclaira jusqu'au bas de l'escalier et disparut.

Le lendemain matin, Luther envoya une lettre à l'Électeur de Saxe, dans laquelle, après quelques allusions amères contre les seigneurs Henri et Conrad de Tronka, attachés à sa personne en qualité de chambellan et d'échanson, et qui, au su de tout le monde, avaient intercepté la plainte, il montrait au prince, avec sa franchise habituelle, que, dans de si fâcheuses conjonctures, il ne restait point d'autre parti à prendre que d'accepter la proposition de Kohlhaas, de lui accorder une amnistie pour le passé et de recommencer son procès. L'opinion publique, faisait remarquer Luther, penchait d'une manière très inquiétante du côté de cet homme si bien que, même à Wittenberg, incendié trois fois par lui, chacun se prononçait en sa faveur ; et si l'on repoussait ses offres, il ne manquerait pas de le porter avec d'odieux commentaires à la connaissance du peuple, qui pourrait aisément se laisser entraîner à ne plus respecter le gouvernement. Sa conclusion était que, dans cette circonstance extraordinaire, il fallait fermer les yeux sur les scrupules d'une transaction avec un citoyen qui avait pris les armes ; que la conduite qu'on s'était permise à son égard le mettait en quelque sorte en dehors des conditions ordinaires du citoyen ; et enfin que, pour sortir d'affaire, il fallait le considérer comme une puissance étrangère en guerre avec le pays plutôt que comme un rebelle révolté contre le trône. Sa qualité d'étranger justifiait d'ailleurs cette manière de voir.

L'Électeur reçut cette lettre au moment où se trouvaient rassemblés au château le prince Christian de Meissen, généralissime de l'Empire, oncle du prince Frédéric de Meissen, battu à Mühlberg et retenu au lit par ses blessures ; le grand chancelier du tribunal, comte Wrede ; le comte de Kallheim, président de la chancellerie d'État ; et les deux barons Hinz et Kunz de Tronka, l'un échanson et l'autre chambellan de l'Électeur, dont ils étaient les amis d'enfance et les confidents.

Le chambellan Kunz, qui, en sa qualité de conseiller intime, était chargé de la correspondance secrète du souverain et avait le droit de se servir de son nom et de ses armes, prit le premier la parole. Après avoir de nouveau longuement expliqué qu'il n'aurait jamais de sa propre autorité étouffé la plainte intentée au tribunal par le marchand de chevaux contre le baron, son cousin, si, induit en erreur par de faux rapports, il ne l'eut regardé comme une tracasserie puérile et sans aucun fondement, il arriva à l'état actuel des choses. Il fit remarquer que ni les lois divines, ni les lois humaines ne justifiaient l'horrible vengeance que le marchand de chevaux avait tirée de ce malentendu. Il peignit l'éclat qu'une négociation avec lui comme avec une

puissance en guerre légitime rejetterait sur sa tête maudite, et la honte qu'elle ferait rejaillir sur la personne de l'Électeur lui parut si insupportable que, dans le feu de son éloquence, il soutint qu'il aimerait mieux voir s'accomplir les plus terribles catastrophes, voir s'exécuter l'arrêt du farouche rebelle et voir amener son cousin à Kohlhaasenbrück pour y nourrir de sa main les chevaux, que de voir accepter la proposition du docteur Luther.

Le comte Wrede, grand chancelier du tribunal, se tournant à demi vers le chambellan, exprima son regret que celui-ci n'eût pas été animé, dès le commencement de l'affaire, de cette tendre sollicitude qu'il témoignait à cette heure pour la gloire de son maître. Il représenta à l'Électeur les dangers qu'il y aurait à recourir à la force publique en vue d'exécuter une mesure évidemment injuste, fit ressortir les forces toujours croissantes dont s'entourait de plus en plus le marchand de chevaux dans le pays, de sorte que les violences exercées finiraient par se prolonger à l'infini. Il déclara que le seul moyen pour le gouvernement de sortir à son honneur de cette vilaine affaire, et de réparer la faute commise, était de se renfermer immédiatement, sans considération de personnes, dans les règles d'une stricte justice.

Le prince Christian de Meissen, invité par l'Électeur à faire connaître son opinion, dit en se tournant avec déférence vers le grand chancelier que les sentiments exprimés par celui-ci le remplissaient de vénération, mais qu'en voulant faire droit à Kohlhaas, il n'avait pas songé qu'on oublierait les griefs non moins justes de Wittenberg, de Leipzig, de tout le pays ravagé enfin, et qu'il fallait une réparation des dommages éprouvés, ou du moins le châtiment de l'incendiaire. L'ordre public, en ce qui concernait cet homme, était tellement bouleversé qu'il serait difficile de vider la question en s'appuyant sur un principe emprunté à la science du droit. C'est pourquoi il pensait comme le chambellan qu'il fallait recourir aux moyens usités en pareil cas, c'est-à-dire rassembler un corps d'armée d'une force suffisante pour enlever le marchand de chevaux du château de Lützen, ou pour l'écraser.

Le chambellan, en avançant d'un air gracieux des sièges au prince de Meissen et à l'Électeur au milieu de la chambre, dit qu'il se réjouissait de voir un homme de sa loyauté et de sa sagesse s'accorder avec lui sur les moyens de terminer cette scabreuse affaire.

Mais le prince, tenant la chaise sans s'asseoir, et regardant fixement le chambellan, l'assura qu'il n'avait aucun motif de se réjouir : car, avant tout, la première mesure à prendre serait d'ordonner son arrestation à lui-même et de lui intenter un procès pour avoir abusé

du nom du souverain. Si la nécessité obligeait, en effet, de baisser le voile devant le trône de la justice sur une suite de méfaits incalculables dans leurs conséquences, il n'en était pas de même du premier méfait qui les avait engendrés. L'accusation et le jugement préalables du chambellan pourraient donc seuls mettre l'État en droit d'écraser le marchand de chevaux, dont la cause, au su de tous, était fort juste, et à qui on avait mis dans les mains le glaive qui le défendait.

L'Électeur, que le chambellan à ces paroles regarda d'un air confondu, se tourna en rougissant du côté de la fenêtre.

Le comte Kallheim, après une pause pénible pour tout le monde, émit l'opinion qu'on ne sortirait pas ainsi du cercle où l'on se trouvait fatalement enfermé. On pouvait avec tout autant d'équité intenter un procès au neveu du prince de Meissen, le prince Frédéric lui-même. N'avait-il pas, lui aussi, dans sa singulière campagne contre Kohlhaas, outrepassé ses instructions en plus d'un point ? Et si l'on prenait à parti tous ceux qui étaient cause de l'embarras présent, ne devrait-on pas ranger parmi eux le prince Frédéric et lui demander compte, au nom du souverain, de ce qui s'était passé à Mühlberg ?

Pendant que l'Électeur s'approchait plein d'indécision vers sa table, l'échanson Hinz de Tronka prit la parole.

Il ne comprenait pas comment la solution de ce problème pût échapper à des hommes d'une aussi grande sagacité que ceux qu'il voyait rassemblés. Le marchand de chevaux, s'il avait bien compris, avait promis de licencier sa troupe sous la condition d'obtenir un sauf-conduit pour venir à Dresde, et remettre son affaire entre les mains de la justice. Il ne s'ensuivait pas qu'on dût lui accorder amnistie de la vengeance criminelle qu'il avait exercée de son propre chef : deux questions de droit que le docteur Luther aussi bien que le conseil d'État semblaient confondre. « L'arrêt au sujet des chevaux, poursuivit-il en appuyant son index contre son nez, une fois prononcé, peu importe dans quel sens, par le tribunal de Dresde, rien n'empêchera d'emprisonner Kohlhaas pour ses incendies, ses meurtres et ses rapines : mesure politique qui conciliera les avantages des propositions de ces deux messieurs, et sera assurée des suffrages du monde et de la postérité. »

Le prince de Meissen et le grand chancelier ne répondirent que par un regard à cette harangue de l'échanson ; et la discussion paraissant terminée, l'Électeur annonça qu'il réfléchirait jusqu'à la prochaine séance du conseil d'État aux divers avis qui lui avaient été donnés.

La mesure préliminaire mentionnée par le prince de Meissen

semblait avoir ôté à son cœur sensible à l'amitié toute envie d'entreprendre cette expédition déjà toute prête contre Kohlhaas. Du moins retint-il près de lui le comte Wrede, le grand chancelier, dont l'opinion lui paraissait la plus raisonnable. Et comme celui-ci lui montra des lettres d'où il résultait que la troupe de Kohlhaas s'élevait en effet à quatre cents hommes, et qu'il pouvait compter prochainement sur des forces doubles et même triples à cause du mécontentement général provoqué par les abus du chambellan, l'Électeur résolut de suivre purement et simplement le conseil du docteur Luther. En conséquence, il abandonna entièrement au comte Wrede la direction de l'affaire de Kohlhaas et, peu de jours après, il parut un manifeste que nous reproduisons en substance, comme il suit :

« Nous, Électeur de Saxe, etc., etc., prenant en considération toute particulière l'intercession du docteur Martin Luther près de nous, en faveur de Michael Kohlhaas, marchand de chevaux du pays de Brandebourg, accordons à ce dernier, sous la condition que d'ici à trois jours il aura déposé les armes, un sauf-conduit pour venir à Dresde, où une nouvelle enquête de son affaire sera ordonnée. Nous lui déclarons toutefois que, dans le cas peu vraisemblable où sa plainte au sujet des chevaux serait repoussée par le tribunal de Dresde, il sera poursuivi avec toute la rigueur des lois pour s'être fait justice à lui-même. Mais, que dans le cas contraire, il lui sera fait grâce ainsi qu'à toute sa troupe, et une amnistie pleine et entière lui sera accordée pour les actes de violence exercés par lui en Saxe. »

Kohlhaas n'eut pas plutôt reçu, par les soins du docteur Luther, un exemplaire de cet arrêté affiché dans toutes les places publiques du pays que, malgré les réserves qui y étaient exprimées, il licencia toute sa troupe avec des présents, des remerciements et des exhortations. Tout le butin qu'il avait fait en argent, en armes et en objets de toute sorte fut déposé aux tribunaux de Lützen, comme appartenant à l'Électeur. Après avoir envoyé Waldmann à Kohlhaasenbrück avec des lettres pour racheter, s'il était possible, sa métairie du bailli, et Sternbald à Schwerin pour y prendre ses enfants qu'il désirait avoir près de lui, il quitta le château de Lützen et se rendit incognito à Dresde avec le reste de sa petite fortune qu'il emportait sur lui en billets de banque.

Il faisait à peine jour et toute la ville dormait encore quand Kohlhaas frappa à la porte de sa petite propriété du faubourg de Pirna, qui lui était restée, grâce à la probité du bailli. Thomas, le vieux portier qui prenait soin de la maison, vint lui ouvrir et fut surpris de le revoir. Son maître l'envoya au siège du gouvernement prévenir le prince de Meissen de l'arrivée de Kohlhaas, le marchand de chevaux.

Le prince, sur cet avis, jugea convenable de s'informer par lui-même et immédiatement des rapports dans lesquels on se trouvait vis-à-vis de cet homme. Puis, lorsqu'il parut bientôt après avec une suite de chevaliers et d'écuyers dans les rues qui conduisaient à la demeure de Kohlhaas, il les trouva déjà encombrées d'une foule immense.

La nouvelle de la présence à Dresde de l'ange exterminateur qui châtiait les oppresseurs du peuple par le fer et le feu, avait mis sur pied toute la population de la ville et des faubourgs. Il fallut fermer au verrou la porte de la maison pour retenir dehors la foule curieuse, et les gamins grimpaient le long des fenêtres pour considérer l'incendiaire qui déjeunait à l'intérieur.

Dès que le prince, avec l'aide de la garde qui lui faisait faire place, eut pénétré dans la maison, et qu'il fut entré dans la chambre de Kohlhaas à moitié déshabillé et debout devant une table, il lui demanda s'il était Kohlhaas, le marchand de chevaux. Celui-ci répondit : « C'est moi ! » Et tirant de sa ceinture un portefeuille avec, plusieurs papiers attestant son identité, il les tendit respectueusement au prince et ajouta que, conformément à la liberté que lui accordait l'Électeur, il était, après avoir licencié ses hommes, venu à Dresde pour porter plainte au tribunal contre le baron Wenceslas de Tronka.

Le prince, après l'avoir rapidement examiné de la tête aux pieds, parcourut les papiers renfermés dans le portefeuille, lui demanda ce que signifiait un certificat délivré par le tribunal de Dresde sur le dépôt fait en faveur du trésor de l'Électeur ; et après avoir scruté les intentions et le caractère de cet homme par diverses questions sur ses enfants, ses moyens d'existence, et le genre de vie qu'il voulait mener désormais, de manière à s'assurer qu'on pouvait être parfaitement tranquille sur son compte, il lui rendit ses lettres en disant que rien ne s'opposait plus à son procès et qu'il n'avait qu'à s'adresser lui-même au grand chancelier du tribunal, le comte Wrede. « Cependant, dit le prince après un moment de silence, en se dirigeant vers la fenêtre et en regardant avec de grands yeux la foule assemblée devant la maison, il te faudra pour les premiers jours avoir une garde, pour te protéger aussi bien chez toi que lorsque tu sortiras. »

Kohlhaas, frappé de ces paroles, baissa les yeux et se tut.

Le prince, quittant la fenêtre, ajouta :

« Comme tu voudras ! Mais quoi qu'il arrive c'est à toi qu'il faudra t'en prendre. » Et en même temps il se dirigea vers la porte pour sortir.

Kohlhaas, qui s'était ravisé, dit :

« Monseigneur, faites comme vous l'entendrez. Donnez-moi votre parole de faire retirer la garde dès que je le souhaiterai : de cette

manière je n'aurai rien à objecter contre cette mesure.

– Cela va sans dire », répliqua le prince.

Il avertit trois lansquenets, qui lui furent présentés à cet effet, que l'homme chez qui ils devaient rester était libre, et qu'ils ne devaient le suivre, quand il sortirait, que pour sa sûreté. Là-dessus, il salua le marchand de chevaux d'un signe affable de la main, et se retira.

Vers midi, Kohlhaas, accompagné de ses trois lansquenets et suivi d'une foule innombrable qui, avertie par la police, ne lui fit pas la moindre insulte, se rendit chez le comte Wrede, grand chancelier du tribunal. Celui-ci le reçut avec bienveillance et affabilité dans son antichambre et s'entretint avec lui pendant deux heures entières. Après s'être fait raconter d'un bout à l'autre toute l'affaire, il lui indiqua, pour faire rédiger et remettre immédiatement sa requête, un célèbre avocat de la ville, attaché au tribunal.

Kohlhaas se rendit sans plus de délai à la demeure de cet avocat. Dans sa plainte, rédigée absolument comme celle qu'on avait repoussée la première fois, il demandait la punition juridique du baron, le rétablissement des chevaux dans leur premier état, une indemnité pour les dommages qu'il avait éprouvés, et une autre au profit de la mère de Herse, tombé à Mühlberg. Ensuite il retourna, toujours escorté par la foule qui le regardait curieusement, dans sa maison, bien décidé à n'en sortir que quand des affaires urgentes l'y obligeraient.

Cependant le baron, rendu à la liberté à Wittenberg, et rétabli d'un érysipèle dangereux qu'il avait eu au pied, avait été péremptoirement sommé par le tribunal de Dresde de comparaître pour répondre à l'accusation portée contre lui par le marchand de chevaux Kohlhaas, au sujet de chevaux illégalement retenus et maltraités.

Ses deux cousins, le chambellan et l'échanson de Tronka, dans la maison desquels il descendit, le reçurent avec les marques de la plus vive aigreur et du plus profond mépris, le traitant de misérable, d'infâme, qui jetait la honte et l'opprobre sur toute la famille. Ils lui signifièrent qu'il perdrait infailliblement son procès, et lui conseillèrent de prendre sur-le-champ des dispositions pour faire venir les chevaux que, à la risée de tout le monde, il serait condamné à engraisser. Le baron dit, d'une voix faible et tremblante, qu'il était l'homme du monde le plus digne de pitié. Il affirma avec serment qu'il n'avait presque rien su de cette maudite affaire qui le précipitait dans le malheur. Son concierge et son intendant étaient cause de tout, disait-il, pour avoir à son insu et sans la moindre autorisation fait travailler les chevaux pour la moisson et les avoir détériorés par des

fatigues excessives sur leurs propres champs.

En prononçant ces paroles, il s'assit, et supplia les chevaliers de ne point lui causer, par leurs propos amers et leurs injures, une rechute dans la maladie dont il parvenait à peine de se relever.

Le lendemain, les seigneurs Henri et Conrad, qui possédaient des biens dans le voisinage de la Tronkenbourg, se résignèrent au dernier parti qui leur restait à prendre. À la prière du baron leur cousin, ils écrivirent aux intendants et aux fermiers de leurs terres pour avoir des renseignements sur le sort des chevaux qui avaient complètement disparu, et dont on n'avait plus entendu parler depuis le jour de l'incendie. Mais comme le château avait été entièrement saccagé et presque tous ses habitants massacrés, tout ce qu'on put apprendre, ce fut qu'un valet poussé à coups de plat de sabre par l'incendiaire sous le hangar enflammé où se trouvaient les chevaux, les avait sauvés, et que, sur sa demande où il devait les conduire, il avait pour toute réponse reçu de ce fou furieux un coup de pied. La vieille femme de chambre du baron, tourmentée par la goutte et réfugiée à Meissen, assura à son maître, sur sa demande écrite, que le valet, au matin qui suivit cette horrible nuit, s'était dirigé avec les chevaux vers la frontière du Brandebourg.

Mais ce fut en vain que l'on prit des informations dans ce pays, et le détail fourni par la vieille femme parut d'autant plus erroné que le baron n'avait point de valet originaire du Brandebourg, ni même de ce côté. Des gens de Dresde, qui, peu de jours après l'incendie de la Tronkenbourg, avaient été à Wilsdruf, racontèrent qu'à l'époque indiquée un valet y était arrivé, menant deux chevaux par le licou et qu'il avait laissé les bêtes, exténuées et incapables de marcher plus loin, dans l'étable à vaches d'un berger qui avait essayé de les remettre sur pied. Il était probable, pour plusieurs raisons, que c'étaient bien là les chevaux en question. Mais d'après le dire des gens venus de Wilsdruf, le berger les avait déjà vendus, on ne savait à qui. D'après une troisième version, dont l'auteur resta inconnu, les chevaux avaient déjà rendu l'âme et étaient ensevelis dans le charnier de Wilsdruf.

Cette tournure des choses, comme on peut bien le penser, eût été la plus conforme aux vœux des seigneurs Henri et Conrad, parce qu'elle les eût dispensés de la nécessité de faire nourrir les chevaux dans leurs propres écuries, le baron leur cousin n'en possédant plus. Néanmoins, pour plus de sûreté, ils désirèrent s'assurer de ce fait.

En conséquence, le chevalier Wenceslas de Tronka, en qualité de seigneur héréditaire, suzerain et justicier, adressa une requête aux tribunaux de Wilsdruf. Après une description détaillée des bêtes qui,

disait-il, lui avaient été confiées et avaient disparu à la suite d'une catastrophe, il demandait aux magistrats, dans les termes les plus officiels, de s'enquérir du lieu où elles se trouvaient et d'obliger leur propriétaire actuel, quel qu'il fût, moyennant remboursement de tous les frais, de les faire conduire à Dresde dans les écuries du chambellan de l'Électeur, le sire Conrad de Tronka.

Peu de jours après, l'homme à qui le berger de Wilsdruf avait vendu les chevaux arriva, en effet, les amenant attachés derrière sa charrette, maigres et haletants, sur le marché de la ville. Le malheur du baron Wenceslas, et bien plus encore celui de l'honnête Kohlhaas, voulut que cet homme fût l'équarrisseur de Döbeln.

Le seigneur Wenceslas, en présence du chambellan son cousin, apprit bientôt par des bruits vagues l'arrivée d'un homme avec deux chevaux noirs échappés au sac de la Tronkenbourg. Aussitôt les deux chevaliers, accompagnés de quelques valets appelés dans la maison, se rendirent sur la place du château où cet homme se trouvait, pour lui réclamer, en échange de la rétribution promise, les bêtes, dans le cas où ce seraient celles de Kohlhaas et pour les faire amener chez eux. Mais quel ne fut pas l'embarras des chevaliers, à l'aspect d'une multitude qui, grossissant à toutes les minutes, s'était rassemblée autour de deux rosses attachées à cette charrette à deux roues, et s'écriait à l'envi, au milieu d'éclats de rire homériques, que les chevaux pour lesquels l'État chancelait se trouvaient déjà entre les mains de l'écorcheur !

Le baron, faisant le tour de la charrette pour examiner les piteuses bêtes qui semblaient vouloir expirer à tout moment, dit avec embarras que ce n'étaient pas là les chevaux enlevés à Kohlhaas. Mais le chambellan lui lança un regard plein d'un courroux indicible, qui l'eût écrasé quand il aurait été de fer, et s'avança vers l'équarrisseur en rejetant en arrière son manteau pour laisser voir sa chaîne et ses décorations. Il lui demanda si ces chevaux étaient bien ceux que le berger de Wilsdruf lui avait vendus et que le baron Wenceslas de Tronka, auquel ils appartenaient, avait réclamés auprès du tribunal de cette ville. « Les noirs ? » demanda l'équarrisseur, qui, un seau d'eau à la main, se disposait à donner à boire à un gros et robuste étalon attelé à la voiture.

Après avoir mis le seau d'eau à terre, il ôta le mors de la bouche de son étalon et dit que les chevaux attachés derrière la voiture lui avaient été vendus par le porcher de Hainichen. D'où celui-ci les avait eus, et s'ils venaient du pâtre de Wilsdruf, c'est ce qu'il ignorait.

« C'est l'huissier de Wilsdruf, ajouta-t-il en soulevant le seau et en l'appuyant entre le timon et son genou, c'est l'huissier de Wilsdruf qui

m'a dit que je devais les amener à Dresde dans la maison de messieurs de Tronka ; mais le chevalier à qui on m'a adressé s'appelle Conrad. »

À ces mots, il se retourna avec le reste de l'eau laissé par son cheval dans le seau et le répandit sur le pavé de la rue. Le chambellan, en butte à l'hilarité et aux regards moqueurs de la foule, ne pouvait faire que cet homme, qui continuait sans façon et avec un sang-froid stoïque ses occupations, le regardât. Il lui dit qu'il était le chevalier Conrad de Tronka, chambellan de l'Électeur, mais que les chevaux qu'il était chargé d'amener appartenaient à son cousin le baron ; qu'un valet échappé à l'incendie de la Tronkenbourg les avait cédés au berger de Wilsdruf, et que primitivement ils étaient la propriété de Kohlhaas, le marchand de chevaux.

Il demanda de nouveau à l'homme, qui restait les jambes écartées et tirait son pantalon pour le remonter, s'il ne savait rien de tout cela, et si le porcher de Hainichen, ce qui était la chose principale, ne les tenait pas du berger de Wilsdruf ou d'un troisième qui, lui, les aurait achetés de ce berger.

L'équarrisseur, debout contre sa charrette, après avoir versé toute son eau, répliqua : « On m'a envoyé à Dresde avec ces chevaux pour en toucher le prix chez les seigneurs de Tronka. Quant à ce que vous me racontez là, je n'y comprends rien. Que les chevaux, avant d'être entre les mains du porcher de Hainichen, aient appartenu à Pierre ou à Paul, ou au berger de Wilsdruf, ça m'est égal, du moment qu'ils ne sont pas volés. »

Et sur ce, ayant faim, il s'en alla, le fouet passé en travers sur ses larges épaules, vers une auberge de la place, dans l'intention de prendre son déjeuner.

Le chambellan, qui ne savait que faire des chevaux que le porcher de Hainichen avait vendus à l'équarrisseur de Döbeln, si ce n'étaient pas ceux sur lesquels le diable chevauchait à travers la Saxe, demanda au baron de donner son avis ; celui-ci, les lèvres pâles et tremblantes, répondit que le plus sage parti était d'acheter les chevaux, qu'ils appartenissent ou non à Kohlhaas.

Mais le chambellan, tout à fait indécis sur ce qu'il avait à faire, et maudissant le père et la mère qui l'avaient mis au monde, rejeta son manteau en arrière et sortit du milieu de la foule. Comme un de ses amis, le baron de Wenk, passait à cheval dans la rue, il l'appela, et, résolu à ne pas quitter la place, précisément parce que le peuple le regardait d'un air moqueur et, les mouchoirs pressés sur la bouche, ne semblait attendre que son départ pour éclater, il le pria de passer chez le grand chancelier, le comte Wrede, et, par son entremise, de faire

venir Kohlhaas pour examiner les bêtes.

Il arriva que Kohlhaas, appelé par un huissier pour donner quelques explications sur le dépôt qu'il avait fait à Lützen, se trouvait dans la chambre du grand chancelier lorsqu'entra le baron de Wenk pour s'acquitter de sa commission. Le grand chancelier se leva d'un air contrarié, laissant à l'écart, avec les papiers qu'il tenait à la main, Kohlhaas, que le nouveau venu ne connaissait pas. Le baron représenta l'embarras dans lequel se trouvaient les chevaliers de Tronka.

L'équarrisseur de Döbeln était, dit-il, sur une réquisition défectueuse des tribunaux de Wilsdruf, arrivé avec deux chevaux dont l'état était si désespéré que le baron Wenceslas devait hésiter à les reconnaître pour ceux de Kohlhaas ; de sorte que, dans le cas où l'on devrait pourtant les acheter de l'équarrisseur et tenter de les rétablir dans les écuries des chevaliers, il serait nécessaire que Kohlhaas les vît de ses propres yeux, afin de mettre le fait hors de doute.

« Ayez donc la bonté, dit-il en terminant, d'envoyer un garde chercher chez lui le maquignon et de le faire conduire sur le marché où sont les chevaux. »

Le grand chancelier, ôtant ses lunettes de dessus son nez, répondit au baron qu'il tombait dans une double erreur, s'il croyait d'abord que le fait dont il s'agissait ne pouvait être éclairci que par le témoignage oculaire de Kohlhaas ; et ensuite, s'il se figurait que le chancelier fût dans son droit en faisant conduire Kohlhaas par une garde, partout où il plairait au chevalier.

En même temps, il lui présenta le marchand de chevaux qui se tenait derrière lui, et le pria, en remettant ses lunettes et en se rasseyant, de s'adresser pour cette affaire à Kohlhaas lui-même.

Celui-ci, dont les traits ne laissaient rien voir de ce qui se passait dans son âme, se montra prêt à suivre le baron sur le marché afin d'examiner les chevaux amenés à la ville par l'équarrisseur.

Pendant que le baron étonné et confus se retournait vers lui, Kohlhaas revint à la table du grand chancelier, lui donna avec les papiers contenus dans son portefeuille plusieurs renseignements concernant le dépôt fait à Lützen et prit congé de lui. Le baron qui, le visage pourpre, s'était éloigné de la fenêtre, salua en même temps ; et tous deux, accompagnés des trois lansquenets désignés par le prince de Meissen, se rendirent à travers une foule compacte sur la place du château.

Le chambellan Conrad de Tronka, en dépit des représentations de plusieurs amis réunis autour de lui, avait conservé son attitude, au

milieu du peuple, vis-à-vis de l'équarrisseur de Dœbeln. Il s'avança, dès qu'il vit paraître le baron et le marchand de chevaux, vers ce dernier, et lui demanda, son épée sous le bras, d'un air de fierté et d'autorité, si les chevaux attachés derrière la voiture étaient les siens. Kohlhaas, s'inclinant respectueusement en ôtant son chapeau devant le seigneur qui lui adressait cette question et qu'il ne connaissait pas, s'approcha sans répondre, tous les chevaliers à sa suite, de la charrette de l'équarrisseur.

Après un regard rapide jeté à douze pas de distance sur les animaux qui, les jambes chancelantes et les têtes penchées vers la terre, ne touchaient pas au foin que l'équarrisseur avait placé devant eux, il s'arrêta tout court, et se retournant vers le chambellan : « Monseigneur, dit-il, l'équarrisseur a tout à fait raison ; les chevaux attachés derrière sa charrette m'appartiennent ! »

Et puis, tirant encore une fois son chapeau devant toute la société de seigneurs qui l'environnaient, il s'éloigna avec son escorte.

À ces mots, le chambellan s'avança d'un pas si rapide que le panache de son casque en fut agité, vers l'équarrisseur à qui il jeta une bourse pleine d'argent ; et, pendant que celui-ci d'une main écartait avec un peigne de plomb ses cheveux de dessus son front, et de l'autre tenait la bourse dont il considérait le contenu, le chevalier Conrad ordonna à un valet de détacher les chevaux et de les conduire chez lui.

Le valet, quittant à l'appel de son maître un cercle d'amis et de parents avec lesquels il causait dans la foule, vint en rougissant légèrement près des chevaux, en sautant par-dessus une mare de fumier qui s'était formée à leurs pieds.

Mais à peine les eut-il pris par le licou afin de les détacher, que maître Himboldt, son cousin, le saisit par le bras en criant : « Tu ne toucheras pas à ces rosses crevées-là ! » Et il le tira violemment à l'écart de la charrette.

Il ajouta, en revenant par-dessus le fumier près du chambellan immobile et muet de colère, qu'il devait faire chercher un valet d'écorcheur de chevaux pour remplir cet office !

Le chambellan écumait de rage. Il regarda un instant cet homme, se retourna et appela la garde par-dessus la tête des chevaliers qui l'entouraient.

Prévenu par le baron de Wenk, un officier sortant du château parut avec quelques soldats sur la place : le chambellan, après avoir exposé en quelques mots la révolte impudente des bourgeois de la ville, lui ordonna de se saisir du chef de l'émeute, maître Himboldt. Il l'accusa, en le prenant par le collet, d'avoir repoussé de la charrette et maltraité

son valet, pendant qu'il détachait les chevaux sur son ordre.

Le bourgeois, se dégageant adroitement des mains du chambellan, répondit : « Monseigneur, indiquer à un garçon de vingt ans ce qu'il a à faire, cela ne s'appelle pas l'exciter à la révolte ! Demandez-lui si, contre toute bienséance et tout usage, il veut s'occuper des chevaux attachés à cette charrette. S'il y consent, malgré ce que je lui ai dit, soit ! Il peut les écorcher et les équarrir si cela lui plaît ! »

À ces mots, le chambellan se retourna vers le valet et lui demanda s'il refusait d'obéir à ses ordres, de détacher les chevaux de Kohlhaas et de les amener chez lui. Et comme celui-ci répliquait timidement, et en se mêlant parmi les bourgeois, qu'il faudrait d'abord donner aux chevaux une mine plus convenable avant d'exiger de lui de les conduire, le chambellan le poursuivit, lui arracha son chapeau qui portait les armes de sa maison, foula le chapeau aux pieds, et, tirant son épée, poursuivit le valet avec de furieux coups de lame sur la place, et le chassa de son service.

Maître Himboldt criait : « Jetez-moi donc ce forcené, cet assassin à terre ! »

Et pendant que les bourgeois, exaspérés par cette scène, se ruaient ensemble sur la garde et la repoussaient, Himboldt renversa le chambellan par derrière, lui arracha son manteau, son col et son casque, lui prit son épée des mains et la lança d'un coup furieux au loin sur le pavé de la place. Vainement le baron Wenceslas, en se sauvant de la mêlée, cria aux chevaliers de voler au secours de son cousin. Avant qu'ils eussent fait un pas, le choc de la foule les avait dispersés, en sorte que le chambellan, dont la tête dans sa chute avait été blessée, fut livré à toute la fureur du peuple.

Il fallut qu'un détachement de lansquenets qui passait par hasard et que l'officier de la garde de l'Électeur appela à son aide, intervînt pour sauver le chambellan. L'officier, ayant dissipé les groupes, s'empara de maître Himboldt et le fit conduire en prison par quelques gardes à cheval ; après quoi deux amis du malheureux chambellan le relevèrent tout sanglant et le ramenèrent chez lui.

Telle fut la triste issue de cette tentative inspirée par un esprit d'équité et de conciliation en vue de donner au marchand de chevaux satisfaction du tort qui lui avait été fait.

L'équarrisseur de Döbeln, dont l'affaire était terminée, ne voulant pas s'arrêter plus longtemps, attacha, pendant que la foule commençait à se retirer, les deux chevaux à un poteau de réverbère où ils demeurèrent toute la journée le jouet des gamins des rues et des vagabonds. À défaut de personnes pour les soigner ou les garder, la

police dut finalement s'en occuper, et, vers la nuit, fit appeler l'équarrisseur de Dresde pour leur donner asile, jusqu'à nouvel ordre, dans la maison d'équarrissage située hors de la ville.

Cet accident, quelque innocent qu'en fût en réalité le marchand de chevaux, éveilla pourtant dans le pays, même chez les plus modérés et les plus bienveillants, une disposition d'esprit extrêmement dangereuse pour l'issue de sa cause. On trouvait ses rapports avec l'État absolument intolérables, et dans les maisons des particuliers, comme sur les places publiques, s'élevait l'opinion qu'il vaudrait mieux exercer envers lui une injustice flagrante et couper court de nouveau à toute cette misérable affaire, que de lui faire rendre justice, au prix de violences et d'émeutes, simplement pour satisfaire sa folle obstination.

Pour achever de perdre le pauvre Kohlhaas, le grand chancelier lui-même, par excès d'équité et aussi par la haine qu'il en avait conçue contre la famille de Tronka, contribua à corroborer et à répandre cette disposition.

Il était très invraisemblable que les chevaux recueillis par l'équarrisseur de Dresde pussent jamais être remis dans l'état où ils étaient à leur sortie de Kohlhaasenbrück. Et en admettant qu'à force d'art et de soins on eût pu y parvenir, l'opprobre qui rejaillirait par suite des circonstances présentes sur toute la famille du baron, l'une des premières et des plus nobles de la Saxe, était telle, que, vu sa considération dans le pays et son influence dans l'État, rien ne semblait plus convenable et plus opportun que d'offrir pour les chevaux une indemnité en argent. Quoi qu'il en soit, le comte président Kallheim, au nom du chambellan, retenu par sa maladie, fit par écrit cette proposition au grand chancelier. Celui-ci adressa une lettre à Kohlhaas pour l'engager en effet à ne pas rejeter provisoirement cette offre, si on la lui faisait. Mais, d'un autre côté, il pria le président, dans une réponse courte et un peu sèche, de lui épargner dans cette affaire toute commission particulière, et invita le chambellan à s'adresser directement au marchand de chevaux, qu'il lui dépeignit comme un homme très conciliant et très modéré.

Kohlhaas, dont la résolution avait été réellement ébranlée par l'incident arrivé sur le marché, n'attendait, conformément au conseil du grand chancelier, qu'une ouverture de la part du baron ou de ses proches, pour aller au-devant d'eux avec une entière bonne volonté et l'oubli de tout le passé.

Mais cette ouverture blessait trop l'orgueil des chevaliers. Très froissés de la réponse qu'ils avaient reçue du grand chancelier, ils la montrèrent à l'Électeur, lorsque le lendemain, dans la matinée, il vint

faire une visite au chambellan, que ses blessures retenaient chez lui. Le chambellan, d'une voix émue et affaiblie par la souffrance, lui demanda si, après avoir exposé ses jours pour terminer cette affaire selon son gré, il devait encore livrer son honneur au blâme de la société et implorer une transaction indulgente de la part d'un homme qui avait jeté sur lui et sur sa famille toute la honte, tout le déshonneur imaginables. L'Électeur, après avoir lu la lettre, demanda avec embarras au comte Kallheim si le tribunal n'était pas autorisé, sans entrer dans de nouveaux pourparlers avec Kohlhaas, à s'appuyer sur le fait que les chevaux ne pouvaient plus se rétablir, et à se prononcer, comme s'ils étaient morts, pour un simple dédommagement pécuniaire.

Le comte repartit : « Monseigneur, ils sont morts : ils le sont juridiquement puisqu'ils n'ont plus aucune valeur, et ils le seront physiquement avant d'être ramenés de la maison de l'équarrisseur dans les écuries des chevaliers. »

L'Électeur, mettant la lettre dans sa poche, dit qu'il voulait en parler lui-même au grand chancelier, et calma le chambellan qui, en se dressant sur son séant, saisisait sa main avec reconnaissance. Après lui avoir témoigné toute sa sympathie et lui avoir recommandé de nouveau de prendre soin de sa santé, l'Électeur se leva de son fauteuil et quitta la chambre.

Les choses en étaient là à Dresde, quand un autre orage plus sombre encore et formé à Lützen s'amoncela sur la tête du pauvre Kohlhaas. Les astucieux chevaliers furent assez habiles pour en diriger les coups contre l'infortuné.

Parmi les hommes enrôlés par le marchand de chevaux et licenciés par lui après l'amnistie de l'Électeur, se trouvait un valet du nom de Jean Nagelschmidt. Cet homme, peu de semaines après, avait trouvé bon de rallier sous lui aux frontières de la Bohême une partie de ces vagabonds toujours prêts à toutes sortes d'attentats, et de continuer pour son propre compte le métier dans lequel Kohlhaas l'avait entraîné. Ce vaurien, soit pour terrifier les gens d'armes envoyés à sa poursuite, soit pour engager, suivant la coutume, le peuple à prendre part à ses brigandages, prenait le titre de lieutenant de Kohlhaas. Avec la ruse qu'il avait acquise au service de son maître, il répandit le bruit que l'amnistie n'avait pas été observée à l'égard de plusieurs valets rentrés paisiblement dans leurs foyers. Selon lui, Kohlhaas lui-même, victime d'une révoltante perfidie, avait été incarcéré à Dresde et mis sous la surveillance d'une garde.

Au moyen de ces placards, en tout semblables à ceux de Kohlhaas, cet amas d'incendiaires et de brigands se donna donc le caractère

d'une troupe de guerre levée et armée pour l'unique gloire de Dieu, et destinée à veiller à l'observation de l'amnistie promise par l'Électeur ; mais le tout, en réalité, ainsi qu'il a été dit, ni pour la gloire de la divinité, ni par dévouement à Kohlhaas, dont le sort leur était entièrement indifférent, mais simplement pour se faciliter, sous ce masque menteur, toutes sortes de rapines et mieux s'assurer de l'impunité.

Les chevaliers, dès que les premières nouvelles de cet incident, qui donnait à toute l'affaire une nouvelle face, parvinrent à Dresde, ne purent contenir la joie qu'ils en ressentirent. Ils rappelèrent d'un air profond et capable la méprise dans laquelle on était tombé, en accordant, en dépit de leurs avertissements pressants et réitérés, une amnistie à Kohlhaas, comme si l'on eût par là l'intention de donner le signal à toutes sortes de scélérats et de les inviter à marcher sur ses traces. Ils feignirent d'ajouter foi aux allégations de Nagelschmidt, et d'admettre qu'il n'avait pris les armes que pour la défense et la délivrance de son maître opprimé, et, non contents de ces insinuations, ils allèrent jusqu'à soutenir hautement que toutes ces menées n'étaient qu'une tentative dont Kohlhaas était l'âme, afin d'intimider le gouvernement, de hâter et de forcer la sentence dans le sens que voulait sa furieuse obstination. Bien plus, l'échanson Henri ne craignit pas, en présence de chevaliers et de courtisans réunis autour de lui après le dîner dans l'antichambre de l'Électeur, de taxer d'infâme comédie le licenciement de la bande de brigands opéré à Lützen. Tournant en dérision l'amour du grand chancelier pour la justice, il démontra, à l'aide de rapprochements ingénieux des faits, que la bande se cachait toujours comme par le passé dans les forêts de l'Électorat, et n'attendait qu'un signal du marchand de chevaux pour en sortir de nouveau, le fer et le feu à la main.

Le prince Christian de Meissen, très contrarié de cette tournure des choses, qui menaçait, de la manière la plus sensible, la gloire et l'honneur de son maître, se rendit sur-le-champ près de lui au château. Pénétrant clairement l'intérêt qu'avaient les chevaliers à perdre Kohlhaas, s'il était possible, sous l'inculpation de nouvelles fautes, il sollicita de l'Électeur la permission de faire subir immédiatement un interrogatoire au marchand de chevaux.

Celui-ci, amené non sans étonnement par un archer au palais, parut, ses deux petits enfants, Henri et Léopold, sur les bras. Car Sternbald, son valet, était arrivé la veille avec eux du Mecklembourg ; et toutes sortes de pensées, qu'il serait trop long de détailler, déterminèrent Kohlhaas à prendre avec lui à l'interrogatoire les enfants qui le suppliaient, en versant d'abondantes larmes, de ne pas se séparer d'eux.

Le prince, après avoir regardé avec intérêt les enfants que le père avait placés près de lui, et après s'être informé avec bienveillance de leur âge et de leurs noms, découvrit à Kohlhaas les actes que son ancien valet, Nagelschmidt, commettait dans les vallées de l'Erzgebirge. Puis, lui mettant sous les yeux les manifestes publiés par cet homme, il lui enjoignit de déclarer tout ce qui pourrait servir à sa justification.

Le marchand de chevaux, quelque saisissement qu'il éprouvât en réalité à la vue de ces papiers traîtres et odieux, n'eut pourtant pas de peine, en face d'un homme aussi équitable que l'était le prince, à lui expliquer d'une manière satisfaisante combien étaient gratuites les accusations portées contre lui à ce sujet. Non seulement il fit remarquer qu'au point où en étaient les choses, et quand son procès en pleine activité promettait d'avoir la plus heureuse issue, il n'avait que faire du service d'un tiers ; mais encore quelques papiers qu'il portait sur lui et qu'il remit au prince, témoignaient tout particulièrement de l'invraisemblance d'un pareil secours de la part de Nagelschmidt, puisque son maître, peu avant la dissolution de sa troupe à Lützen, l'avait voulu faire pendre pour pillage et autres coquinerie dans le plat pays. La promulgation de l'amnistie accordée par l'Électeur, en faisant cesser tous les rapports, avait seule sauvé ce drôle, de sorte que maître et valet s'étaient séparés ennemis mortels.

Kohlhaas, après avoir reçu l'approbation du prince, s'assit et rédigea une adresse à Nagelschmidt, par laquelle il traitait la prétention de ce dernier de s'être soulevé pour venger la violation de l'amnistie vis-à-vis de lui et de sa troupe, d'impudente et infâme imposture. Il déclarait qu'à son arrivée à Dresde, il n'avait été ni incarcéré, ni mis sous la surveillance d'une garde, et que son procès était en aussi bonne voie qu'il le désirait. Enfin, pour les incendies commis par Nagelschmidt depuis la publication de l'amnistie, il l'abandonnait, pour l'exemple de ses affidés, à toute la rigueur de la vindicte publique. À cette déclaration furent joints quelques fragments de l'instruction criminelle que le marchand de chevaux avait fait dresser au château de Lützen contre lui pour ses honteuses menées, afin d'édifier le peuple sur ce coquin destiné, dès cette époque, au gibet et que la proclamation de l'Électeur avait seule sauvé.

D'après cela, le prince tranquillisa Kohlhaas sur le soupçon que, forcé par les circonstances, on avait dû lui exprimer dans cet interrogatoire, l'assura que, tant que lui, le prince, serait à Dresde, l'amnistie proclamée en sa faveur ne serait nullement violée, tendit encore une fois la main aux enfants, en leur donnant des fruits qui se trouvaient sur sa table, salua Kohlhaas et le congédia.

Le grand chancelier, qui ne se dissimulait toutefois pas le danger qui planait sur le marchand de chevaux, fit tous ses efforts pour mener à fin son affaire avant que de nouveaux incidents vinssent l'entraver et la compliquer.

Mais susciter des embarras, c'était ce que voulaient justement les chevaliers et à quoi tendait leur politique. Au lieu de se borner, comme dans le principe, à un aveu tacite de leur faute en tâchant de l'atténuer et en sollicitant un arrêt plus clément, ils se mirent, par des ambages et des arguties de toutes sortes, à la nier complètement. Tantôt ils objectaient que les chevaux de Kohlhaas avaient été retenus à la Tronkenbourg par le concierge et l'intendant sans aucune autorisation et à l'insu du baron, du moins sans l'en avoir exactement informé ; tantôt ils affirmaient que les bêtes, à leur arrivée au château, souffraient déjà d'une toux violente et dangereuse, et ils en appelaient à des témoins qu'ils se faisaient fort de produire. Puis, se voyant battus avec leurs arguments sur ce terrain, après de longues enquêtes et explications, ils firent valoir un édit de l'Électeur dans lequel, il y avait douze ans, à cause d'une épizootie, l'introduction des chevaux du Brandebourg en Saxe avait été effectivement défendue : document qui, selon eux, prouvait clair comme le jour non seulement le droit, mais même l'obligation du baron de retenir ces chevaux conduits par Kohlhaas au-delà de la frontière.

Kohlhaas, qui, sur ces entrefaites, avait racheté sa métairie du brave bailli de Kohlhaasenbrück moyennant une légère indemnité, désirait quitter Dresde pour quelques jours, et aller chez lui terminer cette affaire, résolution à laquelle, nous n'en doutons pas, l'intention d'examiner sa situation rendue si critique par les derniers événements avait au moins autant de part que ladite affaire, quelque urgente qu'elle fût, en effet, à cause des semences à faire. Peut-être avait-il d'autres motifs que nous laissons à deviner à quiconque sait lire dans le cœur humain.

Laissant chez lui la garde qui lui avait été accordée, il se rendit chez le grand chancelier, et, les lettres du bailli en main, lui fit part de son projet de quitter la ville en ce moment, où, suivant toute apparence, sa présence au tribunal ne serait pas nécessaire, et de partir pour une huitaine de jours dans le Brandebourg, promettant d'être de retour au bout de douze jours au plus tard.

Le grand chancelier, baissant les yeux d'un air contrarié et soucieux, lui répliqua qu'il lui fallait avouer que sa présence était à cette heure plus nécessaire que jamais, puisque le tribunal, en raison des tortueuses et subtiles objections de la partie adverse, pouvait avoir besoin de ses explications à lui-même, dans mille cas que rien ne

faisait prévoir. Mais Kohlhaas l'ayant renvoyé à son avocat bien instruit de l'affaire et ayant insisté respectueusement, en promettant de ne s'absenter que huit jours, le grand chancelier, après un moment de silence, lui dit qu'il espérait du moins qu'il se ferait délivrer pour cela un passeport chez le prince Christian de Meissen.

Kohlhaas, auquel les préoccupations du grand chancelier n'échappèrent point, s'assit sur-le-champ, fortifié dans son projet, et adressa au prince de Meissen, comme chef du gouvernement, sans indiquer de motif, une demande de passeport valable huit jours, aller et retour, pour Kohlhaasenbrück. Sur cette demande, il reçut du commandant du château, le baron Siegfried de Wenk, une décision lui notifiant que sa demande allait être soumise à Son Altesse l'Électeur, sur le consentement duquel le passeport lui serait immédiatement délivré.

Kohlhaas s'informa près de son avocat pourquoi la décision était signée d'un baron de Siegfried de Wenk, et non pas du prince Christian de Meissen auquel il s'était adressé. Il apprit que le prince était parti depuis trois jours pour ses terres, et que, pendant son absence, les affaires d'administration étaient confiée par intérim au commandant du château, le baron Siegfried de Wenk, cousin du seigneur du même nom, dont nous avons parlé plus haut.

Kohlhaas, dont toutes ces mésaventures faisaient déjà battre le cœur d'impatience, attendit avec anxiété pendant plusieurs jours une réponse à la demande détaillée qu'il avait fait remettre au souverain. Mais une semaine et plus se passa sans qu'il reçût cette réponse, et sans que l'arrêt formellement promis eût été prononcé.

Aussi le douzième jour, fermement résolu à forcer le gouvernement à s'expliquer sur ses dispositions à son égard, quelles qu'elles pussent être, il se mit à rédiger une nouvelle demande probante de passeport. Mais le lendemain soir arriva sans qu'il lui eût encore été fait la moindre communication.

Méditant sur son sort, et particulièrement sur l'effet de cette amnistie accordée par l'entremise du docteur Luther, il s'approcha tout rêveur de la fenêtre de sa chambre de derrière. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en n'apercevant plus dans le pavillon de la cour, où elle devait se tenir, la garde que le prince de Meissen lui avait donnée.

Thomas, le vieux portier qu'il appela et à qui il demanda ce que cela signifiait, lui répondit en soupirant :

« Monsieur, tout ne va pas ici comme cela devrait ; les lansquenets, plus nombreux aujourd'hui que d'ordinaire, se sont, à la tombée de la nuit, partagés tout autour de la maison ; il y en a deux avec lance et

bouclier, en faction à la porte de la rue ; deux autres derrière, à la porte du jardin, et enfin deux autres encore sont couchés dans l'antichambre sur une botte de paille, et disent qu'ils y resteront pour dormir. »

Kohlhaas, qui changea de couleur, se retourna et reprit :

« Cela ne fait rien, pourvu qu'ils soient là ! » Et il pria le concierge de porter, aussitôt qu'il irait dans le vestibule, de la lumière aux lansquenets, pour qu'ils pussent voir clair. Puis, sous prétexte de vider une cuvette, il ouvrit la fenêtre, et se convainquit de l'exactitude des assertions du vieillard.

On s'occupait justement de relever sans bruit la garde à sa porte, mesure à laquelle personne jusqu'alors n'avait songé. Il alla se coucher, peu disposé à dormir, comme on peut le croire, et sa résolution pour le lendemain fut aussitôt arrêtée.

Rien ne lui répugnait autant que de laisser à l'autorité le masque de justice dont elle se couvrait à son égard, tandis qu'en réalité elle violait l'amnistie qui lui avait été jurée. S'il était réellement prisonnier, et il n'y avait plus de doute qu'il en fut ainsi, il voulait du moins lui en arracher l'aveu formel et sans déguisement.

C'est pourquoi, dès que le jour parut, il fit atteler et amener la voiture par Sternbald, son valet, pour faire visite, disait-il, au régisseur de Lockewitz, une ancienne connaissance, qui, quelques jours auparavant, lui avait parlé à Dresde et l'avait invité à venir le voir quelque jour avec ses enfants.

Les lansquenets, qui, l'oreille au guet, entendirent le mouvement et les préparatifs dans la maison, détachèrent l'un des leurs dans la ville. Quelques minutes après, un officier de police, à la tête de plusieurs agents, venait s'établir dans la maison d'en face comme s'il eût eu là quelque affaire ; Kohlhaas, de son côté, occupé à habiller ses petits garçons, ne perdit rien de ces mouvements et fit à dessein stationner la voiture plus qu'il n'était nécessaire devant la maison.

Lorsqu'il vit que les dispositions de la police étaient terminées, il sortit sans paraître y prendre garde avec ses enfants. En passant, il dit aux lansquenets debout sous la porte, qu'ils n'avaient pas besoin de le suivre ; et il assit les petits garçons dans la voiture, embrassa et consola les petites filles en pleurs parce qu'elles devaient rester, selon son ordre, près de la fille du vieux concierge.

À peine se fut-il assis à son tour dans la voiture que le commissaire, sortant de la maison d'en face avec son escouade, s'avança vers lui et lui demanda où il voulait aller.

« Chez mon ami, le bailli de Lockewitz, repartit Kohlhaas, il y a quelques jours qu'il m'a invité à venir le voir à la campagne avec mes deux petits garçons. »

L'officier lui répliqua que, dans ce cas, il lui fallait attendre un instant, quelques lansquenets à cheval devant l'accompagner, d'après les ordres du prince de Meissen.

Kohlhaas demanda, sans descendre et en souriant, s'il craignait que sa personne ne fût pas assez en sûreté chez un ami, qui s'était offert à le recevoir pour un jour à sa table. L'officier répondit d'un air enjoué et aimable que le danger en effet n'était pas grand, et ajouta que les lansquenets ne lui seraient non plus aucunement à charge.

« Le prince de Meissen, reprit Kohlhaas d'un ton sérieux, à mon arrivée à Dresde, m'a laissé libre de me servir ou de ne pas me servir de cette garde, comme je l'entendrais. »

Et comme l'officier s'étonnait et en appelait avec des détours habiles à la mesure pratiquée pendant tout le temps de son séjour à Dresde, Kohlhaas lui raconta à quel propos une garde avait été mise dans sa maison. L'officier affirma que les ordres du commandant du château, le baron de Wenk, préfet de police en ce moment, lui faisaient un devoir de veiller constamment sur sa personne. Il le pria, dans le cas où il se refuserait à se laisser escorter, d'aller lui-même chez le gouverneur faire rectifier l'erreur dans laquelle on était sans doute tombé.

Kohlhaas, résolu à provoquer une crise et à forcer l'autorité à plier ou à rompre, dit, en jetant à l'officier un regard expressif, qu'il allait suivre son conseil. Il descendit de voiture, le cœur palpitant, fit reporter les enfants dans la maison par le concierge, et pendant que le valet attendait avec la voiture devant la porte, il se rendit au palais accompagné de l'officier de la garde.

Il se trouva que le baron de Wenk, commandant du château, était occupé à questionner plusieurs hommes de la bande de Nagelschmidt, pris aux environs de Leipzig et amenés à Dresde la veille au soir. Les chevaliers étaient chez le commandant et interrogeaient aussi les bandits sur bien des choses qu'on eût bien voulu apprendre d'eux, lorsque le marchand de chevaux entra dans la salle avec son escorte.

À sa vue, les chevaliers se turent tout à coup et interrompirent leur enquête, tandis que le baron s'avançant vers Kohlhaas lui demanda ce qu'il voulait. Le marchand de chevaux lui exposa poliment son projet de dîner chez le régisseur de Lockewitz, et son désir de ne pas emmener les lansquenets, dont il n'avait nul besoin.

Le baron, changeant de couleur, répondit, en paraissant avaler

d'autres paroles, qu'il ferait bien de se tenir tranquille chez lui et de différer pour le moment son festin chez le régisseur de Lockewitz. En même temps, pour couper court à l'entretien, il se tourna vers l'officier et lui dit de s'en tenir aux ordres qui lui avaient été donnés touchant cet homme et de ne le laisser sortir de la ville qu'accompagné de six lansquenets à cheval.

Kohlhaas demanda s'il était prisonnier et s'il devait croire que l'amnistie qui lui avait été solennellement jurée en face du monde entier était violée ? Sur quoi le baron, devenant rouge de colère et se retournant brusquement, s'approcha tout près de lui, lui répondit en le regardant dans les yeux : « Oui ! oui ! oui ! », lui tourna le dos, et revint près des gens de Nagelschmidt.

Kohlhaas se retira, et tout en comprenant que, par cette démarche, il s'était rendu très difficile le seul moyen de salut qui lui restât, la fuite, il s'applaudit pourtant de se voir par là, de son côté aussi, affranchi de toute obligation envers les conditions de l'amnistie.

De retour chez lui, il fit dételer la voiture et se rendit triste et abattu dans sa chambre, en compagnie de l'officier de police. Pendant que celui-ci, par des discours qui soulevaient de dégoût le cœur du marchand de chevaux, lui affirmait que tout cela ne provenait que d'un malentendu qui s'éclaircirait bientôt, les agents, sur un signe de leur chef, verrouillaient toutes les issues de la maison du côté de la cour. Quant à l'entrée principale sur le devant, l'officier l'assura qu'elle lui serait ouverte, comme par le passé, toutes les fois qu'il le voudrait.

Pendant Nagelschmidt, pressé de tous les côtés par la police et les lansquenets, et manquant complètement de ressources pour mener à bonne fin le rôle qu'il avait entrepris, conçut l'idée d'intéresser sérieusement Kohlhaas à son expédition. Un voyageur qui passait sur la route l'avait mis avec assez d'exactitude au courant de l'état du procès à Dresde. Il espéra donc, malgré l'inimitié qui les séparait publiquement, pouvoir amener le marchand de chevaux à contracter une nouvelle union avec lui.

En conséquence, il chargea un valet de lui porter un billet écrit dans un allemand à peine lisible, et dans lequel il lui offrait de venir dans le pays d'Altenburg prendre le commandement de sa troupe formée des restes de la première qu'il avait licenciée.

Il s'engageait en retour à lui envoyer à Dresde des chevaux, des hommes et de l'argent pour l'aider à s'enfuir, lui promettant d'être à l'avenir plus obéissant et en général de se conduire plus honnêtement que par le passé. Comme preuve de sa fidélité et de son attachement,

il offrait de venir en personne dans le pays de Dresde, pour opérer sa délivrance.

Malheureusement, l'homme chargé de porter la lettre tomba, dans un village tout près de Dresde, dans des convulsions horribles, auxquelles il était sujet dès son enfance. Les gens accourus à son secours ayant trouvé la lettre sous sa camisole, le firent arrêter dès qu'il fut rétabli, et transporter par une garde, à travers une foule considérable, au siège du gouvernement. Le commandant du château, après avoir lu la lettre, se rendit aussitôt au château, chez l'Électeur, où il trouva les seigneurs Kunz, rétabli de ses blessures, et Hinz, avec le président de la chancellerie d'État, le comte Kallheim.

Les seigneurs opinèrent pour l'arrestation immédiate de Kohlhaas. Il fallait, disaient-ils, lui faire son procès sur le chef d'entente secrète avec Nagelschmidt ; car il était évident que cette lettre ne pouvait avoir été écrite sans que le marchand de chevaux eût fait des avances au brigand, et sans qu'il y eût entre les deux hommes une association criminelle et impie pour l'accomplissement de nouvelles horreurs.

L'Électeur refusa énergiquement, sur la simple prévention de cette lettre, d'ôter à Kohlhaas le sauf-conduit qui lui avait été garanti ; il était plutôt d'avis que la lettre de Nagelschmidt rendait invraisemblable toute négociation antérieure avec Kohlhaas.

La seule mesure à laquelle il consentit, bien qu'après une longue hésitation, pour éclaircir l'affaire, ce fut, sur la proposition du président, d'envoyer le valet de Nagelschmidt, comme s'il était libre, porter la lettre à Kohlhaas et de voir s'il y répondrait.

Le valet qu'on avait mis en prison, fut donc amené, le lendemain, au palais, où le commandant du château lui rendit la lettre, et lui proposa, sous la promesse de la liberté et de la remise de sa peine, de la porter au marchand de chevaux comme si rien n'était arrivé.

Le coquin se prêta sans difficulté à cette ruse perfide. Il entra chez Kohlhaas d'une manière en apparence mystérieuse, sous le prétexte de vendre des écrevisses, dont l'officier de police l'avait pourvu au marché.

Pendant que ses enfants jouaient avec les écrevisses, Kohlhaas prit connaissance de la lettre. Dans d'autres circonstances, il eût, sans doute, saisi le drôle par le collet et l'eût livré aux lansquenets qui se tenaient à sa porte. Mais, comme dans la disposition actuelle des esprits, cet acte même n'eût été interprété, tout au plus, qu'avec indifférence, et qu'il s'était parfaitement convaincu que rien au monde ne pourrait le sauver de l'affaire dans laquelle il était impliqué, il regarda avec tristesse ce drôle, dont les traits lui étaient bien connus,

lui demanda où il demeurerait, et lui dit de revenir au bout de quelques heures recevoir la réponse qu'il devait rapporter à son maître.

Il ordonna à Sternbald, qui entrait par hasard, d'acheter quelques écrevisses à cet homme. Et lorsque, après cela, les deux valets se furent séparés sans se connaître, il s'assit et écrivit à Nagelschmidt une lettre ainsi conçue : « Il acceptait le commandement de la troupe dans le pays d'Altenburg ; il le priait de lui envoyer à Neustadt, près de Dresde, une voiture à deux chevaux pour le sauver de la captivité dans laquelle il était retenu avec ses cinq enfants ; et, pour hâter sa fuite, de mettre à sa disposition un autre attelage sur la route de Wittenberg, détour que, pour des motifs qu'il serait trop long de donner, il lui faudrait prendre avant de le rejoindre. Il croyait pouvoir gagner, par de l'argent, les lansquenets qui le surveillaient ; mais dans le cas où il faudrait employer la force, il voulait pouvoir compter sur la présence, à Neustadt, de deux hommes déterminés, adroits et bien armés. Quant aux frais nécessités par ces dispositions, il faudrait lui envoyer, par le même messenger, un rouleau de vingt souverains d'or, de l'emploi desquels il lui rendrait compte quand tout serait terminé. Enfin, il ne croyait pas nécessaire la présence de Nagelschmidt à Dresde pour l'aider à fuir : il lui donnait bien plutôt l'ordre précis de rester à Altenburg, pour commander provisoirement la bande, qui ne pouvait rester sans direction. »

Le valet étant revenu dans la soirée, il lui remit cette lettre, le récompensa largement, et lui recommanda expressément d'y faire grande attention.

Son projet réel était d'aller avec ses cinq enfants à Hambourg, d'où il voulait s'embarquer pour le Levant ou les Indes orientales, ou pour tout autre pays où le ciel brillerait sur d'autres hommes que ceux qu'il connaissait. Son âme, courbée sous le poids du chagrin, indépendamment de l'aversion qu'elle éprouvait à s'allier à Nagelschmidt, renonçait à la restitution de ses chevaux forts et bien nourris.

À peine le traître eut-il porté cette réponse au commandant du château que le grand chancelier fut déposé, le président comte Kallheim nommé à sa place chef du tribunal, et Kohlhaas arrêté par un ordre du cabinet de l'Électeur, chargé de lourdes chaînes et conduit dans la tour de la ville.

Sur le fondement de cette lettre, qui fut affichée à tous les coins de la ville, on lui fit son procès. Traduit devant la barre du tribunal, à la demande s'il reconnaissait l'écriture, il répondit au conseiller qui la lui montrait : « Oui ! » À la demande s'il avait quelque chose à dire pour sa défense, il répliqua en baissant les yeux : « Non ! » Il fut condamné

à être lacéré par les valets du bourreau avec des tenailles rougies au feu, écartelé, et à avoir le corps brûlé entre la roue et le gibet.

Telle était la situation du pauvre Kohlhaas à Dresde quand l'Électeur de Brandebourg intervint pour le tirer des mains de la violence et de l'arbitraire, et le réclama, comme sujet de Brandebourg, dans une note adressée à la chancellerie de Saxe.

Car le brave commandant Henri de Geusau, dans une promenade sur les bords de la Spree, l'avait instruit des aventures de cet homme étrange et nullement abject. Pressé par les questions du prince étonné, il n'avait pu s'empêcher de parler de la faute qui, par suite de l'inadvertance calculée de son archichancelier, le comte Siegfried de Kallheim, rejaillissait sur sa propre personne. Après quoi l'Électeur, profondément indigné, avait interrogé son archichancelier et trouvé que la parenté de celui-ci avec la maison de Tronka était cause de tout. Il le destitua sans autre explication, le mit en disgrâce et nomma archichancelier le seigneur Henri de Geusau.

Or il se trouva que la couronne de Pologne, alors en querelle avec la maison de Saxe pour des motifs que nous ignorons, adressa plusieurs fois des instances pressantes à l'Électeur de Brandebourg pour l'engager à faire cause commune avec elle contre la maison de Saxe.

L'archichancelier de Geusau, assez habile dans ces sortes de choses, put alors espérer de voir s'accomplir le désir qu'avait son maître de faire rendre, à tout prix, justice à Kohlhaas, sans mettre imprudemment en péril la paix publique plus qu'il ne convenait pour des intérêts individuels. Il ne se contenta pas de réclamer à cause de procédés tout arbitraires qui outrageaient Dieu et les hommes, la remise, sans condition et sans retard, de Kohlhaas pour le juger, s'il était coupable, selon les lois du Brandebourg, sur les inculpations que la cour de Dresde soumettrait par un avocat à Berlin. Il exigea même des passeports pour un avocat que l'Électeur de Brandebourg se proposait d'envoyer à Dresde, afin d'attaquer en justice le baron Wenceslas de Tronka, à cause du rapt des chevaux commis sur le territoire saxon et d'autres violences exercées contre Kohlhaas.

Le chambellan, sire Kunz, nommé à la suite du changement des grands dignitaires de la Saxe, président de la chancellerie d'État, ne voulait pas, pour bien des motifs, en ce moment critique, blesser la cour de Berlin. Il répondit, au nom de son maître très abattu par la note de Geusau : « Qu'on s'étonnait de l'amertume et des prétentions injustes avec lesquelles on contestait à la cour de Dresde le droit de juger suivant les lois de la Saxe pour un crime commis dans ce pays, Kohlhaas, qui, au su de tout le monde, possédait dans la capitale un bien considérable, et ne se refusait pas lui-même de se reconnaître

citoyen saxon. »

Pourtant, comme le gouvernement de la Pologne, pour soutenir ses prétentions, rassemblait déjà un corps d'armée de cinq mille hommes sur les frontières de la Saxe, le gouvernement de Dresde crut devoir ménager celui de Berlin. D'un autre côté, l'archichancelier de Geusau déclarait que Kohlhaasenbrück, l'endroit d'où le marchand de chevaux tirait son nom, étant situé dans le Brandebourg, l'on regarderait comme une violation du droit des gens l'exécution de la peine de mort prononcée contre lui. Alors l'Électeur, sur l'avis du chambellan Kunz lui-même, qui désirait se tirer de ce mauvais pas, fit rappeler le prince Christian de Meissen de ses terres, et se décida, sur quelques paroles de ce sage seigneur, à céder aux réclamations de la cour de Berlin et à lui livrer Kohlhaas.

Le prince, bien que peu satisfait des mesures peu scrupuleuses qui avaient été prises, dut se rendre au désir de son maître dans l'embarras et se charger de la conduite de l'affaire. Il lui demanda quel acte d'accusation il voulait produire contre Kohlhaas devant la cour de Berlin.

On ne pouvait s'autoriser de la fatale lettre de Kohlhaas à Nagelschmidt, à cause des circonstances équivoques et obscures où elle avait été écrite. Quant aux ravages et aux incendies antérieurs, on ne pouvait non plus s'appuyer sur ces faits, qui, dans le placard, avaient été pardonnés à Kohlhaas.

L'Électeur prit alors le parti de présenter à l'empereur, à Vienne, un rapport sur l'attaque à main armée de Kohlhaas en Saxe, et de se plaindre de la violation de la paix publique établie par lui dans le pays. L'empereur n'étant lié par aucune promesse d'amnistie, l'Électeur de Saxe l'engagea à se charger de faire poursuivre Kohlhaas par un accusateur impérial devant le tribunal de la cour à Berlin.

Huit jours après, le marchand de chevaux, par les soins du chevalier Frédéric de Malzahn que l'Électeur de Brandebourg avait envoyé à Dresde, escorté de six reîtres, fut mis avec ses liens dans une voiture, et transporté à Berlin, avec ses cinq enfants, qu'à sa prière on avait retirés des hospices et des asiles d'orphelins où ils étaient dispersés.

Il se trouva que l'Électeur de Saxe, sur l'invitation du prévôt provincial, le comte Aloysius de Kallheim, qui possédait alors à la frontière de la Saxe des biens considérables, était parti pour Dahme en compagnie du chambellan Sire Kunz et de son épouse Madame Héloïse, fille du prévôt provincial et sœur du président, sans parler d'autres dames et brillants seigneurs, barons et courtisans qui se joignirent à eux, pour prendre part à une grande chasse au cerf qu'on

avait organisée pour le divertir. Si bien qu'à l'abri de tentes pavoisées, dressées sur une colline au travers de la route, toute la compagnie, encore couverte de la poussière de la chasse, était à table, servie par des pages et de jeunes gentilshommes, au son d'une joyeuse musique retentissant au pied d'un chêne, lorsque le marchand de chevaux vint à passer lentement avec son escorte sur la route de Dresde. Car l'indisposition d'un des petits enfants délicats de Kohlhaas avait obligé le chevalier de Malzahn qui l'accompagnait, à s'arrêter pendant trois jours à Herzberg ; et responsable de cette mesure, seulement envers le prince qu'il servait, il n'avait pas cru nécessaire d'en informer le gouvernement à Dresde. L'Électeur, la poitrine à demi découverte, le chapeau à plumes orné à la mode des chasseurs de branches de sapins, était assis auprès de Dame Héloïse, qui au temps de sa jeunesse avait été sa première affection ; égayé par l'élégance de la fête, qui l'environnait, il dit : « Allons offrir à ce malheureux, quel qu'il soit, cette coupe de vin ! » Madame Héloïse, le regardant avec cordialité, se leva aussitôt, et, pillant toute la table, remplit un plateau d'argent, que lui présentait un page, de fruits, de gâteaux et de pain ; déjà toute la compagnie en foule avait quitté la tente avec des rafraîchissements de toute sorte, quand le prévôt vint à leur rencontre d'un air embarrassé et les pria de s'arrêter. À la question étonnée de l'Électeur sur ce qui était arrivé, sur la cause de son trouble, le prévôt répondit, en balbutiant, et en se tournant vers le chambellan, que c'était Kohlhaas qui se trouvait dans la voiture. À cette nouvelle inconcevable pour tout le monde, puisqu'il était notoire que Kohlhaas était déjà parti depuis six jours, le chambellan Kunz prit sa coupe remplie de vin et, se retournant du côté de la tente, la vida sur le sable. L'Électeur, dont le visage se couvrit d'une vive rougeur, mit la sienne sur une assiette qu'un page, sur signe du chambellan, lui présenta à cet effet, et pendant que le chevalier Frédéric de Malzahn, en saluant respectueusement la société, qu'il ne connaissait pas, continuait son chemin vers Dahme, traversant la ligne de tentes qui s'élevaient sur la route, la compagnie des seigneurs, sur l'invitation du prévôt, se retira sous la tente, sans plus s'inquiéter de l'incident. Le prévôt, dès que l'Électeur se fut assis, envoya sous main à Dahme pour ordonner au chef de la municipalité de la ville d'en faire partir le marchand de chevaux dès son arrivée ; mais, comme le chevalier, à cause de l'heure déjà avancée de la journée, déclara positivement vouloir passer la nuit dans cet endroit, il fallut se contenter de le transporter sans bruit dans une métairie appartenant au premier magistrat et cachée à l'écart dans un bois. Or il arriva que, vers le soir, lorsque les seigneurs, distraits par le vin et le plaisir d'un splendide dessert, eurent oublié tout l'incident, le prévôt mit en avant l'idée de se remettre à l'affût d'une troupe de cerfs qui s'était laissé voir. Cette proposition fut accueillie

avec joie par toute la société, et l'on courut deux par deux, après s'être pourvus de fusils, enjambant les fossés et les haies, se poster dans la forêt voisine ; de sorte que l'Électeur et Dame Héloïse qui, pour assister au spectacle, s'était pendue à son bras, furent à leur surprise immédiatement conduits par un messenger, qu'on avait mis à leurs ordres, à travers la cour de la maison, dans laquelle Kohlhaas se trouvait avec les reîtres du Brandebourg. La dame, en apprenant cela, dit : « Venez, Monseigneur, venez ! » et elle dissimula, en riant, la chaîne qui pendait au cou de l'Électeur, dans son pourpoint de soie : « Glissons-nous, avant que la compagnie nous suive, dans la métairie, pour voir cet homme étrange qui va y passer la nuit ! » L'Électeur, rougissant et saisissant sa main, lui dit : « Héloïse ! quelle idée avez-vous ? » Mais elle le regarda étonnée, et répliquant que, dans le costume de chasse dont il était vêtu, personne ne le reconnaîtrait, elle l'entraîna, au moment même où deux jeunes barons de la chasse, qui avaient déjà satisfait leur curiosité, sortaient de la maison, en assurant qu'en effet, grâce aux dispositions prises par le prévôt, ni le chevalier ni le marchand de chevaux ne savaient quelle était la société qui se trouvait rassemblée aux environs de Dahme. Alors l'Électeur enfonça, en souriant, son chapeau sur ses yeux et dit : « Folie ! tu gouvernes le monde, et ton trône est une jolie bouche féminine ! »

Kohlhaas se trouvait assis sur une botte de paille, le dos tourné contre la muraille ; il donnait à manger à son enfant tombé malade à Herzberg un petit pain trempé dans du lait, lorsque les deux nobles personnages entrèrent dans la métairie pour le visiter. La dame, pour engager la conversation, lui ayant demandé qui il était, ce qu'avait l'enfant, quel crime il avait commis, et où on le conduisait sous une telle escorte, il souleva devant elle sa casquette de cuir et, sans interrompre son occupation, fit à toutes ces questions une brève mais satisfaisante réponse. L'Électeur, qui se tenait derrière les deux seigneurs et qui remarqua une petite cassolette de plomb, suspendue à son cou par un fil de soie, ne trouvant rien de mieux à lui dire, lui demanda ce que cela signifiait et ce qu'elle contenait. Kohlhaas répondit : « Oh oui ! Monseigneur, cette cassolette... » – et en même temps il la détacha du cou, l'ouvrit et en sortit un petit billet fermé avec un pain à cacheter – « cette cassolette a trait à une étrange aventure ! Il y a à peu près sept mois, juste le lendemain de l'enterrement de ma femme, j'étais parti de Kohlhaasenbrück, comme vous le savez peut-être, pour m'emparer du baron de Tronka qui m'avait fait beaucoup de mal, lorsque, pour une négociation que j'ignore, l'Électeur de Saxe et l'Électeur de Brandebourg se rencontrèrent à Jüterbogk, endroit où se tient un marché, et à travers lequel mon expédition me conduisit. Et après s'être entendus vers le soir, selon leurs désirs, ils allèrent, en conversant amicalement, se

promener dans les rues de la ville pour visiter la foire qui justement était dans tout son entrain. Ils rencontrèrent une bohémienne, assise sur un escabeau et qui, lisant dans un almanach, faisait des prédictions au peuple qui l'entourait. Ils lui demandèrent en plaisantant si elle n'avait pas aussi à leur révéler quelque chose d'agréable. Moi qui venais de descendre avec ma troupe dans une auberge, j'étais présent sur la place où cela se passait. Derrière toute la foule, debout à l'entrée d'une église, je ne pouvais entendre ce que l'étrange femme disait aux seigneurs ; si bien que, comme les gens riaient et murmuraient entre eux qu'elle ne communiquait pas sa science à tout le monde, et comme on se pressait pour voir le spectacle qui se préparait, moins par curiosité en réalité que pour faire place aux curieux, je montai sur un banc qui était, derrière moi, taillé dans le porche de l'église.

« De ce point d'où je pouvais tout voir en pleine liberté, à peine eus-je aperçu les seigneurs et la femme assise devant eux sur l'escabeau et paraissant griffonner quelque chose, que tout à coup elle se lève, appuyée sur ses béquilles, regardant le peuple autour d'elle, puis fixe ses regards sur moi qui n'avais jamais échangé une parole avec elle, ni rien demandé de ma vie à sa science, se fraye un passage à travers toute la foule compacte jusqu'à moi et dit : "Voilà, si Monseigneur veut le savoir, il n'a qu'à s'adresser à toi !" »

« Et en même temps, Votre Grâce, elle me tendit de ses mains sèches et osseuses ce billet. Et comme, tout interdit, je réponds, pendant que tout le peuple se retourne de mon côté : "Petite mère, qu'est-ce que ce présent que tu me fais là ?", elle répondit, après bien des mots inintelligibles, au milieu desquels pourtant je l'entends à ma grande surprise prononcer mon nom : "Une amulette, Kohlhaas le marchand de chevaux ; garde-la bien, elle te sauvera la vie un jour !" Et elle disparaît.

« Eh bien, poursuivit Kohlhaas avec bonhomie, pour avouer la vérité, à Dresde, quelles qu'aient été mes tribulations, je m'en suis tiré sain et sauf ; ce qui m'advientra à Berlin, et si je m'en tirerai encore aussi bien, c'est ce que l'avenir apprendra. »

À ces mots, l'Électeur s'assit sur un banc, et tout en répondant à la dame qui lui demandait tout étonnée ce qu'il avait : « Rien, absolument rien ! », il tomba à terre sans connaissance, avant qu'elle eût le temps de venir à son aide et de le recevoir dans ses bras. Le chevalier de Malzahn, qui au même instant entra dans la chambre pour une affaire, dit : « Grand Dieu ! qu'a ce Seigneur ? » La dame s'écria : « Apportez de l'eau ! » Les gentilshommes le relevèrent et le transportèrent sur un lit dans la chambre à côté ; la confusion fut à

son comble, quand le chambellan, qu'un page alla chercher, après plusieurs efforts inutiles pour le rappeler à la vie, déclara qu'il avait tous les symptômes d'une attaque d'apoplexie ! Le prévôt, pendant que l'échanson envoyait un messenger à Luckau pour amener un médecin, le fit, comme il ouvrait les yeux, porter dans une voiture et conduire au petit pas à son château de chasse situé dans les environs ; mais ce voyage lui causa, après son arrivée, deux nouvelles défaillances, et ce ne fut que le lendemain, à l'arrivée du médecin de Luckau, qu'il se remit quelque peu, mais avec des symptômes caractérisés d'une fièvre nerveuse. Dès qu'il eut repris ses sens, il se dressa dans son lit sur son séant, et sa première question fut : « Où est Kohlhaas ? » Le chambellan, se méprenant sur sa demande, lui prit la main et lui dit de se tranquilliser au sujet de cet homme abominable, ajoutant que, sur son ordre, après cet étrange et incompréhensible incident, il était resté à la métairie près de Dahme, sous la surveillance de son escorte de Brandebourg. Avec les protestations du plus vif intérêt, il lui assura qu'il avait fait à sa femme les plus amers reproches pour la légèreté impardonnable avec laquelle elle l'avait mis en rapport avec cet homme, et lui demanda ce qui, dans sa conversation avec lui, l'avait si prodigieusement et si profondément ému. L'Électeur avoua que la vue d'un billet insignifiant que cet homme portait sur lui dans une cassette de plomb était cause de tout le désagréable accident qui lui était arrivé. Il ajouta encore, pour expliquer le fait, bien des détails que le chambellan ne comprit point ; puis, en lui prenant la main entre les siennes, l'assura tout à coup que la possession de ce billet était pour lui de la plus haute importance, et le pria de se mettre incontinent à cheval, de se rendre à Dahme, et d'obtenir le billet de Kohlhaas à quelque prix que ce fût.

Le chambellan, ayant de la peine à cacher son embarras, lui affirma que, si ce billet avait quelque valeur pour lui, il n'y avait rien au monde de plus nécessaire que de taire cette circonstance à Kohlhaas ; car, dès que celui-ci, par un imprudent aveu en aurait connaissance, toutes les richesses qu'il possédait ne suffiraient point à l'acheter des mains de ce farouche bandit insatiable de vengeance. Il ajouta, pour le tranquilliser, qu'il fallait songer à quelque autre moyen, et que, peut-être par ruse, en se servant d'un tiers non prévenu, il serait possible de se procurer la possession de ce billet si important pour lui, mais auquel le scélérat ne devait au fond pas tenir beaucoup. L'Électeur, en essuyant la sueur de son front, demanda si l'on ne pouvait, à cet effet, envoyer immédiatement à Dahme, et faire suspendre provisoirement le transport du marchand de chevaux, jusqu'à ce qu'on se fût, d'une manière quelconque, emparé du billet. Le chambellan, qui n'en croyait pas ses sens, repartit que malheureusement, selon toutes les probabilités, le marchand de chevaux avait déjà quitté Dahme et

devait se trouver au-delà de la frontière, sur le territoire de Brandebourg, où l'entreprise d'empêcher son transport ou de faire changer cette mesure amènerait des difficultés extrêmement désagréables et compliquées, peut-être même insurmontables. Voyant que l'Électeur, sans répondre, se remettait sur l'oreiller avec le geste d'un profond désespoir, il lui demanda ce que contenait donc ce billet, et par quel hasard étrange, inexplicable, il savait que le contenu le concernait ? Mais l'Électeur, jetant des regards équivoques sur le chambellan, dont l'empressement dans cette circonstance éveillait sa méfiance, ne répondit rien ; il restait immobile, le cœur lui battant avec agitation, et tenait les yeux fixés sur un coin de son mouchoir, qu'il tenait tout pensif entre les mains. Tout à coup il le pria de faire appeler dans la chambre le baron de Stein, jeune seigneur énergique et avisé, dont il s'était déjà quelquefois servi pour des intérêts secrets, sous le prétexte qu'il avait à terminer avec lui une autre affaire.

Après avoir mis le baron au courant de tout et l'avoir instruit de l'importance du billet que Kohlhaas avait en sa possession, il lui demanda s'il voulait acquérir un droit éternel à son amitié et lui procurer le billet, avant même que Kohlhaas eût atteint Berlin. Le baron, dès qu'il eut quelque peu réfléchi à l'étrangeté de la situation, assura à l'Électeur qu'il se mettait tout entier à son service, et celui-ci le chargea de courir après Kohlhaas, et, comme probablement on n'en obtiendrait rien avec de l'argent, il lui recommanda de lui offrir, dans un entretien habilement conduit, la liberté et la vie en échange ; et même, s'il insistait pour cela, à l'aider immédiatement, bien qu'avec prudence, de chevaux, d'hommes et d'argent, pour s'enfuir des mains des reîtres de Brandebourg qui le transportaient.

Le baron, après s'être fait délivrer une lettre de créance de la main de l'Électeur, se mit aussitôt en route avec quelques valets, et comme il ne ménageait pas les poumons de ses chevaux, il eut le bonheur de rencontrer Kohlhaas dans un village de la frontière, où il dînait avec le chevalier de Malzahn et ses cinq enfants, en plein air devant la porte d'une maison. Le chevalier de Malzahn, auquel le baron se présenta comme un étranger désireux de voir, en passant, l'étrange homme qu'il menait avec lui, l'obligea aussitôt avec politesse à s'asseoir à la table et lui fit connaître Kohlhaas. Et comme le chevalier allait et venait pour organiser le départ, que les reîtres prenaient leur repas à une table de l'autre côté de la maison, l'occasion s'offrit bientôt pour le baron de découvrir au marchand de chevaux qui il était, et avec quelle mission particulière il venait près de lui. Le marchand de chevaux savait déjà le rang et le nom de celui qui, à l'aspect de la cassollette en question, était tombé sans connaissance à la métairie de Dahme, et qui, pour comble du trouble où cette découverte l'avait

jeté, ne tenait à rien tant qu'à pénétrer les secrets du billet, que lui-même pour diverses raisons était résolu à ne pas ouvrir par simple curiosité. Aussi se souvenant du traitement indigne et lâche que, malgré toute sa bonne volonté à faire tous les sacrifices, il avait dû subir à Dresde, il dit qu'il voulait garder le billet. À la question du baron sur les motifs de cet étrange refus, quand on ne lui offrait en échange rien de moins que la liberté et la vie, Kohlhaas répondit : « Noble Seigneur ! quand votre souverain viendrait me dire : je veux avec toute la foule de ceux qui m'aident à porter le sceptre, m'anéantir – m'anéantir entendez-vous ? ce qui certes est le plus grand désir de mon âme –, eh bien ! je lui refuserais pourtant encore le billet, qui lui est plus précieux que la vie, et je dirais : “Tu peux me faire monter sur l'échafaud ; mais je peux te faire souffrir, et je le veux !” » Et sur ce, la mort dans les yeux, il appela un reître pour lui dire de prendre un bon morceau qui restait dans le plat, et pendant tout le reste de l'heure qu'il passa dans le bourg, comme absent pour le baron assis à la table, il ne le regarda plus qu'en montant en voiture pour lui faire un salut d'adieu.

L'état de l'Électeur, en apprenant cette nouvelle, empira au point que le médecin, pendant trois jours d'angoisse, trembla pour sa vie, attaquée de tant de côtés à la fois. Toutefois, après quelques semaines qu'il passa dans son lit, la force de sa constitution l'emporta, et il se rétablit assez pour qu'on pût le mettre dans une voiture, bien pourvu de couvertures et de coussins et le ramener à Dresde, pour y reprendre la conduite des affaires. Dès son arrivée dans cette ville, il fit mander le prince Christian de Meissen et s'informa près de lui où en était la mission du conseiller Eibenmayer, qu'on avait songé à envoyer comme avocat à Vienne, pour y présenter à Sa Majesté la plainte au sujet de la paix publique de l'Empire troublée par Kohlhaas. Le prince lui répondit que le conseiller, conformément à l'ordre qu'il avait donné à son départ pour Dahme, était parti pour Vienne aussitôt après l'arrivée du jurisconsulte Zäuner, envoyé par l'Électeur de Brandebourg comme avocat à Dresde pour y soutenir sa plainte contre le baron Wenceslas de Tronka au sujet des chevaux de Kohlhaas. L'Électeur se mit en rougissant à sa table de travail, et s'étonna de cet empressement, puisqu'il était sûr d'avoir déclaré ne vouloir décider le départ définitif d'Eibenmayer qu'après une entente préalable et nécessaire avec le docteur Luther qui avait obtenu l'amnistie à Kohlhaas, et lorsqu'il aurait donné de nouveaux ordres plus précis. En même temps il jeta pêle-mêle des lettres et actes sur la table avec l'expression d'un dépit contenu.

Le prince, le regardant avec de grands yeux, répliqua, après une pause, qu'il regrettait d'avoir agi en cette affaire contre son gré ; qu'il

pouvait cependant lui montrer l'arrêté du conseil d'État, où il lui était fait un devoir d'envoyer l'avocat au moment indiqué. Il ajouta qu'il n'avait été nullement question au conseil d'État d'une entente avec le docteur Luther, qu'il eût été peut-être bon de commencer par montrer quelques égards à cet ecclésiastique à cause de son entremise en faveur de Kohlhaas, mais qu'il n'était plus temps, maintenant qu'on avait violé l'amnistie aux yeux du monde entier, qu'on avait arrêté Kohlhaas et qu'on l'avait livré aux tribunaux du Brandebourg pour être condamné et exécuté. L'Électeur dit que la faute d'avoir envoyé Eibenmayer n'était pas au fond très grande ; néanmoins qu'il souhaitait que provisoirement celui-ci ne parût pas à Vienne jusqu'à nouvel ordre en qualité d'accusateur, et il pria le prince de lui faire porter immédiatement à ce sujet par un exprès les instructions nécessaires. Le prince répondit que cet ordre arrivait malheureusement un jour trop tard, puisque Eibenmayer, d'après une lettre arrivée le jour même, s'était déjà présenté en sa qualité d'accusateur et avait déjà porté sa plainte devant la chancellerie d'État à Vienne. Il ajouta, comme l'Électeur demandait avec étonnement comment cela était seulement possible en si peu de temps, que trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis le départ de ce conseiller, et que les instructions qu'il avait reçues lui faisaient un devoir de terminer incontinent cette affaire, dès son arrivée à Vienne. Un retard, remarqua le prince, eût été d'autant moins à sa place en ce cas, que l'avocat de Brandebourg Zäuner agissait avec une grande énergie contre le baron Wenceslas de Tronka, et avait déjà réclamé et obtenu devant la cour de justice, en dépit de toutes les objections de la partie adverse, qu'on retirât provisoirement les chevaux des mains de l'équarisseur, afin de pourvoir à leur futur rétablissement.

L'Électeur dit, en agitant sa sonnette : « N'importe ! cela ne fait rien ! »

Puis il se retourna vers le prince, lui adressa des questions indifférentes sur ce qu'il y avait d'ailleurs de nouveau à Dresde, sur ce qui s'était passé en son absence, le salua de la main, hors d'état de cacher ce qui se passait en lui, et le congédia.

Il lui demanda encore le même jour, sous prétexte de vouloir lui-même étudier l'affaire, à cause de son importance politique, tous les actes relatifs au procès de Kohlhaas ; et comme la pensée de perdre celui qui seul pouvait lui révéler les secrets du billet, lui était insupportable, il écrivit de sa main à l'empereur une lettre dans laquelle il le priait d'une manière pressante et cordiale, pour des raisons importantes qu'il lui expliquerait peut-être bientôt plus en détail, de vouloir bien remettre provisoirement, jusqu'à une décision ultérieure, la plainte portée contre Kohlhaas par Eibenmayer.

L'Empereur, dans une note rédigée par la chancellerie d'État, lui répondit « que le changement qui semblait s'être fait soudain dans ses sentiments l'étonnait extrêmement ; que le rapport à lui adressé par la Saxe avait fait du procès de Kohlhaas une affaire intéressant tout le Saint Empire romain ; qu'en conséquence, lui, l'Empereur, comme chef suprême de cet Empire, s'était vu obligé de se présenter comme accusateur devant la cour de Brandebourg ; et que, comme déjà l'assesseur de cour, François Müller, était parti pour Berlin, en qualité d'avocat, pour y poursuivre Kohlhaas pour violation de la paix publique, la plainte ne pouvait plus désormais en aucune façon être retirée et que l'affaire devait suivre son cours conformément aux lois ».

Cette lettre acheva de consterner l'Électeur ; et comme, à son extrême affliction, des lettres privées arrivées peu après de Berlin, annonçaient l'ouverture du procès devant la chambre du conseil, et donnaient à entendre qu'en dépit de toutes les peines prises par l'avocat qui lui avait été désigné, Kohlhaas finirait probablement sur l'échafaud, le malheureux prince résolut de tenter encore un nouvel effort et, dans une lettre autographe, demanda à l'Électeur de Brandebourg la vie de Kohlhaas. Il représentait que l'amnistie promise à cet homme ne permettait pas contre lui l'exécution d'une sentence capitale ; il assurait que, malgré l'apparente rigueur avec laquelle on avait traité Kohlhaas, son intention n'avait jamais été de le faire mourir, et il dépeignit combien il serait inconsolable de voir que la protection, qu'on avait semblé vouloir lui accorder du côté de Berlin, dût aboutir, par un revirement inattendu, à un résultat plus funeste pour lui, que s'il était resté à Dresde, et si sa cause eût été jugée selon les lois saxonnes.

L'Électeur de Brandebourg, qui trouvait bien des points équivoques et obscurs dans ces allégations, lui répondit que l'insistance que l'avocat de Sa Majesté Impériale mettait à cette affaire, ne permettait absolument plus de se conformer à son désir de s'écarter des sévères prescriptions de la loi. Il faisait observer que les scrupules qui lui étaient soumis allaient, en réalité, trop loin, puisque la plainte pour les crimes pardonnés à Kohlhaas dans l'amnistie n'émanait pas de lui, qui avait accordé l'amnistie, mais du chef suprême de l'Empire, qui, n'étant en aucune façon lié par elle, avait seul saisi la chambre du conseil à Berlin. Il représentait encore combien il était nécessaire, vu les violences persistantes de Nagelschmidt, violences qui avec une audace inouïe s'étendaient jusque sur le territoire de Brandebourg, de faire un exemple éclatant. Il le priait enfin, pour le cas où il ne voudrait pas avoir égard à tout cela, de s'adresser à Sa Majesté Impériale même, qui, s'il y avait lieu de faire grâce, pouvait seule

prononcer la parole souveraine en faveur de Kohlhaas.

L'Électeur, de chagrin et de dépit de voir échouer toutes ses tentatives, fit une nouvelle maladie, et un matin que le chambellan vint lui faire visite, il lui montra les lettres qu'il avait adressées aux cours de Vienne et de Berlin pour sauver la vie à Kohlhaas, et par là gagner au moins du temps, en vue de s'emparer du billet qu'il possédait. Le chambellan se jeta à genoux devant lui et le supplia, par tout ce qui lui était cher et sacré, de lui dire ce que ce billet contenait. L'Électeur lui dit de mettre le verrou à la porte et de s'asseoir sur le lit, et lui prenant la main qu'il pressa avec un soupir sur son cœur, il commença de la manière suivante :

« Ta femme t'a déjà raconté, ainsi qu'on me l'a dit, que l'Électeur de Brandebourg et moi, le troisième jour de notre réunion à Jüterbogk, nous rencontrâmes une bohémienne. L'Électeur, enjoué de sa nature, se proposa de ruiner en présence de tout le peuple, par une plaisanterie, la réputation de cette aventurière dont on avait justement à table vanté l'art plus qu'il ne convenait. Il s'avança donc les bras croisés vers la table de la bohémienne et lui demanda, pour la prédiction qu'elle lui ferait, un signe qui se put éprouver le jour même, affirmant que sans cela, fût-elle la Sibylle de Rome en personne, il n'ajouterait pas foi à ses paroles. La femme nous regarda rapidement de la tête aux pieds, et indiqua, comme signe, que nous verrions le grand cerf, élevé par le fils du jardinier dans le parc, venir au devant de nous sur le marché où nous nous trouvions, avant même de l'avoir quitté. Or il faut que tu saches que ce cerf, destiné à la cuisine de Dresde, était gardé sous serrure et verrou dans un enclos ombragé par les chênes du parc et entouré d'un haut treillage ; de plus, qu'à cause d'autre gibier plus petit et des volailles, le parc lui-même et encore le jardin qui y conduisait, étaient toujours soigneusement fermés. Il n'était donc pas probable que l'animal, conformément à cette étrange assertion, viendrait à notre rencontre sur la place où nous étions.

« Toutefois, l'Électeur soupçonnant là-dessous quelque fourberie et résolu de réduire irrévocablement à néant, par plaisanterie, tout ce que la vieille prédirait, s'entendit avec moi en quelques mots, puis envoya au château l'ordre de tuer immédiatement le cerf et de le préparer pour la table à l'un des plus prochains jours. Là-dessus il se retourna vers la femme, en présence de laquelle cette affaire avait été traitée à haute voix, et dit : "Eh bien, voyons, qu'as-tu à me révéler pour l'avenir ?"

« La femme, ayant regardé dans sa main, dit : "Salut à mon Électeur et Maître ! Ta Grâce régnera longtemps, la maison dont tu descends

subsistera longtemps, et tes descendants deviendront grands, glorieux et puissants entre tous les princes et maîtres du monde !”

« L'Électeur, après une pause pendant laquelle il regarda tout pensif la femme, dit à demi-voix, en faisant un pas vers moi, qu'il regrettait presque à cette heure d'avoir envoyé un messenger pour réduire la prédiction à néant ; et pendant que l'argent, sortant des mains des chevaliers qui le suivaient, pleuvait par poignées, au milieu des hourras, sur les genoux de la femme, il lui demanda, en mettant les mains à la poche et en ajoutant une pièce d'or, si le compliment quelle avait à me faire sonnerait aussi agréablement que le sien. La femme ouvrit une cassette qui se trouvait à côté d'elle, y rangea minutieusement et lentement son argent d'après la valeur des pièces, referma la cassette, mit sa main devant le soleil, comme s'il l'incommodait, et me regarda ; et comme je lui renouvelai la demande, et que, pendant qu'elle examinait ma main, je dis d'un ton de plaisanterie à l'Électeur : “À moi, elle n'a rien, ce me semble, de bien agréable à annoncer” ; alors elle se saisit de ses béquilles, se leva lentement de son escabeau, puis, les mains étendues d'un air mystérieux, se pressa tout contre moi et me murmura distinctement à l'oreille : “Non !”

« “Ah !” dis-je, troublé et reculant d'un pas devant la créature qui, avec un regard froid et mort, comme si ses yeux étaient de marbre, retomba assise sur l'escabeau qui était derrière elle : “De quel côté un danger menace-t-il ma maison ?” »

« La femme prit un charbon et un papier, et croisant ses jambes l'une sur l'autre, elle me demanda si elle devait me l'écrire. Me sentant au fond embarrassé, mais ne voyant rien comme autre chose à faire dans les circonstances présentes, je répondis : “Oui, fais cela !...” Alors elle répliqua : “Soit ! Je vais t'écrire trois choses : le nom du dernier prince régnant de ta maison, la date de l'année où il perdra son royaume, et le nom de celui qui s'en emparera par la force des armes.” Cela accompli sous les yeux de tout le peuple, elle se lève, ferme le billet avec de la gomme-laque qu'elle humecte dans sa bouche flétrie, et appuie dessus un anneau à cachet en plomb qu'elle portait au doigt du milieu. Et comme, avec une curiosité que tu comprendras facilement et que des mots ne pourraient exprimer, je veux saisir le billet : “Non pas, Votre Grâce, dit-elle en se retournant et en levant en l'air une de ses béquilles ; c'est de cet homme avec un chapeau à plumes, là-bas debout sur le banc, derrière tout le peuple, à l'entrée de l'église, que tu apprendras, si cela te plaît, le secret du billet !” Et sur ce, avant que j'aie bien compris ce qu'elle dit, elle me laisse debout sur la place, muet d'étonnement ; puis, reprenant sa cassette derrière elle, la refermant et la jetant sur son dos, elle se mêle, sans que je

puisse remarquer ce qu'elle fait, parmi la foule du peuple qui l'entoure.

« En ce même moment, au grand soulagement de mon cœur, je t'assure, le chevalier que l'Électeur avait envoyé au château vint nous annoncer d'une bouche riante que le cerf avait été tué et porté sous ses yeux par deux chasseurs dans la cuisine. L'Électeur, mettant gaïement son bras sous le mien, dans l'intention de m'emmener hors de la place, dit : "Allons, la prophétie n'était qu'une vulgaire jonglerie, qui ne vaut ni le temps ni l'argent qu'elle nous a coûté !" Mais quel ne fut pas notre étonnement en entendant, pendant qu'il parlait encore, un grand cri s'élever sur la place, et en voyant tous les yeux se tourner vers un grand chien de boucher échappé de la cour du château, qui, ayant saisi dans la cuisine par le cou le cerf comme de bonne prise, était poursuivi par des valets et des servantes, et vint laisser tomber l'animal sur le sol à trois pas de nous ; si bien que la prophétie de la femme, relativement au signe annoncé pour confirmer ses prédictions, se trouvait effectivement accomplie et le cerf était, bien que mort, venu à notre rencontre sur le marché. La foudre, tombant du ciel par un jour d'hiver, ne saurait anéantir plus que ne m'anéantit cette vue, et mon premier soin, après avoir quitté la société où je me trouvais, fut de faire rechercher l'homme au chapeau à plumes que m'avait désigné la femme ; mais aucun de mes gens, envoyés aux informations pendant trois jours consécutifs, ne put m'en apporter la moindre nouvelle. Et maintenant, ami Kunz, il y a peu de semaines, à la métairie de Dahme, j'ai vu de mes propres yeux cet homme. »

Après ce récit il lâcha la main du chambellan, s'essuya la sueur de son front et retomba sur sa couche.

Le chambellan, qui jugea inutile de contrarier les idées de l'Électeur au sujet de cet événement, et de les rectifier par celles qu'il en avait, lui conseilla d'essayer, par un moyen quelconque, de s'emparer du billet et d'abandonner ensuite l'homme à son sort ; mais l'Électeur répondit qu'il ne voyait absolument aucun moyen, bien que la pensée de devoir s'en priver, ou même de voir périr le secret avec cet homme, le mît dans un noir chagrin, et presque au désespoir. À la demande de son ami, s'il avait fait quelques tentatives pour retrouver la bohémienne elle-même, l'Électeur répliqua que la préfecture de police, sur un ordre qu'il lui avait transmis sous un faux motif, recherchait en vain jusqu'à ce jour cette femme sur toutes les places de l'Électorat, et que, pour des motifs qu'il refusait d'expliquer plus longuement il doutait qu'on pût la retrouver en Saxe.

Sur ces entrefaites, le chambellan, pour des biens considérables qui étaient échus à sa femme dans la Nouvelle-Marche, par la succession

de l'archichancelier comte Kallheim, mort peu après sa déposition, voulut se rendre à Berlin. Et comme il aimait véritablement l'Électeur, il lui demanda, après un moment de réflexion, s'il voulait lui laisser entière liberté d'agir en cette affaire. Celui-ci, serrant sa main avec effusion sur son cœur, lui dit : « Pense que tu es moi-même, et procure-moi le billet. » Le chambellan, après avoir réglé ses affaires, hâta donc son voyage de quelques jours, et laissant sa femme chez lui, partit accompagné seulement de quelques serviteurs.

Kohlhaas cependant, arrivé, comme il a été dit, à Berlin, avait été, sur un ordre spécial de l'Électeur, conduit dans une prison des chevaliers, où on le traita aussi bien que possible, avec ses cinq enfants. Dès l'arrivée de l'avocat impérial de Vienne, il avait été cité à la barre de la cour judiciaire pour avoir violé la paix publique de l'Empire. Il eut beau protester dans sa défense qu'en vertu de la stipulation conclue entre l'Électeur et lui à Lützen, il ne pouvait être attaqué pour son coup de main et ses violences en Saxe, force lui fut de se convaincre que l'Empereur, représenté céans par son avocat, ne pouvait avoir égard à cette excuse, mais il s'en consola bientôt, quand on lui eut appris que, dans son procès contre le baron Wenceslas de Tronka, il lui serait fait entière satisfaction. Le résultat fut que, le jour même de l'arrivée du chambellan, la sentence fut prononcée et qu'il fut condamné à perdre la vie par l'épée. Personne ne croyait à l'exécution de cette sentence, toute mitigée qu'elle fut, dans des circonstances aussi compliquées. Toute la ville, sachant l'intérêt que lui portait l'Électeur, s'attendait bien plutôt infailliblement à un décret commuant la peine capitale en une simple mais peut-être longue et sévère réclusion. Le chambellan, qui comprit pourtant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, s'il voulait pouvoir s'acquitter de la mission que lui avait confiée son maître, se mit à l'œuvre et commença par se montrer dans son costume habituel de cour, de manière à être bien aperçu de Kohlhaas, un matin que celui-ci était tranquillement occupé à regarder les passants par la fenêtre de sa prison. À un subit mouvement de tête que fit le marchand de chevaux, il se dit que celui-ci l'avait remarqué ; et surtout lorsqu'il le vit, avec un grand plaisir, porter involontairement la main sur sa poitrine, où se trouvait la casquette, il conclut que ce qui se passait en son âme en cet instant était une suffisante préparation pour faire un pas de plus dans sa tentative de s'emparer du billet. Il fit venir chez lui une vieille brocanteuse marchant avec des béquilles, qu'il avait remarquée dans les rues de Berlin parmi une foule d'autres gueux vendant des guenilles, et qui lui parut, pour l'âge et le costume, ressembler assez à celle dont l'Électeur lui avait fait la description. Supposant d'ailleurs que Kohlhaas ne se rappellerait pas exactement les traits de celle qui dans une rapide apparition lui avait remis le billet, il résolut de la

substituer à l'autre, et, s'il se pouvait, de lui faire jouer auprès de Kohlhaas le rôle de la bohémienne. En conséquence, pour la préparer à son rôle, il l'instruisit en détail de tout ce qui s'était passé entre l'Électeur et ladite bohémienne ; et, ne sachant pas jusqu'où celle-ci était allée dans ses révélations vis-à-vis de Kohlhaas, il n'oublia pas de bien la pénétrer surtout des trois articles mystérieux contenus dans le billet. Après lui avoir expliqué ce qu'elle devait laisser tomber, d'une manière incohérente et inintelligible, au sujet de certaines dispositions prises, pour s'emparer par ruse ou de force du billet qui était de la plus grande importance pour la cour de Saxe, il la chargea de demander à Kohlhaas le billet, sous le prétexte qu'il n'était plus en sûreté sur lui, pour le conserver pendant quelques jours critiques.

La brocanteuse se chargea en effet aussitôt, contre la promesse d'une importante récompense, dont le chambellan, sur sa demande, dut lui payer une partie d'avance, de l'exécution de cette affaire ; et, comme la mère du valet Herse, tombé à Mühlberg, venait quelquefois, avec la permission du gouvernement, voir Kohlhaas, et que cette femme lui était connue depuis quelques mois, elle réussit, un des jours suivants, au moyen d'un petit cadeau fait au geôlier, à se faire introduire auprès du marchand de chevaux.

Or Kohlhaas, en voyant entrer cette femme, crut, à un anneau à cachet qu'elle portait au doigt, et à une chaîne de corail qui lui pendait au cou, reconnaître la vieille bohémienne qui lui avait remis le billet à Jüterbogk. En effet, quoique le vrai ne soit pas toujours vraisemblable, il s'était produit un fait que nous nous contentons de relater, sans contester à quiconque le voudra, la liberté d'en douter.

Le chambellan avait commis la plus énorme méprise, et dans la vieille chiffonnière qu'il avait prise dans les rues de Berlin pour représenter la bohémienne, il avait rencontré cette même bohémienne qu'il voulait faire imiter. Du moins, la femme, appuyée sur ses béquilles et caressant les joues des enfants qui, effrayés par son air étrange, se serraient contre leur père, raconta qu'elle était depuis assez longtemps déjà revenue du pays saxon dans celui de Brandebourg, et que sur une question imprudemment faite par le chambellan dans les rues de Berlin au sujet de la bohémienne qui, au printemps de l'année précédente, avait été à Jüterbogk, elle l'avait aussitôt suivie, et sous un faux nom s'était prêtée à l'affaire qu'il voulait arranger.

Le marchand de chevaux qui remarquait une singulière ressemblance entre elle et sa défunte femme Lisbeth, au point qu'il aurait pu lui demander si elle n'était pas sa grand-mère – car non seulement les traits de son visage, et ses mains encore belles quoique décharnées, et surtout les gestes qu'elle faisait en parlant, lui

rappelaient sa femme de la manière la plus frappante, mais même un signe dont sa femme était marquée au cou, il le remarqua également sur celui de la mendicante –, le marchand de chevaux, au milieu de pensées qui se croisaient étrangement en lui, la fit s'asseoir et lui demanda quelles pouvaient être les affaires qui l'amenaient chez lui de la part du chambellan. La femme, en caressant le vieux chien de Kohlhaas qui tournait autour de ses genoux, la flairait et remuait joyeusement la queue, répondit « que la commission dont l'avait chargé le chambellan, était de lui découvrir la mystérieuse réponse contenue dans le billet aux trois questions importantes pour la cour de Saxe ; de le mettre en garde contre un envoyé qui se trouvait à Berlin pour s'en emparer, et de lui réclamer le billet, sous le prétexte qu'il n'était plus en sûreté sur sa poitrine, où il le portait. Mais son intention, en venant chez lui, était de lui dire que la menace de lui prendre le billet par ruse ou de force n'était qu'un leurre de mauvais goût, que grâce à la protection de l'Électeur de Brandebourg, sous la garde duquel il se trouvait, il n'avait rien à craindre pour ce billet ; que même le papier était bien plus en sûreté sur lui que sur elle, et qu'il devait bien se garder de se le laisser prendre, en le remettant à qui que ce fût et sous quelque prétexte que ce fût. Pourtant elle dit en terminant qu'elle trouverait sage de faire du billet l'usage pour lequel elle le lui avait remis à la foire de Jüterbogk, de prêter l'oreille à l'offre qu'on lui avait faite par le baron de Stein à la frontière, et de livrer à l'Électeur de Saxe, en échange de la liberté et de la vie, le billet qui à lui-même ne pouvait être d'aucune utilité ».

Kohlhaas, transporté de joie à la pensée qu'on lui donnait le pouvoir de blesser mortellement au talon son ennemi, au moment où celui-ci l'écrasait dans la poussière, répondit : « Pour rien au monde, petite mère, pour rien au monde ! » Puis, serrant la main de la vieille, il voulut seulement savoir quelles étaient les réponses contenues dans le billet aux étonnantes questions. La femme, tout en prenant sur ses genoux le plus jeune enfant qui s'était accroupi à ses pieds, dit : « Pour rien au monde, Kohlhaas, le marchand de chevaux ; mais pour ce joli petit blondin ! » Et elle sourit à l'enfant qui la regardait avec de grands yeux, le caressa, l'embrassa, et lui tendit de ses mains osseuses une pomme qu'elle tira de sa poche. Kohlhaas, troublé, dit que ses enfants eux-mêmes, quand ils seraient grands, le loueraient de sa conduite, et qu'il ne saurait rien faire de plus salutaire pour eux et leurs descendants que de garder le billet. Puis il demanda qui, après l'expérience qu'il avait faite, le garantissait d'une nouvelle tromperie, et si, en donnant le billet à l'Électeur, il ne le sacrifierait pas aussi inutilement que naguère il avait sacrifié sa troupe rassemblée à Lützen. « Je ne crois plus à la parole de celui qui m'a une fois manqué de parole, dit-il, et ce n'est qu'à ta demande, précise et sans

équivoque, que je pourrais, bonne petite mère, me séparer du papier qui seul me donne satisfaction, d'une manière si inattendue, pour tout ce que j'ai souffert. »

La femme, remettant l'enfant à terre, dit qu'à bien des égards il avait raison, et qu'il pouvait faire ou ne pas faire ce qu'il voulait. Et en même temps elle reprit ses béquilles et voulut partir. Kohlhaas répéta sa question, concernant le contenu du merveilleux billet. Et comme elle répondait rapidement qu'il pouvait l'ouvrir, bien que ce ne fût qu'une simple curiosité, alors il désira avoir des explications sur mille autres choses, avant qu'elle le quittât ; qui était-elle ? comment avait-elle acquis la science qu'elle possédait ? pourquoi avait-elle refusé le billet à l'Électeur, pour lequel il avait pourtant été écrit, et pourquoi entre tant de milliers d'hommes, lui avait-elle remis à lui, qui n'avait jamais rien réclamé de sa science, le merveilleux papier ?

En ce même moment se fit entendre le bruit de quelques agents de police qui montaient l'escalier, de sorte que la femme, craignant subitement d'être surprise par eux dans ces chambres, répondit : « Au revoir, Kohlhaas, au revoir ! Quand nous nous reverrons, tu sauras l'explication de tout cela ! » Et se tournant vers la porte, elle s'écria : « Adieu, petits enfants, adieu ! », embrassa à la ronde la petite famille, et sortit.

Cependant l'Électeur de Saxe, livré à ses lamentables réflexions, avait fait appeler deux astrologues, du nom d'Oldenholm et d'Oléarius, qui, à cette époque, étaient très renommés en Saxe, et les avait consultés sur le contenu du mystérieux billet, si important pour lui et pour ses descendants. Ces deux hommes, après de profondes recherches continuées pendant plusieurs jours dans la tour du château à Dresde, n'ayant pu tomber d'accord sur la question de savoir si la prophétie s'appliquait à des siècles postérieurs ou au temps présent, et s'il s'agissait peut-être de la couronne de Pologne, avec laquelle les rapports étaient encore à la guerre, le résultat fut que ce savant débat, loin de dissiper l'inquiétude, ou pour mieux dire le désespoir, dans lequel se trouvait le malheureux prince, ne fit que l'accroître jusqu'à un degré insupportable à son âme. À cela s'ajouta cette circonstance, que le chambellan chargea sa femme qui était sur le point de venir le rejoindre à Berlin, d'informer habilement l'Électeur, avant son départ, de l'insuccès d'une tentative qu'il avait faite avec une femme, qui depuis ne s'était plus laissé voir, et du peu d'espoir qu'il restait de s'emparer du billet en possession duquel Kohlhaas se trouvait, puisque la sentence de mort prononcée contre lui venait, après un minutieux examen des actes, d'être signée par l'Électeur de Brandebourg et que l'exécution était déjà fixée au lundi après le dimanche des Rameaux. À cette nouvelle, l'Électeur, le cœur déchiré de chagrin et de regrets,

s'enferma dans sa chambre pendant trois jours, comme un désespéré, las de la vie, sans prendre de nourriture ; puis tout à coup, le troisième jour, après avoir brièvement avisé l'administration qu'il partait pour la chasse, chez le prince de Dessau, il disparut de Dresde. Où il se rendit vraiment, et s'il se dirigea vers Dessau, c'est ce que nous ne pouvons affirmer, puisque les chroniques, que nous compulsions pour ce récit, se contredisaient étrangement sur ce point. Ce qui est certain, c'est que le prince de Dessau, hors d'état de chasser, se trouvait à cette époque malade à Brunswick, chez son oncle, le duc Henri, et que Dame Héloïse arriva le lendemain soir à Berlin, chez son époux, le chambellan Kunz, en compagnie d'un comte de Kœnigstein, qu'elle faisait passer pour son cousin.

Sur ces entrefaites, par ordre de l'Électeur, la sentence capitale avait été lue à Kohlhaas, les chaînes lui avaient été enlevées, et on lui avait restitué les papiers relatifs à sa fortune qui lui avaient été refusés à Dresde. Les conseillers qui avaient dirigé le jugement lui ayant demandé comment il voulait qu'on disposât de ses biens, après sa mort, il rédigea avec l'aide d'un notaire un testament en faveur de ses enfants et institua le bailli de Kohlhaasenbrück, son brave ami, comme leur tuteur. Rien ne peut se comparer au calme et à la sérénité de ses derniers jours après ces dispositions. En effet, par un ordre spécial de l'Électeur, le cachot même où il était enfermé avait été ouvert ; et, jour et nuit, ses amis, dont il possédait un grand nombre dans la ville, avaient libre accès près de lui.

Il eut même encore la satisfaction d'être visité dans sa prison par le théologien Jacob Freising, venu de la part du docteur Luther, avec une lettre autographe sans doute très remarquable, mais qui a été perdue. Il reçut de cet ecclésiastique, en présence de deux pasteurs du Brandebourg qui l'assistaient, le bienfait de la sainte communion.

Enfin arriva le fatal lundi, lendemain des Rameaux, où il devait expier sa trop prompte tentative de se faire à lui-même justice dans ce monde ! La ville, dans une agitation universelle, ne pouvait encore se décider à renoncer à l'espoir d'une décision souveraine qui le sauverait. Il franchit la porte de sa prison, escorté d'une forte garde, conduit par le théologien Jacob Freising, et portant ses deux garçons sur les bras (c'était une faveur qu'il avait expressément sollicitée devant la barre du tribunal). Tous ses amis rassemblés dans la rue lui serraient la main et lui disaient douloureusement adieu, lorsque l'intendant du château électoral, l'air bouleversé, se précipita vers lui et lui donna un papier, qu'une vieille femme, disait-il, lui avait remis pour lui. Tout en regardant d'un air distrait cet homme qu'il connaissait peu, Kohlhaas ouvrit ce papier, dont le cachet empreint sur la gomme-laque lui rappela aussitôt la fameuse bohémienne. Mais

qui décrira l'étonnement qui s'empara de lui lorsqu'il y lut l'avis suivant : « Kohlhaas, l'Électeur de Saxe est à Berlin : il a pris les devants sur la place de l'exécution ; tu le reconnaîtras, si tu y tiens, à un chapeau orné de plumes bleues et blanches. L'intention avec laquelle il vient, je n'ai pas besoin de te la dire, c'est de déterrer la cassolette aussitôt que tu seras enterré et de faire ouvrir le billet qu'elle renferme. Ton Élisabeth. » Kohlhaas, extrêmement troublé, se tourna vers l'intendant, lui demanda s'il connaissait l'étrange femme qui lui avait remis le billet. Celui-ci répondit : « Kohlhaas, la femme... », puis s'arrêta court, balbutia et trembla de tous ses membres, de sorte que Kohlhaas, entraîné par le cortège, qui en cet instant se remit en marche, ne put entendre ce que l'homme avait à lui annoncer. En arrivant sur la place de l'exécution, il aperçut, au milieu d'une foule immense, l'Électeur de Brandebourg à cheval avec sa suite parmi laquelle se trouvait aussi archichancelier Henri de Geusau ; à sa droite, l'avocat impérial François Müller, tenant une copie de la sentence de mort à la main ; à sa gauche, avec l'arrêt de la cour de Dresde, son propre avocat, le jurisconsulte Antoine Zäuner. Au milieu du demi-cercle que formait le peuple, se tenait un héraut avec un paquet d'effets, et les deux chevaux brillants de santé, et frappant le sol de leurs sabots.

Comme nous l'avons dit, en effet, l'archichancelier Henri avait fait donner suite de point en point et sans restriction aux récriminations de son maître à Dresde, contre le chevalier Wenceslas de Tronka. Les chevaux, retirés des mains de l'équarrisseur qui les nourrissait, avaient été purifiés de cette ignominie par une cérémonie qui consistait à agiter un drapeau au-dessus de leurs têtes ; puis, nourris par les gens du baron jusqu'à ce qu'ils eussent recouvré leur embonpoint, ils avaient été remis, en présence d'une commission nommée à cet effet, à l'avocat sur le marché de Dresde.

L'Électeur, placé sur une éminence, au pied de laquelle Kohlhaas s'avança escorté de sa garde, lui adressa ces paroles : « Eh bien, Kohlhaas, voici le jour où justice t'est faite ! Vois, je te remets ici tout ce qui t'a été enlevé par violence à la Tronkenbourg, et que je devais, comme ton seigneur, te faire restituer : les chevaux, la cravate, les florins d'or, le linge, jusqu'aux frais de traitement de ton serviteur Herse, tombé à Mühlberg. Es-tu content de moi ? »

Kohlhaas, en parcourant avec de grands yeux brillants de joie l'arrêt qui sur un signe de l'archichancelier lui était présenté, posa à terre près de lui les deux enfants qu'il portait sur les bras. Ayant pris encore lecture d'un article de l'arrêt par lequel le baron Wenceslas était condamné à deux ans de prison, il se prosterna de loin, dominé par ses sentiments, les mains croisées sur la poitrine devant l'Électeur.

En se relevant, il assura, avec allégresse et la main sur son cœur, à l'archichancelier que son vœu le plus cher en ce monde était exaucé. Il s'approcha des chevaux, contempla leur encolure et caressa leur belle crinière. Puis, revenant vers le chancelier, lui déclara gaiement qu'il en faisait présent à ses deux fils Henri et Léopold. Le chancelier Henri de Geusau, attendri, se pencha vers lui de dessus son cheval, et lui promit, au nom de l'Électeur, que sa dernière volonté serait accomplie comme un devoir sacré, et il l'invita à disposer à son gré des autres objets contenus dans le paquet.

Alors Kohlhaas appela la vieille mère de Herse qu'il avait aperçue dans la foule sur la place, et en lui remettant les objets, il dit : « Prends, bonne mère, voici ce qui t'appartient ! » Et il y ajouta encore, pour la soulager et la soigner dans ses vieux jours, le montant d'une indemnité qui lui avait été accordée à lui-même, et qui se trouvait jointe au paquet.

L'Électeur reprit : « Et bien, Kohlhaas, le marchand de chevaux, maintenant que justice vient de t'être rendue, prépare-toi à ton tour à faire satisfaction à Sa Majesté Impériale, dont l'avocat est céans, parce que tu as violé la paix de l'Empire ! »

Kohlhaas, ôtant son chapeau et le jetant à terre, dit qu'il était prêt. Il reprit encore ses enfants dans ses bras, les pressa sur son cœur, puis les remit au bailli de Kohlhaasenbrück. Pendant que celui-ci, dont les yeux se remplissaient de larmes, les emmenait silencieusement hors de la place, Kohlhaas s'avança vers le billot. Il venait de dénouer sa cravate et ouvrait son pourpoint, lorsque, en jetant un regard rapide sur le cercle que le peuple formait, il aperçut à une petite distance, entre deux chevaliers qui le couvraient de leurs personnes, le fameux personnage aux plumes bleues et blanches. Kohlhaas, d'un mouvement soudain qui surprit la garde dont il était entouré, s'avança tout près de lui, détacha la casquette de sa poitrine, en tira le billet, le décacheta, le parcourut, et, les yeux fixés sur l'homme au panache bleu et blanc, qui déjà commençait à se bercer d'une douce espérance... le mit dans sa bouche et l'avalait. À cet aspect, l'homme au panache bleu et blanc tomba sans connaissance au milieu de convulsions. Mais Kohlhaas, pendant que les compagnons de l'homme, consternés, se baissaient pour le relever, se tourna vers l'échafaud, où sa tête tomba sous la hache du bourreau.

Ici finit l'histoire de Kohlhaas. On plaça le cadavre dans un cercueil, au milieu des gémissements de tout le peuple ; et pendant que les porteurs l'enlevaient pour aller lui donner une sépulture convenable dans le cimetière du faubourg, l'Électeur manda les fils du mort et les arma chevaliers en annonçant à l'archichancelier qu'ils seraient élevés

dans son école de pages.

L'Électeur de Saxe retourna bientôt après, déchiré dans son corps et son âme, à Dresde, où l'on peut lire la suite dans l'histoire.

Quelques robustes et joyeux descendants de Kohlhaas vivaient encore au siècle dernier dans le Mecklembourg.

Note à propos de l'adaptation cinématographique

Michael Kohlhaas est une nouvelle de Heinrich von Kleist, inspirée de l'histoire vraie d'un marchand qui, victime de l'injustice d'un seigneur, mit une province d'Allemagne à feu et à sang pour obtenir réparation. C'est l'histoire d'un homme seul qui s'oppose à la société toute entière, préfigurant en cela tout un pan de notre littérature moderne. Franz Kafka, dont c'était le livre préféré parmi toute la littérature allemande, disait que la lecture de *Michael Kohlhaas* avait été pour lui à l'origine de son désir d'écrire.

J'ai lu *Michael Kohlhaas* à l'âge de vingt-cinq ans. Immédiatement j'ai pensé à un film mais je ne m'en sentais pas capable. J'étais jeune, un tel film risquait d'être cher, complexe à mettre en œuvre et j'avais à l'époque trois écrasants modèles : *Aguirre, ou la colère de Dieu* de Werner Herzog, *Les Sept Samouraïs* d'Akira Kurosawa, et *Andrei Roublev* d'Andrei Tarkovski. Je pensais devoir attendre une sagesse et une maîtrise... qui ne sont jamais venues. Vingt-cinq ans plus tard, j'ai fini par me dire que si j'attendais encore je ne sais quel don du ciel, je pourrais bien ne jamais réaliser ce film. Alors je me suis lancé...

Le personnage de Kohlhaas me passionnait, sa dignité, sa fulgurance. On lit *Michael Kohlhaas* comme on suit les traces d'une boule de feu. Je me souviens, lors de ma première lecture, avoir été particulièrement frappé par ce moment incroyable où, à deux doigts de renverser le pays, Kohlhaas dissout son armée et rentre chez lui. Acceptant de redevenir un homme ordinaire parce qu'il a soudain obtenu ce qu'il demandait depuis le début : le droit de voir sa plainte examinée par un tribunal. Cette rigueur, qui est la marque de Kohlhaas, m'a bouleversé et me bouleverse toujours. Qu'un homme gagne, par son courage et sa détermination, la possibilité de prendre le pouvoir mais y renonce par droiture morale, est à mes yeux une des plus belles histoires politiques qu'on puisse raconter.

Avec Christelle Berthevas, ma co-scénariste, nous avons pris un certain nombre de libertés vis-à-vis du texte de la nouvelle. La plus flagrante concerne la langue. J'aime et j'admire la littérature allemande mais je n'ai aucune notion d'allemand. Je voulais tourner en français. Nous n'avions alors d'autre solution que de franciser l'histoire. Pour conserver le rapport des personnages au protestantisme naissant, les Cévennes se sont imposées : au début du XVI^e siècle, catholiques et protestants ont vécu pacifiquement dans cette rude et

magnifique région. Par ailleurs, la nouvelle de Kleist comportait une intrigue secondaire de nature fantastique, incompatible avec le matérialisme décidé de mon film, et que j'ai complètement laissée de côté. Nous avons décidé de développer certains personnages trop secondaires, afin de sortir Kohlhaas d'une trop grande « solitude héroïque ». Sa propre fille, le prédicant, le jeune valet Jérémie, le convers manchot ont été quasiment créés de toutes pièces. Enfin, les dialogues ont été intégralement réécrits, dans une langue volontairement contemporaine. Toutes ces libertés avec le texte original, Christelle Berthevas et moi-même les avons prises pour mieux servir l'idée de Kleist, idée qui ne nous semblait ni allemande ni française, mais universelle.

Nous avons écrit ce qu'il est convenu d'appeler un scénario littéraire, où la part des descriptions est prépondérante, où l'écriture même simule quelque chose de la future partition cinématographique. Ayant besoin de vérifier, par l'écriture, la réalité matérielle d'une histoire supposée se dérouler en un siècle lointain, je me suis acharné à décrire le moindre détail parce que je voulais « voir » la moindre chose que le scénario racontait. L'écrire pour le voir. Le voir pour le faire... Il y avait ici tout un monde à inventer. Raconter une histoire vécue par des gens ayant existé quelque part en France au XVI^e siècle, c'est prétendre être capable d'inventer une langue, des sentiments, des rituels intimes, des actes de la vie quotidienne, sur lesquels même les historiens avouent savoir peu de choses. C'est, pour un metteur en scène, l'obligation de faire des choix à chaque situation, chaque geste, chaque mot. Raison pour laquelle j'ai éprouvé un tel besoin de précision.

Michael Kohlhaas est une histoire inscrite dans son temps, la Renaissance, à la croisée de deux époques. Dans les campagnes, une petite aristocratie appauvrie dispose encore de prérogatives féodales héritées du Moyen Âge. Dans les villes, un nouveau monde se développe, au sein duquel des bourgeois éduqués manquent encore d'un véritable poids politique. Dans le film, trois figures s'affrontent : celle, féodale, déjà spectrale, du jeune baron, cause de l'injustice ; celle du marchand Kohlhaas, futur citoyen de droit, victime d'injustice et capable d'une révolte dont la limite sera l'individualisme ; enfin, préfigurant le révolutionnaire, celle du jeune valet Jérémie, porteur des utopies de liberté et de bonheur des révoltes paysannes qui ont secoué la France comme l'Allemagne dans les années 1520-1530.

Mais *Michael Kohlhaas* témoigne à mon sens également d'une formidable intuition de notre monde contemporain : comment un marchand respecté, mari aimant, père attentif, devient-il un véritable fanatique, pur corps porteur d'idée fixe ? Quelle puissance de mort se

met soudain à l'œuvre chez ce paisible commerçant d'il y a cinq siècles ? Il y a, dans ces questions, l'essentiel de nos inquiétudes politiques pour le monde d'aujourd'hui. Kohlhaas est-il un révolutionnaire ? Est-il une sorte de terroriste avant la lettre ?

Victime d'une injustice, Kohlhaas réclame son droit mais la société ne s'acquitte pas de son devoir envers lui. Il s'en déclare alors brutalement l'ennemi et choisit la violence, avec pour seul guide moral un sens de la justice affuté comme une lame. Il entraîne sa troupe dans des actions brutales, sans stratégie politique. Sa cause est individuelle, pas collective. Obtenir réparation devient pour lui plus important que la vie. La sienne ou celle des autres.

Le mouvement de la nouvelle de Kleist est intéressant parce que l'injustice que Kohlhaas subit nous rend d'abord le personnage sympathique. Mais à mesure qu'on s'enfonce avec lui dans l'exercice de sa vengeance, la démesure de sa réponse à la société nous fait horreur et, malgré notre amitié de principe pour la victime qu'il a été, nous finissons par souhaiter l'échec du bourreau qu'il est en train de devenir. Kohlhaas n'est pas un révolutionnaire. C'est un individu banal qui, au nom d'une injustice, devient l'ennemi absolu de la société toute entière. Son refrain entêté – « *Je veux mes chevaux comme ils étaient* » – révèle son incapacité au compromis. Alors peut-être Kohlhaas est-il une sorte de terroriste mais je n'oublie pas le point de vue du philosophe allemand du droit, Rudolf von Jhering, pour qui Kohlhaas fut un précurseur dans la lutte pour le droit, une sorte de pré-révolutionnaire luttant contre les privilèges. Pour Jhering, il est injuste d'accuser Kohlhaas d'individualisme, car lutter pour son propre droit, c'est toujours lutter pour le droit des autres. Selon lui, Kohlhaas est un *héros du droit*, qui fait don de sa vie pour une idée. Juger Kohlhaas est une affaire complexe.

Le romantisme de Kleist s'exprime dans une fascination pour la violence des personnages et des situations. Massacres, pillages, exécutions se déroulent dans la nouvelle un peu comme il est courant de les représenter de nos jours dans le cinéma spectaculaire, où la violence est toujours enfiévrée, prise dans le vertige d'un certain lyrisme : l'incendie, l'explosion étant à mon sens le symptôme par excellence de cette idéalisation, de cette spiritualisation de la violence. J'ai préféré pour le film un traitement froid de la violence. Montrer qu'on a peur, qu'on a mal, qu'on a peur d'avoir mal, que ceux qui attaquent ont aussi peur que ceux qui sont attaqués. Rendre à la violence sa laideur véritable, en un siècle où il était difficile de soigner et impossible de soulager.

Les films historiques sont souvent frappés d'une sorte de raideur

académique. Parce qu'ils coûtent plus chers qu'un film contemporain, mais aussi parce qu'un fantasme assez répandu voudrait qu'un film historique, appelé aussi « film en costumes », soit plus beau, parce que plus plastique, qu'un film contemporain. J'ai souhaité que le travail des décors et des costumes soit discret, presque invisible. De l'ordre de l'évocation plus que de la fidèle reconstitution. Ainsi, pour que la représentation d'un coin d'Europe au XVI^e siècle soit vraie, vivante, qu'elle nous touche par la qualité des êtres et de leurs sentiments plus que par la beauté des costumes et des décors dans lesquels ils évoluent, j'ai voulu que l'image et le son du film soient peu sophistiqués. Que le film respire au présent. Comme un documentaire au XVI^e siècle.

L'économie faisant loi, j'ai également pris le parti de privilégier l'extérieur, qui est plus juste historiquement et place l'acteur, comme le spectateur, dans un environnement familier, contemporain : la nature. Ce n'est jamais le cas en intérieur, même reconstitué *a minima*. Tourner en intérieur demande l'intervention préalable de la décoration et la mise en place de la lumière. Chaque fois que j'ai pu, j'ai déplacé en extérieur des scènes prévues en intérieur. Ces extérieurs, j'ai voulu très tôt qu'ils soient des paysages de montagne. Dans un premier temps, pour se protéger de toute « pollution contemporaine », mais aussi à cause du caractère du personnage. Si Kohlhaas était un paysage, il serait des montagnes. Austères. Magnifiques. Comme le visage de Mads Mikkelsen. Nous avons choisi les Cévennes et le Vercors. Le Vercors renvoie à l'histoire de la Résistance. Les Cévennes, à une autre forme de résistance, fondamentale dans la nouvelle de Kleist : la Réforme. Kohlhaas est protestant. Cela veut dire : un homme lisant la Bible dans sa langue, sans clergé médiateur, ayant si bien intégré la Loi qu'il prétendra un jour avoir raison contre la société toute entière.

Par souci d'économie, nous nous sommes imposé un seul costume par personnage. Il n'y a que Kohlhaas qui change de veste, lorsqu'il part faire la guerre. Et encore, il garde son pantalon. Lorsque j'ai rencontré Anina Diener, la créatrice des costumes, je lui ai déclaré vouloir m'inspirer de la mode allemande telle qu'on la voit chez Dürer, Cranach, Urs Graf ou Holbein, parce qu'elle était plus moderne. Stylisée, elle évoquerait le western : comme la robe offerte à la femme de Kohlhaas, Judith, réalisée d'après *La Madone* de Holbein, ou la veste de guerre de Kohlhaas, pourtant inspirée d'un haut du XVI^e siècle, qui ressemble à une veste d'officier de la guerre de Sécession. Nous avons un grand principe : couleur et formes anciennes aux catholiques, noir et coupes modernes aux protestants. Par ailleurs, mon désir étant que les costumes ne ressortent pas des décors, Anina

Diener s'est efforcée de les teindre aux couleurs des paysages dans lesquels nous tournions. J'ai également insisté pour que nous ayons des costumes qui ne fassent pas de bruit. Je voulais que le spectateur oublie l'époque. L'économie budgétaire du film a finalement servi l'économie de la mise en scène.

Je crois qu'au fond je voulais faire une sorte de western. Un film où le récit, les personnages, leurs émotions, leur inscription dans la nature, la présence des animaux seraient ce qui compte. Grâce à Kleist, j'avais un personnage fort. Une histoire ample comme une légende. Il ne restait qu'à disposer du vivant devant la caméra et à raconter l'histoire sans effets. Pas trop d'idées préconçues de mise en scène ou de savants mouvements de caméra, pas de grands principes sonores... rien que ce qui était nécessaire à la vie des personnages et au récit. Dit comme ça, cela paraît simple, mais ce que cela supposait, jusque dans les moindres détails, n'a en fait été facile pour personne.

Avec Jeanne Lapoirie, la directrice de la photographie, nous avons procédé à un ensemble de choix, presque toujours dictés par l'économie budgétaire, mais dont je savais qu'ils nous emmenaient vers une réelle économie de mise en scène. Nous étions légers : presque pas de machinerie, peu de projecteurs. En regardant *Les Sept Samouraïs*, nous avons été frappés par l'emploi sec et dynamique du panoramique chez Kurosawa. Nous en avons fait la figure principale de notre film. Pour le reste, nous nous sommes efforcés de tourner aux meilleures heures du jour : aube, crépuscule, entre chien et loup. Quand on travaille en lumière naturelle, la qualité première est de composer avec le temps qu'il fait. Il est également important de ne pas trop chercher à « maîtriser ». Une ombre, un reflet, une fausse teinte sont souvent des accidents miraculeux. Jeanne et moi aimions laisser agir le hasard. Le soleil, les nuages, le vent, la brume gagnent à être traités comme de véritables acteurs de la mise en scène.

Jean-Pierre Duret, ingénieur du son qui a travaillé avec Maurice Pialat et les frères Dardenne, rêvait, pour *Michael Kohlhaas*, d'un film composé intégralement des sons de la nature et des animaux, pris sur le tournage. Levé le premier, couché le dernier, il a quasiment doublé ses journées de travail pour donner au film cette épaisseur sonore. Il y a bien sûr la musique organique de Martin Wheeler, l'intense travail des monteurs son, mais on peut dire que l'objectif de Jean-Pierre Duret a été atteint : les sons de la nature font battre le cœur du film.

Je ne voyais pas d'acteur français pour incarner Kohlhaas. Je cherchais l'équivalent d'un Clint Eastwood, avec trente ans de moins. Je ne crois pas que nous ayons ça chez nous. Sarah Teper, directrice de casting, mentionne un jour le nom de Mads Mikkelsen. Sur

Internet, je découvre le visage d'un homme... comment dire... j'ai d'abord dit non, ça ne me semble pas une bonne idée que Kohlhaas ait un visage si... comment dire ? Nous continuons donc à chercher : acteurs anglais, polonais, italiens, puis revient le nom de cet acteur danois. Je découvre la trilogie *Pusher* (Nicolas Winding Refn, 1996, 2004, 2006), abasourdi par la ressource de l'acteur, mais je continue de douter qu'il puisse être Kohlhaas, homme pieux et bon père de famille. C'est en voyant *After the Wedding* (Suzanne Bier, 2006), où il joue le rôle d'un homme ordinaire, que je suis convaincu.

Nous faisons traduire le scénario, l'envoyons à son agent. Le scénario lui plaît, il souhaite me rencontrer. Le producteur Serge Lalou et moi prenons l'avion pour déjeuner à Copenhague avec Mads Mikkelsen. Mads a son idée du personnage. J'ai la mienne. Nous parlons fort. Au retour, dans l'avion, je fais remarquer à mon producteur que Mads et moi venons d'avoir notre première séance de travail. *Le Guerrier silencieux* (Nicolas Winding Refn, 2010) sort à Paris quinze jours plus tard.

La langue est souvent un problème lorsqu'on dirige un acteur. Parce qu'un metteur en scène a toujours tendance à trop parler. Je me rappelle notre premier jour de tournage. Mads et moi nous connaissions déjà bien, ayant vécu une longue et intense préparation faite d'équitation, de travail sur le texte et de moments de convivialité. Mais le premier jour de tournage, il s'est mis d'un coup à ne plus rien comprendre. Il était totalement perdu. Parce que je m'étais mis à parler, beaucoup trop, à donner des raisons, des explications. En fait, je pensais à voix haute. C'était normal qu'il ne comprenne plus rien. J'ai mis du temps à comprendre ce qui nous arrivait. Il a eu peur. Moi aussi. C'était le premier jour. Huit semaines de tournage nous attendaient. Alors je me suis mis à faire ce qu'on devrait toujours faire avec les acteurs : je lui ai demandé des choses concrètes, des gestes, des mouvements, parler fort, doucement, vite, lentement, etc. Sans explication. Il écoutait, réfléchissait, puis faisait ce que je lui demandais. Même quand il ne comprenait pas, il était toujours partant pour essayer. Et nous avons travaillé comme ça, jusqu'au dernier jour.

Arnaud des Pallières

Né en 1961, Arnaud des Pallières, passionné de littérature et de philosophie, s'est essayé à la mise en scène de théâtre avant

d'entreprendre des études de cinéma à la FEMIS (école nationale supérieure des métiers de l'image et du son). Réalisateur puissant et inspiré, son œuvre revendique à la fois une stylisation artistique et un engagement politique. *Parc* (2006) est adapté d'un roman de John Cheever. *Les Lumières de Bullet Park* a été présenté à la 65^e Mostra de Venise (2008). En parallèle à la préparation de son film *Michael Kohlhaas*, il a travaillé au montage d'un documentaire pour la télévision à partir d'images d'archives : *Poussières d'Amérique*.

Principaux personnages du film

Le Gouverneur

Aristocrate vieille école et ami de Kohlhaas, pour lequel il éprouve estime et affection. Trop sûr de son autorité martiale, le vieil officier ne mesure pas ses limites stratégiques.

Bruno Ganz éprouvait-il la nostalgie d'un film français d'après Kleist ? Je n'ai jamais vraiment compris ce qui nous a valu le privilège de sa présence parmi nous. Son silence désolé, au bord des larmes, à la dernière heure de Kohlhaas, est pour moi l'un des grands moments du film.

Lisbeth (fille de Kohlhaas)

Liane blonde et gracieuse, Lisbeth a neuf ans. Très proche de son père dont elle a hérité le sérieux et la gravité, elle en devient progressivement le témoin critique.

Au début, Mélusine Mayance était une petite jeune fille normale de son âge : gaie, souriante. Au fur et à mesure du tournage ses traits se sont durcis, son visage s'est assombri. À la fin, elle ressemblait à Mads. Mélusine n'est pas une enfant actrice, c'est une actrice.

Judith (femme de Kohlhaas)

Judith est belle, simplement belle. Animée de la vivacité confiante d'une femme amoureuse de son mari, elle remplit la vie domestique d'un mélange de fantaisie et de sérieux buté.

Les toutes premières scènes du film que nous avons tournées ont été les scènes de la vie domestique du couple Kohlhaas. Vie quotidienne, intimité amoureuse, travail autour des chevaux. Delphine Chuillot a fait entrer Mads en douceur dans le film. Il n'a cessé de l'en remercier, tout au long du tournage.

César

Ancien soldat devenu valet, César connaît parfaitement les chevaux,

au point d'avoir transmis une part de son savoir à Kohlhaas. Son maître a rarement d'ordres à lui donner, tant ce rude serviteur presque muet sait ce qu'il a à faire.

David Bennent, mythique tambour de Schlöndorff, est également un excellent cavalier. Lors de la scène de son enterrement, il a tenu à être lui-même emmaillotté dans un des trois linceuls, à recevoir la terre. Le soir-même du tournage de cette scène, il apprenait la mort de son père, le grand acteur Heinz Bennent.

Jérémie

Aux côtés de Kohlhaas, qui le traite comme un fils, ce fougueux valet de seize ans observe le monde en silence. Il hérite de son maître son sens aigu de la justice.

Lors d'une audition pour le rôle, Paul Bartel avoua n'avoir peur de rien, sauf des chevaux ! Il s'est accroché. Nous aussi. Dans le film, il semble aussi à l'aise à cheval que n'importe quel adolescent sur son scooter.

Le prédicant

Conseiller religieux de la famille Kohlhaas, ce jeune pasteur, pétri de douceur et de compassion, est comme un frère pour Lisbeth et comme un fils pour Kohlhaas.

J'ai découvert David Krossen 2006, dans un film allemand, *Les Enragés* (Detlev Buck, 2007). David avait quatorze ans. Il n'en avait que vingt lorsque nous avons tourné. À le voir et l'entendre dans le film, nul ne peut soupçonner que David ne parle ni ne comprend un seul mot de français. C'est un acteur d'une grâce infinie.

Le Baron

Inquiétant, maladif, le jeune baron tue le temps en tirant au pistolet. Une vie d'héritier qui, par faiblesse, par ennui, abandonne à ses gens la marche de son château.

Swann Arlaud est le fils du chef décorateur du film. J'ai mis longtemps à trouver l'acteur pour ce rôle alors qu'il était sous mon nez. Swann a un visage étonnant, moitié Patrick Dewaere, moitié Fred Chichin. Nous lui avons teint les cheveux en noir. Il est exactement tel que je l'imaginais à la lecture de la nouvelle de Kleist.

La Princesse.

Beauté rare. Derrière les gestes économes de la très jeune Princesse, à peine dix-sept ans, c'est l'autorité de son rang qui s'exprime.

J'ai très tôt imaginé Roxane Duran pour ce rôle. Je l'avais vue dans *Le Ruban blanc* de Michael Haneke où je l'avais trouvée singulière et impressionnante. Je crois qu'elle a été un peu étonnée de ne pas faire d'essai. Pour moi, elle portait déjà son personnage sur son visage. Un visage Renaissance.

Le Théologien

Inspiré de Luther et de Calvin, le théologien est une autorité intellectuelle de la religion réformée. Grand orateur, fin politique, quelque chose dans le regard fait peur. Une sorte de froideur, peu encline à la tolérance.

Denis Lavant devait interpréter le personnage de César. Mais le tournage de *Holly Motors* (Léos Carax) étant repoussé, nos dates devenaient incompatibles et il dut y renoncer. Pour ne pas perdre le privilège de travailler avec lui pour la première fois, j'ai eu l'idée de lui proposer ce rôle qui ne nécessitait que deux jours de tournage. Ces deux journées furent un éblouissement. La froide puissance de sa parole fait basculer l'histoire de Kohlhaas vers son dénouement fatal. Comment aujourd'hui imaginer un autre acteur que Denis Lavant pour ce rôle ?

A. d. P.

Entretien avec Mads Mikkelsen

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce projet ?

J'ai senti qu'il y avait là quelque chose de radical, d'exigeant. Pas seulement dans le personnage, mais aussi dans le scénario. Quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours dans notre métier. Une façon de raconter qui se met entièrement au service d'une idée. D'un personnage.

Lors de ma première rencontre à Copenhague avec Arnaud des Pallières, je ne savais rien de lui. Ni qui il était, ni ce qu'il avait fait. Deux heures plus tard, je ne savais pas plus qui il était, mais j'étais curieux de le savoir et de travailler avec lui. Nous nous sommes rencontrés dans un café. La plus grande partie de notre conversation s'est faite en anglais, et la plus grande partie avec Serge Lalou, son producteur, comme interprète. Arnaud a ce rapport bizarre et respectueux aux langues qui fait que, même si son anglais est bien au-dessus de la moyenne, il ne souhaite pas trop parler anglais (*rires*). Il était pourtant très présent lors de la conversation, même s'il n'est pas souvent intervenu directement. Ce qui rendait ses interventions (en français ou en anglais) d'autant plus intenses, quand enfin il disait quelque chose. Il était évident qu'il avait une mission à remplir avec ce film.

Qui est Michael Kohlhaas ?

Kohlhaas est un personnage unique. Il n'est pas comme vous et moi. Kohlhaas demande la chose la plus simple au monde (la justice, l'égalité des droits entre les hommes) et cela déclenche l'extrême autour de lui. Kohlhaas est un homme dont les idéaux sont bien plus grands que lui-même. Bien plus grands que sa propre vie.

Comment vous êtes-vous préparé pour ce rôle ?

En travaillant sur le scénario, d'abord. Mais la préparation la plus importante est toujours celle qu'on fait avec le metteur en scène. Je lui pose un maximum de questions, j'essaie d'obtenir un maximum de réponses, en acceptant de ne pas les avoir toutes avant de me lancer. J'essaie de me rapprocher des pensées et des sentiments du metteur en scène, de sa vision, et pas seulement du rôle que je vais jouer.

Lors de ma première rencontre avec Arnaud, j'étais venu avec des idées pour le personnage, des suggestions pour le scénario. Toutes très

raisonnables d'ailleurs. Arnaud les a balayées avec une salve de retentissants « Non. Non. Non... ». Je n'étais pas vraiment habitué à ça... Mais ça ne m'a pas gêné, parce qu'il s'exprimait avec passion et enthousiasme. Et qu'il m'a tout de suite expliqué pourquoi cette histoire devait être racontée comme il avait prévu de le faire, et pas autrement. Pendant la préparation qui a suivi, Arnaud et moi avons beaucoup parlé. On a (presque) tout abordé. Le tournage fut donc beaucoup moins bavard. Une collaboration avec de moins en moins de mots, chaque jour plus intuitive. Tout ayant été déjà longuement discuté.

Comment avez-vous travaillé sur le tournage avec Arnaud des Pallières ?

Avant la première prise, il ne disait rien. Il me laissait faire une proposition. Les indications venaient après. Ça pouvait être soit rien, soit beaucoup. Certaines scènes étaient dans la boîte en trois prises, d'autres demandaient une journée. Nous avons par exemple passé une journée entière à faire la scène où Kohlhaas tente désespérément de sauver sa femme agonisante. Une scène très dure physiquement et émotionnellement pour les deux acteurs, en un plan-séquence. Et si nous la refaisions autant, ce n'était pas parce que quelque chose n'allait pas. Mais parce que, au contraire, il y avait tant de possibilités qui semblaient justes, et qu'il était difficile de dire laquelle était la bonne. Dans le déroulement de la scène, les acteurs avaient une grande liberté. Et la fatigue en fin de journée était une bonne fatigue. La façon de travailler d'Arnaud ne m'a pas particulièrement surpris. On se connaissait maintenant. Chacun savait ce qu'il fallait faire pour que l'autre se sente libre. Le travail variait bien sûr en fonction de chaque scène à tourner, mais il était toujours empreint d'une certaine forme de pureté et d'intransigeance.

Quelle est la scène dont vous avez le souvenir le plus fort ?

Celle dont je viens de parler : Kohlhaas et sa femme à l'agonie. Et aussi ce moment incroyable où je mets un poulain au monde. On ne pouvait préparer la naissance du poulain que jusqu'à un certain point. Le faire en vrai, le faire seul, tout en jouant le rôle d'un homme qui en a l'habitude, dont c'est le quotidien, c'est autre chose. Je n'avais droit qu'à une seule prise. Sanabra, le dresseur de chevaux, l'homme qui nous a appris à monter correctement sur ce film, se tenait à côté de moi, hors champ. Il me soufflait ce que je devais faire, et puis à un moment, tout à coup, le poulain est venu. Je le tenais dans mes bras. Un moment absolument magique. Difficile de ne pas être submergé par l'émotion... mais c'était la vie quotidienne de Kohlhaas, et j'ai dû refouler cette émotion.

En quoi cette expérience de tournage a-t-elle été particulière, pour vous ?

Les chevaux occupaient la majeure partie de la vie de Kohlhaas, par conséquent pour moi aussi. Pendant la préparation, j'habitais chez Sanabra et sa famille. Chez eux, j'apprenais à vivre avec les chevaux, et à tout faire pour de vrai. J'étais entouré de chevaux magnifiques, dangereux et fous, mais qui se sont comportés jour après jour de mieux en mieux. Je suis moi aussi devenu plus habile, plus calme. Arnaud était parmi nous. Il nous parlait du film. J'étais entouré d'acteurs qui, comme moi, venaient travailler avec Arnaud et les chevaux. Sanabra m'a appris le français alternatif, le soir, autour d'un verre de vin. C'était une période particulièrement exigeante pour moi, en terme de travail, mais qui évoque aussi les plus heureux souvenirs.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile sur ce film ?

Le plus difficile ? La langue ! (*Rires.*) En tant qu'acteur, me sentir vivant dans une autre langue est le plus difficile et le plus important. Pas seulement me faire comprendre lorsque je prononce mes dialogues. Vivre et sentir dans la langue du film. Bien sûr, ça n'est pas suffisant. Il faut AUCI que mon texte soit compréhensible. Alors l'équilibre entre me sentir libre de jouer sans être obsédé par ma diction et être compréhensible lorsque je disais mon texte n'a pas toujours été facile à trouver. Arnaud et moi avons cherché et inventé une façon de travailler. Et surtout, nous n'avons jamais baissé les bras. Je crois... (*rires*).

Que pensez-vous que l'histoire de Kohlhaas peut nous apprendre sur nous-mêmes ?

Je ne crois pas qu'un film doive forcément nous apprendre quelque chose. Tant mieux si c'est le cas, mais ce n'est pas ma première préoccupation. Sinon je serais politicien ou pédagogue, pas acteur. Bien sûr, le film raconte une histoire. Il montre comment l'obsession de la justice peut produire l'injustice et l'aveuglement. Il montre un homme qui perd tout, à cause d'un idéal. Mais pour l'essentiel, et j'espère que ce sera le cas pour beaucoup de gens, l'histoire de Michael Kohlhaas est un voyage philosophique dans le cœur de l'homme.

Fin.

« Quand bien même le monde devrait périr »

En juin 1808, Heinrich von Kleist publie dans le sixième numéro de la revue *Phöbus* un premier état de son court roman *Michael Kohlhaas*¹. Ce « journal » littéraire qu'il conçoit et lance avec l'éditeur dresdois Adam Heinrich Müller – celui-là même qui a publié l'année précédente son *Amphytrion* (« d'après une comédie de Molière ») –, il aurait souhaité le placer sous l'aile protectrice du géant de l'époque : Goethe. Malheureusement, très vite, les deux hommes doivent se rendre à l'évidence : l'auteur des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, intendant du théâtre de Weimar, au service du duc de Saxe-Weimar, n'a pas l'intention d'y contribuer ; il garde ses distances avec leur projet éditorial, bientôt voué à l'échec : aucun auteur renommé ne se joint à eux² ; à la fin de l'année, avec le douzième numéro, l'aventure s'arrête. Du moins cela aura-t-il permis à Kleist de s'éditer lui-même, de donner à lire plusieurs fragments de ses drames (*La Cruche cassée*, *Penthesilée*, *Robert Guiscard*) et quelques-uns de ses courts romans (*Marquise d'O*). L'amitié des deux hommes n'y aura toutefois pas résisté. Et Kleist se sera heurté une nouvelle fois à l'impossibilité de tout ancrage dans l'existence.

Pas plus que la carrière militaire – débutée dans le camp contre-révolutionnaire (de 1793 à 1799), il aurait voulu se faire enroler aux côtés des troupes françaises amassées à Boulogne, avant l'assaut contre l'Angleterre, en 1803 –, la carrière littéraire ne s'offre à lui. Il aurait aimé que ses études universitaires le conduisissent à tenir quelques fondements dans la vérité, mais un gouffre d'incertitude s'était ouvert sous ses pieds à la lecture de Kant en 1801. Il ne pouvait envisager une vie de fonctionnaire dans l'administration prussienne. Il avait voulu embrasser la cause révolutionnaire, mais, trois ans plus tard, après les défaites de la Prusse à Iéna et à Auerstadt le 14 octobre 1806, une fois la Grande Armée entrée dans Berlin, il était soupçonné d'espionnage par les Français³, qui l'expédiaient, en tant que prisonnier de guerre, séjourner un mois dans une geôle du fort de Joux, puis à Châlons-sur-Marne. Il avait été libéré à l'été 1807, après la paix de Tilsit⁴. Kleist est ballotté par les événements et voué à l'incompréhension.

« Il n'était pas comme Schiller, maître de ses conflits, écrit de lui Stefan Zweig dans *Le Combat avec le démon*, il en était comme possédé. » « Déchiré par les sentiments qui s'opposaient en lui, il était en état

de tension perpétuelle, toujours frémissant, et il vibrait et résonnait comme une corde que le génie touchait⁵. »

Kleist aurait souhaité être reconnu par le vieux Goethe, dernière référence depuis la disparition de Schiller en 1805, du moins obtenir de lui un signe d'approbation. Il aurait voulu la gloire littéraire. Ne s'inscrit-il pas dans le programme « classique » défini par Goethe en travaillant le genre de la « *Novelle* » ? Après le *Décameron* de Boccace et les *Nouvelles exemplaires* de Cervantès, Goethe a désigné par ce terme une forme de récit qui rapporte un « événement inouï qui s'est produit ⁶ », une « situation unique, qui a signifié pour les personnes concernées un retournement du destin⁷ » : une dimension fortement symbolique émane donc du récit. En cela, dans cette forme littéraire, il s'agit moins de s'intéresser aux personnages qu'aux faits. Il se révèle inutile de rechercher des effets appuyés, il suffit de mener le récit avec rigueur et concision pour qu'il soit tendu comme un drame.

Michael Kohlhaas remplit pleinement les critères du genre, tant du point de vue du style que de l'anecdote. Heinrich von Kleist s'inspire de l'histoire de Hans Kohlhase, marchand installé à Cölln, île au bord de la Spree, dans les faubourgs de Berlin⁸, dans le Brandebourg, au début du XVI^e siècle. Du moins reprend-il tous les événements liés à ce personnage qui sont connus – ultérieurement seront retrouvés des actes et des pièces dont l'auteur n'avait pu avoir connaissance⁹. Il les puise dans une chronique ancienne¹⁰, indique-t-il en sous-titre.

Le Kohlhase historique se met en route le 1^{er} octobre 1532 pour la foire de Leipzig. En chemin, sur ordre d'un *junker*, hobereau du nom de Günther von Zaschwitz, deux de ses chevaux lui sont confisqués, au motif qu'il les aurait volés. L'homme chercha par les voies judiciaires habituelles à aller contre cette décision, et il porta ses recours jusqu'aux princes de Saxe et de Brandebourg. Le 13 mai de l'année suivante, dans le bourg de Düben, est organisée une conciliation, qui ne débouche sur aucun règlement : le chevalier von Zaschwitz est entre-temps mort et ses héritiers refusent de verser les dédommagements appropriés au préjudice qu'il a subi. Pour cette raison, en 1534, il leur déclare une vengeance (guerre) privée. Il incendie des maisons à Wittemberg, ville du duché de Saxe où vit Martin Luther depuis plus d'une vingtaine d'années. Kohlhase ne s'en tient pas là, il poursuit pendant plusieurs années sa vengeance en multipliant les crimes. Il est finalement arrêté, condamné à être rompu et exécuté le 22 mai 1540 à Berlin.

L'affaire doit une part de son retentissement à l'intervention de Martin Luther, qui adresse une lettre à Kohlhase en date du 8 décembre 1534, qui a été conservée et figure dans sa correspondance.

On comprend l'immense attrait qu'a dû revêtir pour Heinrich von Kleist ce « matériel ». Non seulement il lui offre un cas exemplaire : un homme aux prises avec une justice bafouée par les princes censés en être les garants, un homme ne sachant à quelle loi, à quelle juridiction, à quelle autorité s'en remettre pour être reconnu dans les torts qui lui ont été faits, tant est si bien qu'il se retourne contre elles. L'homme se fait rebelle et criminel au nom de la justice. L'ultime autorité, le Souverain (à la tête du Saint Empire), est mise à mal : c'est toute la structure de la société qui est ébranlée par l'affaire.

En produisant un passage de la lettre de Luther au cœur de son récit, Kleist ressuscite d'un coup, à peu de frais et avec puissance, les temps troublés de la « Protestation ». Depuis le 31 octobre 1517, jour où, selon son ami juriste et théologien Philip Melanchton, il a placardé sur les portes de l'église de la Toussaint ses 95 thèses contre l'Église catholique romaine, contre le pape et le haut-clergé, et surtout depuis leur diffusion par l'imprimerie, la Réforme a bouleversé de nombreux États et principautés du Saint Empire romain germanique, à commencer par l'Électorat de Saxe : celui-ci a été parmi les premiers touchés par le mouvement de conversion à la religion réformée des princes et des populations, qui gagne de nombreuses villes et territoires. Après avoir été mis au ban de l'Empire par Charles-Quint et excommunié par le pape, Luther vit désormais sous la protection du prince de Saxe et promeut le nouvel ordre, conforme aux Évangiles et à l'idée de justice tant au ciel que sur terre.

Mais surtout, la personne de Luther, nimbée du prestige de son intransigeance, permet à Kleist d'articuler formidablement le double brin de l'Histoire, la grande et la petite, et d'appuyer au point névralgique de son moteur (révolutionnaire) : les incohérences et conflits dans l'organisation des pouvoirs, la ruine menaçant des architectures institutionnelles « ne tenant plus ».

Aussitôt le théâtre de l'Histoire, bien que non explicité, se déploie dans le court roman, et Kleist indique au lecteur que la scène des années 1530 est à lire au prisme de celle des années 1805-1810. Il n'y a alors pas meilleur révélateur que les conflits entre les systèmes juridiques, entre les anciens et le nouveau.

Dans le cas de Kohlhaas au début de la Renaissance et sous l'impact de la révolution luthérienne¹¹, les lois des États modernes en train d'advenir n'ont pas encore tout à fait abrogé les vieilles lois féodales, mais leur usage n'est plus guère accepté par le pouvoir central (la tête de l'État), comme ce droit de péage qui n'a plus lieu d'être, mais qui est quand même appliqué à Kohlhaas par le *junker* von Zaschwitz. Outre la question de la compétence entre les princes des États de Saxe

et de Brandebourg, quand les recours sont épuisés, Michael Kohlhaas décide d'utiliser de la vieille loi germanique, tombée en désuétude depuis des siècles, la *faïda* (en allemand, *die Fehde*) : c'est la possibilité qui est faite à l'homme libre d'exercer une vengeance privée si des infractions graves contre sa personne ou celles de sa maison, contre ses biens patrimoniaux ou contre son honneur ont été commises¹². Il s'agit donc de se faire justice soi-même. Au péril de la paix publique.

Dans le cas de la Prusse en 1807-1808, le sujet est éminemment politique et brûlant : « On assiste à la chute du Saint Empire romain germanique, et surtout au déclenchement des réformes prussiennes de Stein et Hardenberg, de Scharnhorst et Gneisenau, autrement dit au développement de ce [qui] sera appelé, à juste titre, l'«État administratif» – la réponse prussienne aux réalités politiques et militaires que Bonaparte venait de créer », résume le professeur de littérature Clemens Porschlegel : « Les réformateurs, se réclamant de la situation d'urgence consécutive à la désastreuse défaite face à Napoléon » dénoncent la faillite des lois – un « meurtre juridique du bien général » dit l'un d'eux –, et en appellent à une nouvelle législation, qui doit participer d'un plan de renforcement de l'État ; elle doit être faite non pas par les juristes, mais par les « administrateurs-experts¹³».

C'est dans ce contexte de débâcle militaire, de grand ébranlement de toute la société et devant le spectacle de tentative de réorganisation que Kleist publie donc sa première version de *Michael Kohlhaas*, qu'il reprendra pour en donner une version définitive en 1810. Comme beaucoup de littérateurs de l'époque, quand bien même il aurait aimé faire sien le programme « classique » de Goethe et de Schiller, celui de la *Bildung*, c'est-à-dire, précise Clemens Porschlegel, « la sphère de la haute culture, du bel esprit, [...], de la bonne société cultivée et bien éduquée » : bref, composer « une littérature sans État », qui tourne résolument le dos à la chose politique¹⁴, cela n'aurait pas été possible pour Kleist. La jeune génération romantique « observe, tel le moine à la mer du célèbre tableau de Caspar David Friedrich, la chute vertigineuse des anciens États allemands et l'impuissance de la nation culturelle face à l'impérialisme français. C'est à ce moment historique précis qu'intervient le réveil politique et que naît le rêve d'un régime politique approprié à cette nation¹⁵», formulé notamment par Fichte en 1807-1808 dans le fameux *Discours à la nation allemande*.

Kleist ne participera pas à l'aventure nationale, ni de la Prusse ni de l'Allemagne. Avant de se suicider avec son amie Henriette Vogel au bord du Wannsee, le 21 novembre 1811, il aura créé une deuxième revue, aussi peu couronnée de succès que la première, et demandé à réintégrer l'armée, mais ce patriotisme resta lettre morte. Marginal,

n'ayant obtenu aucune reconnaissance de son vivant, jeune homme perdu dans le siècle naissant dévasté par les guerres, il savait l'immense fragilité des conditions d'existence des hommes, les déceptions permanentes, les luttes perdues d'avance et le destin auquel on n'échappe pas, mais aussi la persévérance butée et digne dans la tourmente, quitte à être broyés. *Fiat justitia, pereat mundus*. « Que justice soit faite, quand bien même le monde irait à sa perte. » C'est cette modernité de *Kohlhaas* qui plaisait tant à l'autre K., Franz Kafka. Cependant, un siècle plus tard, quand K. frapperait à la porte du *Château*, il n'y aurait personne pour lui répondre. Plus rien ne ferait justice¹⁶.

L'éditeur.

1. En France, on imagine mal l'importance du roman de Kleist, incontournable parmi les classiques scolaires étudiés par le menu à l'école. Et on soupçonne moins encore que le texte donne lieu à une abondante littérature de commentaire mêlant les disciplines des lettres, du droit et de l'histoire.

En ce qui concerne la réception de l'œuvre de Kleist, au XIX^e siècle, Nietzsche aura joué un rôle déterminant. On note une première traduction en langue française : *Michel Kohlhaas, le marchand de chevaux : et autres contes* traduits de l'allemand et précédés d'une notice sur la vie de l'auteur, par A.-I. et J. Cherbuliez, A. Cherbuliez (Paris), 1830.

2. On notera que Novalis y publie quelques pièces. Dans le numéro de juin, un texte de Germaine de Staël est donné.

3. Il se fait arrêter une fois par l'Occupant français parce que, désirant se rendre à Dresde, il ne dispose pas d'un laissez-passer...

4. Signé fin juin et début juillet 1807, le traité de Tilsit met un terme à la campagne de Prusse et de Pologne de Napoléon I^{er}, par un double volet, signé par l'Empereur, d'une part avec la Russie, d'autre part avec la Prusse : celle-ci voit son territoire amputé de moitié. Le duché de Pologne est recréé. On se souvient du grand partage de territoires entre l'Empereur et le Tsar auquel il donne lieu, qui affecta tout le nord de l'Europe.

5. Stefan Zweig, *Le Combat avec le démon. Kleist, Hölderlin, Nietzsche* [1937], Le Livre de poche.

6. Définition de Goethe, rapportée par Kurt Rothman, *Kleine Geschichte der deutschen Literatur*, Reclam, 1989, p. 133.

7. Kurt Rothman, d'après la définition de Paul Heyse, *ibid*.

8. Aujourd'hui, au cœur du Berlin historique, il s'agit de l'« île des musées ».

9. Dès 1864, à Weimar, Carl August Hugo Burckhardt écrit un ouvrage intitulé en allemand *Le Hans Kollhase historique et le Michael Kohlhaase de Kleist, d'après de nouvelles archives découvertes* (Leipzig, Verlag von Vogel).

10. *Märkische Chronik des Peter Hafftitz*, verfasst um 1600, s. 528-541 zur Fehde Kohlhasen (« Chronique de la Marche de Peter Hafftitz, rédigé vers 1600 » ; sur la guerre privée de Kohlhasen).

11. Harold Berman, *Droit et Révolution. L'impact des Réformes protestantes sur la tradition juridique occidentale*, Fayard, coll. « Les quarante piliers », 2010.

12. Julien Maquet, « *Faire justice* » dans *le diocèse de Liège au Moyen Âge (viii^e-xii^e siècles)*,

13. Clemens Porschlegel, *Penser l'Allemagne. Littérature et politique aux xix^e et xx^e siècles*, Fayard, coll. « Les quarante piliers », 2009.

14. D'après l'analyse de Clemens Porschlegel, « Autour de la construction nationale », qui prend appui sur un court essai de Goethe, *Sans-culottisme* (1795), in *Penser l'Allemagne*, *op. cit.*

15. *Ibid.*

16. « Faire justice », c'est « rendre à celui qui est concerné ce qui lui appartient », selon une vieille maxime de droit romain, de manière à ce qu'il « devienne impossible de restaurer l'harmonie sociale troublée », in Julien Maquet, « *Faire justice* »..., *op. cit.*

Vie de Heinrich von Kleist

1777. Bernd Heinrich Wilhelm von Kleist naît le 18 octobre à Francfort-sur-Oder (Brandebourg, Allemagne). Il est le premier enfant du capitaine Joachim Friedrich von Kleist et de sa seconde épouse, Juliane Ulrike. Sa famille, modeste et fidèle à l'esprit de caste des *junkers*, appartient à l'aristocratie militaire prussienne : il est l'héritier d'un nom qu'illustra son grand-père, le poète-guerrier Ewald Christian von Kleist.

1778. Après la mort de son père, il poursuit ses études à Berlin, où il reçoit les leçons d'un précepteur en compagnie de son cousin Karl von Pannwitz.

1788. Il entre au Collège français de Berlin.

1792. Il commence une carrière militaire comme caporal au régiment de gardes de Potsdam, et participe à la campagne du Rhin.

1793. Mort de sa mère.

1797. Il est promu au grade de sous-lieutenant.

1798. Voyage dans le Hartz.

1799. Kleist quitte l'armée. Il s'inscrit à l'université de Francfort-sur-Oder, y étudie la physique, les mathématiques, le droit, le latin et l'histoire culturelle.

1800. Il se fiance avec Wilhelmine von Zenge. Long voyage vers Wurzburg. À son retour à Berlin, il commence à travailler au ministère de l'Économie.

1801. C'est à cette époque que survient sa « crise kantienne » : toute sa formation scientifique et tous ses projets sont remis en cause. Il part en voyage pour Paris, puis pour la Suisse.

1802. Kleist s'installe sur une petite île d'une rivière suisse, l'île Delosea, où il écrit *La Famille Schroffenstein* (initialement intitulé *La Famille Ghonorez*) et *La Cruche cassée*. En mai, il rompt avec Wilhelmine.

1803. Wieland, lisant *Robert Guiscard*, se persuade du génie de Kleist. Ce dernier, inquiet de l'amour que lui porte la fille de Wieland, Louise, de dix ans sa cadette, préfère partir. Il séjourne à Dresde, avant de partir en voyage en Suisse et en Italie. Au mois de septembre, Kleist est à Paris. Il brûle le manuscrit de *Robert Guiscard, duc des Normands* et tente de s'engager dans l'armée napoléonienne. Il est

renvoyé en Allemagne par l'ambassade de Prusse.

1804. De retour à Berlin, il demande un emploi au service de l'État.

1805. Kleist travaille au ministère des Finances. Il écrit des nouvelles (*La Marquise d'O* et *Michael Kohlhaas*), et débute la rédaction de *Penthesilée*.

1806. Malade, il demande un congé de six mois.

1807. Kleist est à Berlin d'où il veut partir pour Dresde. Les Français le soupçonnent d'espionnage, l'arrêtent. Il est incarcéré en France, au fort de Joux puis à Châlons-sur-Marne.

Publication de *Amphytrion*. Kleist est libéré le 9 juillet. Il est accueilli chaleureusement par les écrivains et penseurs de Dresde. À la fin de l'année, il achève *Penthesilée* et fonde, avec Heinrich Adam Müller, la revue *Phöbus*.

1808. La représentation de *La Cruche cassée* est un échec. Il se brouille avec Goethe. Durant l'été, il termine *La Petite Catherine de Heilbronn* puis *La Bataille d'Arminius*. Publication de *Penthesilée*. En juin paraît la première version de *Michael Kohlhaas* dans sa revue *Phöbus*.

1809. Mobilisation de la Prusse contre l'Empire français en avril. Kleist et Friedrich Christoph Dahlmann se rendent à Prague en mission de reconnaissance. Il fait paraître des textes patriotiques : *La Germanie à ses enfants*, *Chants de guerre des Allemands*, *Le Catéchisme des Allemands*.

1810. Rencontre avec la femme de lettres berlinoise Rahel Levin. Il achève la rédaction de *Michael Kohlhaas* et fait paraître *La Petite Catherine de Heilbronn*, ainsi qu'un premier volume des *Récits*. Il lance les *Berliner Abendblätter*, quotidien qu'il a créé. Il y publie en quatre livraisons *Sur le théâtre de marionnettes*. Il rencontre Adolfine Vogel, atteinte d'un cancer, qu'il rebaptise Henriette. Les lettres qu'ils échangent expriment leur amour commun.

1811. Publication de *La Cruche cassée*. Les *Berliner Abendblätter* cessent de paraître. Pendant l'été, Kleist termine *Le Prince de Hombourg* et le deuxième volume des *Récits* est publié. Il demande à être réintégré dans l'armée et se rend à Francfort-sur-Oder pour demander à sa famille l'argent de son équipement d'officier. Kleist et Henriette se suicident le 21 novembre, au bord du Wannsee, près de Postdam.

Repères bibliographiques

ŒUVRES DE HEINRICH VON KLEIST

◆ *La Bataille d'Arminius*, trad. par Jean-Louis Besson et Jean Jourdeuil, Éditions théâtrales, 1995.

◆ *Correspondance (1793-1811)*, trad. par Jean-Louis Schneider, Gallimard, Le Promeneur, 1999.

◆ *La Cruche cassée*, Éditions théâtrales, trad. par Jean-Louis Besson et Jean Jourdeuil, 1996.

◆ *De l'élaboration progressive des idées par la parole*, trad. par Anne Longuet-Marx, Mille et une nuits, 2003.

◆ *La Famille Schrockenstein*, trad. par Ruth Orthmann et Éloi Recoing, Actes Sud, 1990.

◆ *La Marquise d'O*, trad. par Dominique Miermont, Mille et une nuits, 1999.

◆ *Michael Kohlhaas*, trad. par G. La Flize, Flammarion, coll. « GF », 1992.

◆ *Œuvres complètes*, trad. par Jean-Claude Schneider, 5 volumes, Gallimard, Le Promeneur, 199-2002.

◆ *Petits Écrits*, trad. par Pierre Deshusses et Jean-Yves Masson, Gallimard, Le Promeneur, 1999.

◆ *Le Prince de Hombourg*, Garnier Flammarion, 1990.

◆ *Sur le théâtre de marionnettes*, trad. par Jacques Outin, Mille et une nuits, 1993.

◆ *Théâtre complet*, trad. par Ruth Orthmann et Éloi Recoing, Actes Sud, 2001.

ÉTUDES SUR HEINRICH VON KLEIST

◆ BÉGUIN (Albert), *L'Âme romantique et le Rêve*, José Corti, 1937 ; 6^e édition, 1992.

◆ CARRIÈRE (Mathieu), *Pour une littérature de la guerre, Kleist*, Actes Sud, 1985.

◆ GROSJEAN (Jean), *Kleist*, Gallimard, 1985.

◆ GUNDOLF (Friedrich), *Heinrich von Kleist*, traduit de l'allemand par Jacques Decour, édition établie, préfacée et annotée par Eryck de Rubercy, préface Louis Gillet, Le Félin poche, 2011.

◆ HATEM (Jad), *Amour pur et vitesse chez madame Guyon et Kleist*, Éditions du Cygne, 2010.

◆ ROBERT (Marthe), *Heinrich von Kleist dramaturge*, L'Arche, 1955.

◆ SCHMIDT (Joël), *Heinrich von Kleist*, Julliard, 1999.

◆ TERRAY (Emmanuel), *Une passion allemande*, Le Seuil, 1994.

◆ ZWEIG (Stefan), *Le Combat avec le démon, Kleist, Hölderlin, Nietzsche*, Belfond, 1983.

Michael Kohlhaas
d'Arnaud des Pallières

2013 – France – 2 h 01

Artistique

Michaël KOLHHAAS
Mélanie MAYANCE
Daphné CHUILLO
David KRASS
Bruno GANZ
Dennis HAYES
Raphaël BARRAN
Pascal BARTHEL
Oscar BENNETT
Sébastien ARLAUD
Sergio ORTEGA
Antoine CASAR

Technique

Scénario : Christelle Berthevas & Arnaud des Pallières Image :
Jeanne Lapoirie

Montage : Sandie Bompar & Arnaud des Pallières

Son : Jean-Pierre Duret

Musique : Martin Wheeler

Production : Les Films d'Ici Serge Lalou

Mille et une nuits propose des chefs-d'oeuvre pour le temps d'une attente, d'un voyage, d'une insomnie...

La Petite Collection (extrait du catalogue) 604. Edmund BURKE, *Lettre à un membre de l'Assemblée nationale de France sur la Révolution française et Rousseau*. 605. Georges FEYDEAU, *L'Hôtel du Libre Échange*. 606. Jean GRAVE, *Ce que nous voulons et autres textes anarchistes*. 607. Hippolyte TAINE, *Xénophon, l'Anabase*. 608. Alfred DELVAU, *Henry Murger et la Bohème*. 609. David HUME, *La Règle du goût*. 610. Henri BERGSON, *Le Bon sens ou l'Esprit français*. 611. POLYEN, *Ruses de femmes*. 612. Henri ROORDA, *À prendre ou à laisser. Le programme de lecture du professeur d'optimisme*. 613. Oscar WILDE, *L'Âme de l'homme sous le socialisme*. 614. Charles BAUDELAIRE, *Naissance de la musique moderne. Richard Wagner et Tannhäuser à Paris*. 615. Joseph CONRAD, *Un anarchiste. Un conte désespéré*. 616. Alphonse DAUDET, *Ultima ou la Dernière Heure d'Edmond de Goncourt*. 617. Karl MARX, *L'Opium du peuple*. 618. Georges FEYDEAU, *Léonie est en avance ou le Mal joli*. 619. Tobie NATHAN, *Tous nos fantasmes sexuels sont dans la nature. Psychanalyse et copulation des insectes*. 620. PLUTARQUE, *Vertus de femmes*. 621. Denis DIDEROT, *L'Encyclopédie – 50 articles fondamentaux*. 622. Heinrich von KLEIST, *Michael Kohlhaas*. 623. Arrigo BOITO, *Le Fou noir*.

Pour chaque titre, le texte intégral, une postface,
la vie de l'auteur et une bibliographie.